Chamfort maximes, pensees, anacdotes, caracteres & dialogues par P

1. Notice

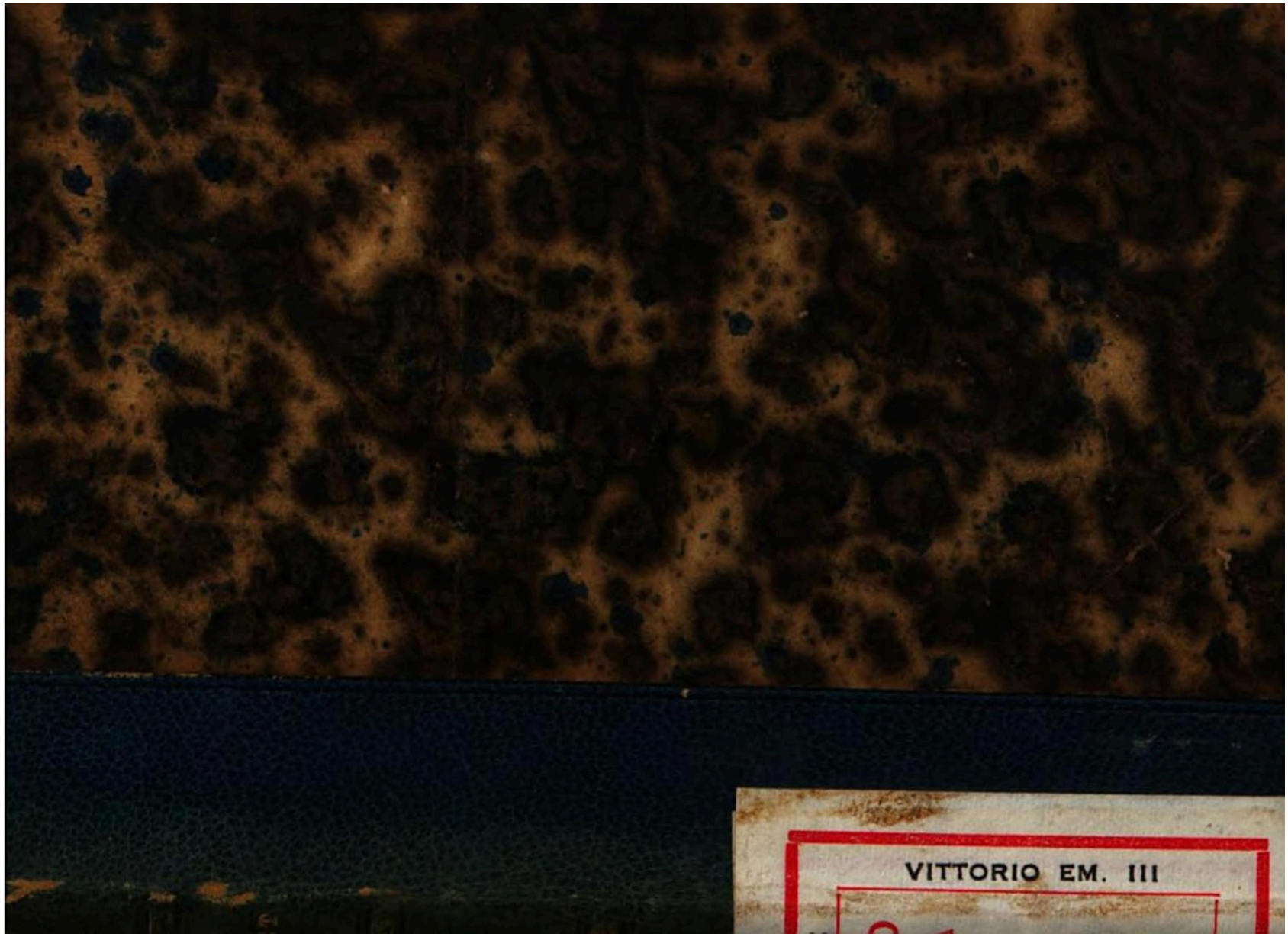
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

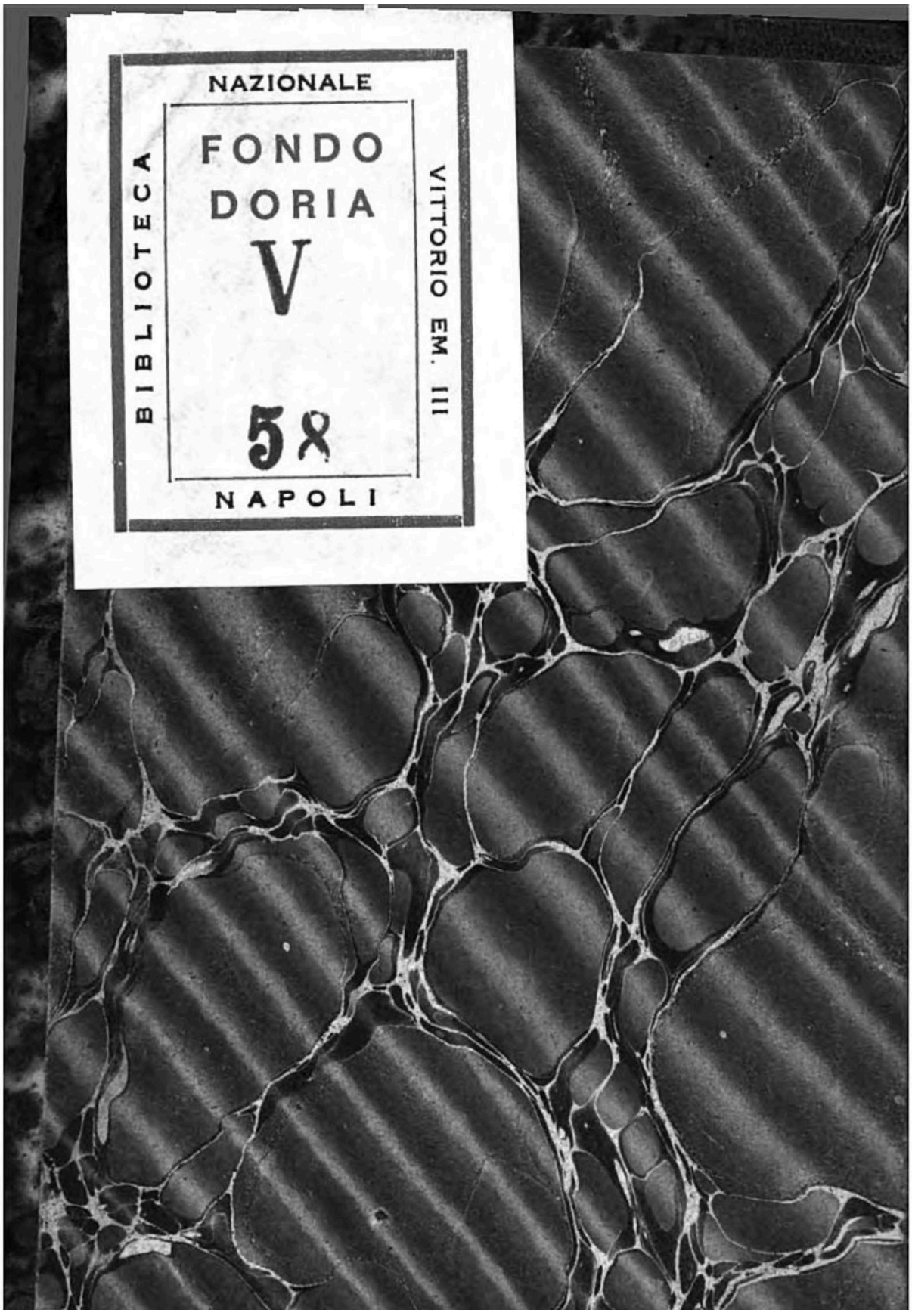
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

VITTORIO EM. III


VITTORIO EM. III

NAZIONALE FONDO DORI A rî J %


NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
V
58
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

Digitized lïy Google

CH A M FORT. Digilized by Google

CHAMFORT.

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

r.iii XKi.i.Ks. — ï\i>. iiK J. VAMU’t.r.KNHOi hr, K UC I.U' SrlifH'i bi'f'k, 15. Digitized by Goog[e

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

The text on this page is estimated to be only 11.44% accurate

COLLF.CTIUN HKTZKI. LKVY. MAxr.\i}::s, i^j:nski s, AXKT.I u'i l’ES, CAÏîAC'l KHKH r>î A >< , ï ; KS «le L’HISTOIRE DE CHAMFORT, l'AU STAIIL. niivi lie nUGMKMS COMl'LKTKMKM IMCIMTS. Inirniilc pour l:i l:rlpi«(ilf iM rKlrülipi r 'V PARIS, MICHKL LÉAY, FRKRKS, LDITKIKS. Hue Vivienne,'^. is:;7 Digiiized by Google

COLLECTION HETZEL & LÉVY.

CHAMFORT

MAXIMES, PENSÉES,
ANECDOTES, CARACTÈRES & DIALOGUES.

précédé de

L'HISTOIRE DE CHAMFORT,

PAR P.-J. STAHL.

suivi de

FRAGMENTS COMPLÉTEMENT INÉDITS.

Interdite pour la Belgique et l'Étranger.

PARIS,

MICHEL LÉVY, FRÈRES, ÉDITEURS,
Rue Vivienne, 2.

1857

The text on this page is estimated to be only 16.20% accurate

SC-SSÇo I Digitized by Google

Fondo Rossi V 58 962860

I. Delà (ituatlon de rhomine de lettres en temps de révolution. — Disgrâces de la notoriété. — De la nature des rapports des écrivains et des grands seigneurs ou xviiie siècle. — Bon côté de ces rapports. — ItAle politique de Chamfort entre 1rs partis rxtrémrs. La situation de l'homme qui est né avec la vocation des lettres est difilcile en temps de révolution. Outre que ces grands mouvements absorbent à leur . profit tout rintérét public, ils créent à l'écrivain des devoirs et lui opposent des obstacles d'un ordre particulier. S'il se confine dans les lettres, s'il oublie d'étre de son temps, de vivre de sa vie, de souffrir cl de palpiter avec lui, s'il vient about de s'abstraire dans l'art et d'y demeurer sans être atteint, sans être touché jamais par l'émotion publique, on lui fait un reproche mérité de cet égoïsme. Les cœurs dévoués que la lutte entraîne se demandentavec colère ce que ' peut être celui dont la respiration est assez froide pour lui permettre de jouer solitairement de la flûte ou du flageolet quand le canon gronde, quand le 1

Digitized by Google

I.

De la situation de l'homme de lettres en temps de révolution. — Disgrâces de la notoriété. — De la nature des rapports des écrivains et des grands seigneurs au XVIIIe siècle. — Bon côté de ces rapports. — Rôle politique de Chamfort entre les partis extrêmes.

La situation de l'homme qui est né avec la vocation des lettres est difficile en temps de révolution. Outre que ces grands mouvements absorbent à leur profit tout l'intérêt public, ils créent à l'écrivain des devoirs et lui opposent des obstacles d'un ordre particulier.

S'il se confine dans les lettres, s'il oublie d'être de son temps, de vivre de sa vie, de souffrir et de palpiter avec lui, s'il vient à bout de s'abstraire dans l'art et d'y demeurer sans être atteint, sans être touché jamais par l'émotion publique, on lui fait un reproche mérité de cet égoïsme. Les cœurs dévoués que la lutte entraîne se demandent avec colère ce que peut être celui dont la respiration est assez froide pour lui permettre de jouer solitairement de la flûte ou du flageolet quand le canon gronde, quand le

II PRÉFACE. monde est en feu, quand les destinées de riiumanité s’agitent ; et, se rappelant que les grands poètes de tous les temps ont toujours été la voix même de leur époque, que Dante, Pétrarque et tant d’autres saignaient quand saignait leur pays, ils se répondent non sans raison que celui-là ne mérite que le mépris, et n’est point un véritable artiste dont l’heure solennelle des révolutions ne passionne pas la chanson. Que si, au contraire, comprenant que la fortune de son siècle ne doit pas s’accomplir et passer devant lui comme devant un spectateur indifférent, l’homme de lettres se met à marcher avec ou contre son temps, selon que sa conscience lui conseille de précipiter ou de retarder sa marche , soyez sûr que, si généreusement qu’il se jette dans le mouvement, ce mouvement l’accueillera avec plus de défiance et de froideur qu’aucun autre. « C’est un artiste,— se diront les gens qui ont la prétention d’élre des politiques purs, c’est-à-dire de n’être propres à rien qu’à s’occuper des affaires des autres, — prenons garde! cet homme qui sait chanter ne prendra pas nos airs tout faits et peutêtre va-t-il avoir la prétention de nous faire chanter les siens... » Le gros public dira autre chose ; « Quelle bizarre idée a donc passé par la tête de M. ? Comprendon qu’un homme qui a fait de la prose et des vers avec succès, dont les drames et les comédies nous ont fait tant pleurer et tant rire, dont les romans sont si amusants quand on les lit au coin d’un bon feu, fasse la folie de s’occuper des affaires de l’Etat!» Et chacun de dire à M. ce qu’on disait autrefois à M. Galland ;« Racontez-nous plutôt un de ces contes que vous racontez si bien. » Digitized by Google

monde est en feu, quand les destinées de l'humanité s'agitent; et, se rappelant que les grands poëtes de tous les temps ont toujours été la voix même de leur époque, que Dante, Pétrarque et tant d'autres saignaient quand saignait leur pays, ils se répondent non sans raison que celui-là ne mérite que le mépris, et n'est point un véritable artiste dont l'heure solennelle des révolutions ne passionne pas la chanson.

Que si, au contraire, comprenant que la fortune de son siècle ne doit pas s'accomplir et passer devant lui comme devant un spectateur indifférent, l'homme de lettres se met à marcher avec ou contre son temps, selon que sa conscience lui conseille de précipiter ou de retarder sa marche, soyez sûr que, si généreusement qu'il se jette dans le mouvement, ce mouvement l'accueillera avec plus de défiance et de froideur qu'aucun autre.

« C'est un artiste,—se diront les gens qui ont la prétention d'être des politiques purs, c'est-à-dire de n'être propres à rien qu'à s'occuper des affaires des autres, — prenons garde! cet homme qui sait chanter ne prendra pas nos airs tout faits et peut-être va-t-il avoir la prétention de nous faire chanter les siens... »

Le gros public dira autre chose : « Quelle bizarre idée a donc passé par la tête de M. A*** ? Comprend-on qu'un homme qui a fait de la prose et des vers avec succès, dont les drames et les comédies nous ont fait tant pleurer et tant rire, dont les romans sont si amusants quand on les lit au coin d'un bon feu, fasse la folie de s'occuper des affaires de l'État! » Et chacun de dire à M. A*** ce qu'on disait autrefois à M. Galland :« Racontez-nous plutôt un de ces contes que vous racontez si bien. »

PRÉFACE. 111 La vérité est que, pour le plus {çrand nombre, rbomme de lettres est resté quelque chose comme ce qu êtaient les trouvères et les troubadours de l'ancien temps, c'est-à-dire des joueurs de cithole ou de maudore,des ménétriers bons à marquer les temps des divers exercices auxquels se livrent les autres, mais peu propres à y prendre part. Je ne charge guère le tableau, si je le charge. L'esprit humain est ainsi fait : ceux mêmes qui trouvent tout naturel qu'un marchand de souliers ou de cannelle, qu'un herboriste ou un meunier, qu'un fabricant de mérinos ou un soldat aspirent à conduire et à éclairer leur pays, s'étonnent ingénument qu'un homme de lettres, dont la mission est d'étudier et de connaître les hommes, ait la même ambition et se croie les mêmes devoirs. A qui la faute? Est-ce celle de l'homme de lettres, ou celle de la profession ? La faute, selon nous , n'est ni à l'un ni à l'autre. L'homme et la profession en valent d'autres, pour le moins ; et je dirais que la faute en est au public, qui préjuge souvent au lieu de juger, s'il n'était convenu que le public n'a jamais tort. Disons donc que la faute lient plutôt, cependant , à la profession qu'à l'homme. Et, en effet, cette noble profession, la plus belle, la plus périlleuse, la plus grande de toutes, pour qui sait la comprendre et l'honorer, celte profession a sur toutes les autres un grand désavantage. Sur ce théâtre qu'on appelle le monde, au lieu d'étre perdu dans la foule comme le spectateur, et de pouvoir jouir jamais du bénéfice de rob.scuritéet de l'impunité commode de l'incognito, l'homme de lettres, pour peu qu'il existe, est en vue comme un

Digitized by Google

La vérité est que, pour le plus grand nombre, l'homme de lettres est resté quelque chose comme ce qu'étaient les trouvères et les troubadours de l'ancien temps, c'est-à-dire des joueurs de cithole ou de mandore, des ménétriers bons à marquer les temps des divers exercices auxquels se livrent les autres, mais peu propres à y prendre part.

Je ne charge guère le tableau, si je le charge.

L'esprit humain est ainsi fait : ceux mêmes qui trouvent tout naturel qu'un marchand de souliers ou de cannelle, qu'un herboriste ou un meunier, qu'un fabricant de mérinos ou un soldat aspirent à conduire et à éclairer leur pays, s'étonnent ingénument qu'un homme de lettres, dont la mission est d'étudier et de connaître les hommes, ait la même ambition et se croie les mêmes devoirs.

A qui la faute ?

Est-ce celle de l'homme de lettres, ou celle de la profession ?

La faute, selon nous, n'est ni à l'un ni à l'autre. L'homme et la profession en valent d'autres, pour le moins ; et je dirais que la faute en est au public, qui préjuge souvent au lieu de juger, s'il n'était convenu que le public n'a jamais tort.

Disons donc que la faute tient plutôt, cependant, à la profession qu'à l'homme.

Et, en effet, cette noble profession, la plus belle, la plus périlleuse, la plus grande de toutes, pour qui sait la comprendre et l'honorer, cette profession a sur toutes les autres un grand désavantage.

Sur ce théâtre qu'on appelle le monde, au lieu d'être perdu dans la foule comme le spectateur, et de pouvoir jouir jamais du bénéfice de l'obscurité et de l'impunité commode de l'incognito, l'homme de lettres, pour peu qu'il existe, est en vue comme un

 acteur. Qu'il le veuille ou non, Il est en scène, il appartient à la vie publique, il n'y a point pour lui de vie privée, il a toutes les disgrâces de la notoriété. 11 n'a aucun des avantages de l’anonyme, aucun des privilèges, aucun des mérites du silence. S’il a commis une faute, s'il a émis une erreur, s'il a fait une sottise, ou, ce qui pis est, s'il l'a dite, s'il l’a écrite,— et, étant homme, toutcela a dû lui arriver,— chacun connaît cette sottise, les éclios la répètent, la publicité s’en empare, elle est imprimée, elle reste. Une sottise imprimée n’a jamais été perdue. Cependant, le négociant, le rentier, plus heureux, peut pécher à son aise; s’il a un défaut, s'il en a mille, s’il est un triple sot, le monde l'ignore, bénéflce énorme, dont naturellement il abuse ! Il peut être tout ce qu'il veut, même un homme d’esprit s’il est discret, et sait le cacher dans son monde, ün le lui pardonnera comme une superfluité pcucoùteuse. Aucun parti pris fâcheux ne le sépare de ses destinées; et, le jour où, sa fortune étant faite, il sent que la politique le réclame, tous les préjugés sont pour lui. Il a, d'ailleurs, en sa faveur un capital acquis, que n'a pas d'ordinaire l'homme de lettres, qui ne peut avoir que l'indépendance de l’esprit. Il a la plus précieuse des indépendances, celle qui fait croire à toutes les autres, l’indépendance d’argent. Indépendance menteuse bien souvent! Le riche ne dépend-il pas de ses écus, si le pauvre dépend de sa pauvreté ? et qui pourrait dire quel est le plus esclave des deux? et où sont les pires préjugés, de ceux de l’homme riche èt de ceux de l’homme qui ne l’est pas? Dans l’ancienne société, dans celle où Ghamfort est né, où il a vécu d'abord, et qu’il a vue et aidée â mourir en partie, la situation de l’homme de Digitized by Google

acteur. Qu'il le veuille ou non, il est en scène, il appartient à la vie publique, il n'y a point pour lui de vie privée, il a toutes les disgrâces de la notoriété. Il n'a aucun des avantages de l'anonyme, aucun des priviléges, aucun des mérites du silence. S'il a commis une faute, s'il a émis une erreur, s'il a fait une sottise, ou, ce qui pis est, s'il l'a dite, s'il l'a écrite,—et, étant homme, tout cela a dû lui arriver,—chacun connaît cette sottise, les échos la répètent, la publicité s'en empare, elle est imprimée, elle reste. Une sottise imprimée n'a jamais été perdue.

Cependant, le négociant, le rentier, plus heureux, peut pécher à son aise; s'il a un défaut, s'il en a mille, s'il est un triple sot, le monde l'ignore, bénéfice énorme, dont naturellement il abuse! Il peut être tout ce qu'il veut, même un homme d'esprit s'il est discret, et sait le cacher dans son monde. On le lui pardonnera comme une superfluité peu coûteuse. Aucun parti pris fâcheux ne le sépare de ses destinées; et, le jour où, sa fortune étant faite, il sent que la politique le réclame, tous les préjugés sont pour lui. Il a, d'ailleurs, en sa faveur un capital acquis, que n'a pas d'ordinaire l'homme de lettres, qui ne peut avoir que l'indépendance de l'esprit. Il a la plus précieuse des indépendances, celle qui fait croire à toutes les autres, l'indépendance d'argent. Indépendance menteuse bien souvent! Le riche ne dépend-il pas de ses écus, si le pauvre dépend de sa pauvreté? et qui pourrait dire quel est le plus esclave des deux? et où sont les pires préjugés, de ceux de l'homme riche et de ceux de l'homme qui ne l'est pas?

Dans l'ancienne société, dans celle où Chamfort est né, où il a vécu d'abord, et qu'il a vue et aidée à mourir en partie, la situation de l'homme de

PRÉFACE. V lellres était pire, reconnaissons-le, qu'elle ne l'est de nos jours; et quand on pense que ce sont] les lettres, à cette époque surtout dépendantes, la société d'alors n'ayant pas même admis que leur travail pùt constituer une propriété, les lettres qui vivraient du bon vouloir de quelques grands seigneurs, du bon plaisir des rois, je dis le.s lettres les plus hautes, quand on pense, dis-je, que ce sont ces servantes, ces mercenaires sublimes qui ont affranchi le monde et tiré des entrailles mêmes de leur servitude la liberté de la pensée, on est obligé de reconnaître que la plume est pourtant une arme glorieuse et puissante entre toutes. Hélas! elles onttoutaffranchi,hormiselles-mémes. Ce qu'on opprime avant tout aux heures mauvaises, ce sont ces lettres, le salut de l'humanité. Dans nos sociétés fondées sur la propriété, pour ne parler que d'une des iniquités que subissent les lettreSj on n'a point v'ou lu admettre encore que la propriété littéraire fût une véritable propriété (I). On a eu raison peut-être. A notre époque où l'argent, c'est souvent le pouvoir, et presque la noblesse, conyiendrait-il que le banquier opulent fût pauvre à côté du descendant de Molière, de Corneille, de Racine, et que la propriété des Contes de fées de Perrautt rapportât plus à ses possesseurs que telle usine célèbre? Chamfort est né dans un temps où l'homme qui naissait avec du talent devait reconnaître avant (1) n y a dix moyen! pratique! d'une grande simplicitd pour asiurer à l'homme de lettres et à ses héritiers le fruit de ses travaux, sans laisser néanmoins à ceux-ci le pouvoir d'enfouir les propriétés que l'auteur leur aurait transmises. Digitized by Google

lettres était pire, reconnaissons-le, qu'elle ne l'est de nos jours; et quand on pense que ce sont les lettres, à cette époque surtout dépendantes, la société d'alors n'ayant pas même admis que leur travail pût constituer une propriété, les lettres qui vivaient du bon vouloir de quelques grands seigneurs, du bon plaisir des rois, je dis les lettres les plus hautes, quand on pense, dis-je, que ce sont ces servantes, ces mercenaires sublimes qui ont affranchi le monde et tiré des entrailles mêmes de leur servitude la liberté de la pensée, on est obligé de reconnaître que la plume est pourtant une arme glorieuse et puissante entre toutes.

Hélas! elles ont tout affranchi, hormis elles-mêmes. Ce qu'on opprime avant tout aux heures mauvaises, ce sont ces lettres, le salut de l'humanite.

Dans nos sociétés fondées sur la propriété, pour ne parler que d'une des iniquités que subissent les lettres, on n'a point voulu admettre encore que la propriété littéraire fût une véritable propriété (1).

On a eu raison peut-être. A notre époque où l'argent, c'est souvent le pouvoir, et presque la noblesse, conviendrait-il que le banquier opulent fût pauvre à côté du descendant de Molière, de Corneille, de Racine, et que la propriété des *Contes de fées* de Perrault rapportât plus à ses possesseurs que telle usine célèbre?

Chamfort est né dans un temps où l'homme qui naissait avec du talent devait reconnaître avant

(1) Il y a dix moyens pratiques d'une grande simplicité pour assurer à l'homme de lettres et à ses héritiers le fruit de ses travaux, sans laisser néanmoins à ceux-ci le pouvoir d'enfouir les propriétés que l'auteur leur aurait transmises.

 tout qu'il ne pouvait donner carrière à ce talent que s’il parvenait à lui trouver un protecteur. On a fait un reproche à Charafort de cette nécessité du temps, qu’il subit comme les plus flers.Ce reproche est un non-sens à son adresse, aussi bien qu'a l’adresse de presque tous les autres. et j’imagine que les écrivains qui, plus à l’aise dans notre société moderne, font cette critique saugrenue de nos aïeux littéraires, n’eussent pas agi autrement qu'eux, s'ils avaient été leurs contemporains. Je ne suis pas de ceux qui jugent déplorable l'amitié de Voltaire et du grand Frédéric, pour ne parler que de celle-là; je ne vois pas en quoi la liberté d'esprit de ce grand homme a été gênée sur les marches de ce trône, et je vois qu'au contraire la place était bonne en ce temps-là pour imposer au monde le respect des idées nouvelles. S'il est facile de condamner ainsi le pa.ssé, avec les armes qu’il nous a mises à la main, il n’est pas généreux d'oublier que ces armes, sa conquête, sont le gain de ses labeurs obstinés. Si nos grandspères, refusant les pensions de quelques grands seigneurs, avaient trouvé plus digne de faire la corvée que d’écrire dans ces conditions d'apparente servitude, il est à croire, d’une part, que la noblesse, qui les payait pour être éclairée et qui échangeait son argentconlre leurs lumières, fût restée dans ses ténèbres, et, de l’autre, que bon nombre de ceux à qui je réponds ne sauraient pas l’orthographe. Quand l'heure d’une révolution a sonné, quand pour une société partagée en deux camps le moment suprême de la lutte est venu, c’en est fait du parti de l’avenir, s’il ne voit que des ennemis dans le camp du passé. Il triomphera peut-être dans un jour de surprise ou de violence; mais son triomphe sera éphémère. Digiiized by Google

tout qu'il ne pouvait donner carrière à ce talent que s'il parvenait à lui trouver un protecteur.

On a fait un reproche à Chamfort de cette nécessité du temps, qu'il subit comme les plus fiers. Ce reproche est un non-sens à son adresse, aussi bien qu'à l'adresse de presque tous les autres, et j'imagine que les écrivains qui, plus à l'aise dans notre société moderne, font cette critique saugrenue de nos aïeux littéraires, n'eussent pas agi autrement qu'eux, s'ils avaient été leurs contemporains. Je ne suis pas de ceux qui jugent déplorable l'amitié de Voltaire et du grand Frédéric, pour ne parler que de celle-là; je ne vois pas en quoi la liberté d'esprit de ce grand homme a été gênée sur les marches de ce trône, et je vois qu'au contraire la place était bonne en ce temps-là pour imposer au monde le respect des idées nouvelles. S'il est facile de condamner ainsi le passé, avec les armes qu'il nous a mises à la main, il n'est pas généreux d'oublier que ces armes, sa conquête, sont le gain de ses labeurs obstinés. Si nos grands-pères, refusant les pensions de quelques grands seigneurs, avaient trouvé plus digne de faire la corvée que d'écrire dans ces conditions d'apparente servitude, il est à croire, d'une part, que la noblesse, qui les payait pour être éclairée et qui échangeait son argent contre leurs lumières, fût restée dans ses ténèbres, et, de l'autre, que bon nombre de ceux à qui je réponds ne sauraient pas l'orthographe.

Quand l'heure d'une révolution a sonné, quand pour une société partagée en deux camps le moment suprême de la lutte est venu, c'en est fait du parti de l'avenir, s'il ne voit que des ennemis dans le camp du passé. Il triomphera peut-être dans un jour de surprise ou de violence; mais son triomphe sera éphémère.

PRÉFACE. VII On ne fonde rien dans l'ordre des faits, comme dans l'ordre des idées, sans le consentement de ceux mômes qu'on a contre soi. Il ne suffît pas de vaincre l'ennemi, si l'on ne doit pas parvenir en outre à le convaincre. La vraie conquête de l'avenir, c'est, en même temps que la soumission des adhérents du passé, leur conversion, leur conviction changée. Nos pères l'avaient admirablement compris, et il a peut-être été providentiel que philosophes et écrivains fussent, avant 89, les commensaux nécessaires des noldes et des grands seigneurs. C'est ainsi, en etfet, qu'ils trouvèrent de généreux, d'indispensables complices dans les rangs mêmes de celte noblesse qui semblait avoir tout à perdre dans une transformation sociale. Cette cohabitation obligée des privilégiés de l'esprit et des privilégiés de la naissance cul encore un autre résultat. On vit que, dans les deux camps, on pouvait valoir quelque chose, et, si le combat ne put être évité, si la lutte cependant fut terrible, il y eut, à l'honneur de l'humanité, des protestations contre ce qu'elle eut d'excessif. Quelques hommes courageux se jetèrent comme un pont d'une rive à l'autre, essayant de les tenir unies, et si, emportés par le torrent, iis disparurent victimes de leurs courageux efforts, la double leçon de leur vie et de leur mort ne doit pas être perdue cependant pour l'avenir. Chamfort a été on de ces hommes. Ami sincère, ami ardent et convaincu de la Révolution, il se mit résolument à son service et lui sacrilia tout, hormis pourtant la liberté de son esprit et de sa parole. Celte restriction ne fut pas du goût d'une époque qui, ayant tout à renverser, ne pouvait pas fonder la liberté par la liberté même et qui croyait

Digitized by Google

On ne fonde rien dans l'ordre des faits, comme dans l'ordre des idées, sans le consentement de ceux mêmes qu'on a contre soi. Il ne suffit pas de vaincre l'ennemi, si l'on ne doit pas parvenir en outre à le convaincre. La vraie conquête de l'avenir, c'est, en même temps que la soumission des adhérents du passé, leur conversion, leur conviction changée.

Nos pères l'avaient admirablement compris, et il a peut-être été providentiel que philosophes et écrivains fussent, avant 89, les commensaux nécessaires des nobles et des grands seigneurs. C'est ainsi, en effet, qu'ils trouvèrent de généreux, d'indispensables complices dans les rangs mêmes de cette noblesse qui semblait avoir tout à perdre dans une transformation sociale.

Cette cohabitation obligée des privilégiés de l'esprit et des privilégiés de la naissance eut encore un autre résultat. On vit que, dans les deux camps, on pouvait valoir quelque chose, et, si le combat ne put être évité, si la lutte cependant fut terrible, il y eut, à l'honneur de l'humanité, des protestations contre ce qu'elle eut d'excessif. Quelques hommes courageux se jetèrent comme un pont d'une rive à l'autre, essayant de les tenir unies, et si, emportés par le torrent, ils disparurent victimes de leurs courageux efforts, la double leçon de leur vie et de leur mort ne doit pas être perdue cependant pour l'avenir.

Chamfort a été un de ces hommes. Ami sincère, ami ardent et convaincu de la Révolution, il se mit résolûment à son service et lui sacrifia tout, hormis pourtant la liberté de son esprit et de sa parole.

Cette restriction ne fut pas du goût d'une époque qui, ayant tout à renverser, ne pouvait pas fonder la liberté par la liberté même et qui croyait

 avoir le droit de demander à scs amis tous les genres d'abdication. On oublia les senices de Chamfort dès qu'on vit qu'il prétendait les raisonner. La doct riiie de l'obéissance passive n'est pas une découverte moderne ; elle a été de tout temps à l'usage des pouvoirs contestés et des partis extrêmes. • C'est peut-être une question au point de vue pratique, de savoir si, alors que deux armées sont aux mains, il y a opportunité à se jeter au milieu de la mêlée pour recommander la mesure au parti qui va triompher ou pour arrêter des représailles qui, peu utiles dansle présent, restent toujours à la charge de l'avenir ; ce n'en est pas une au point de vue de la morale. Ce rôle de modérateur, un peu prématuré, j'y consens, mais intrépide, fut celui de Chamfort. La preuve que la violence est la pente des esprits faibles, c'est que , dans les cataclysmes politiques, les défaillances éclatent plus particulièrement aux extrémités des opinions que dans leur milieu. Chamfort devait prouver, contrairement à l'opinion des multitudes , que le besoin, de modération dans la victoire est un gage de fermeté et de constance dans 1a' défaite. Dans sa hâte du bien, il crut que le fleuve débordé des idées nouvelles, après avoir emporté les choses, pouvait et devait négliger les hommes. Il pensa qu'après celte grande inondation nécessaire, son cours allait pouvoir devenir bientôt régulier et que ses eaux devaient être promptementnavigables.il paya du sacrifice volontaire de sa vie celte belle illusion et refusa héroïquement de lui survivre. Comme tous ceux qui ne servent pas aveuglément un parti etqui,au lieu de le mener, se donnent la mission purement platonique de le conseiller ou Digilized by Google

avoir le droit de demander à ses amis tous les genres d'abdication. On oublia les services de Chamfort dès qu'on vit qu'il prétendait les raisonner. La doctrine de l'obéissance passive n'est pas une découverte moderne; elle a été de tout temps à l'usage des pouvoirs contestés et des partis extrêmes.

C'est peut-être une question au point de vue pratique, de savoir si, alors que deux armées sont aux mains, il y a opportunité à se jeter au milieu de la mêlée pour recommander la mesure au parti qui va triompher ou pour arrêter des représailles qui, peu utiles dans le présent, restent toujours à la charge de l'avenir; ce n'en est pas une au point de vue de la morale.

Ce rôle de modérateur, un peu prématuré, j'y consens, mais intrépide, fut celui de Chamfort. La preuve que la violence est la pente des esprits faibles, c'est que, dans les cataclysmes politiques, les défaillances éclatent plus particulièrement aux extrémités des opinions que dans leur milieu. Chamfort devait prouver, contrairement à l'opinion des multitudes, que le besoin de modération dans la victoire est un gage de fermeté et de constance dans la défaite. Dans sa hâte du bien, il crut que le fleuve débordé des idées nouvelles, après avoir emporté les choses, pouvait et devait négliger les hommes. Il pensa qu'après cette grande inondation nécessaire, son cours allait pouvoir devenir bientôt régulier et que ses eaux devaient être promptement navigables. Il paya du sacrifice volontaire de sa vie cette belle illusion et refusa héroïquement de lui survivre.

Comme tous ceux qui ne servent pas aveuglément un parti et qui, au lieu de le mener, se donnent la mission purement platonique de le conseiller ou

PRÉFACE. IX de le critiquer, Cliamlort a dù être et a été, à un moment donné, calomnié par tous. Il y a, dans toutes les révolutions, des gens excessifs. Matheureusement,il semble que, dansloutes les révolutions aussi , ces gens-là doivent fatalement avoir leur heure. La chimère des partis extrêmes étant de posséder des remèdes à tous les maux, les nations, non moins crédules que certains malades qui, lorsque le danger augmente, s'adressent à des empiriques; les nations, impatientes des lenteurs des traitements réguliers, s'abandonnent quelquefois à eux. Malheur alors à qui ne proclame pas la toute-puissance de leurs panacées ! Chamfort, esprit positif, esprit clair s'il en fut, devait être de ces derniers. Il s'en expliqua nettement, et, comme chacun de ses mots portait coup, on le jeta aux Madelonnettes pour le réduire au silence. II va sans dire que, d'un autre côté, les fanatiques du passé, peu touchés par sa sagesse, qu'ils savaient incapable d'un retour verseux, furent implacables, eux aussi, et se gardèrent bien de lui pardonner le concours énergique qu'il avait donné et qu'il entendait donner, par sa résistance même à ses excès, à la grande cause de la Révolution. Elle est si près de nous encore, la Révolution, quoi qu'on ait fait pour l'éloigner ; il est si clair qu'elle est en permanence, assise sur les ruines du passé et se riant des efforts tentés pour relever ces ruines , que le jour de l'équité n'est encore venu ni pour elle, ni pour ceux qui l'ont servie. Aussi Chamfort a-t-il, même de nos jours, contre lui, tous les ennemis de cette Révolution, qui savent bien, eux, où sont ses vrais amis, et cette fraction de l'opinion révolutionnaire qui se proctame naïvement avancée, parce que, pour être ptus sûre sans doute de ne jamais atteindre II Digitized by Google

de le critiquer, Chamfort a dû être et a été, à un moment donné, calomnié par tous.

Il y a, dans toutes les révolutions, des gens excessifs. Malheureusement, il semble que, dans toutes les révolutions aussi, ces gens-là doivent fatalement avoir leur heure. La chimère des partis extrêmes étant de posséder des remèdes à tous les maux, les nations, non moins crédules que certains malades qui, lorsque le danger augmente, s'adressent à des empiriques; les nations, impatientes des lenteurs des traitements réguliers, s'abandonnent quelquefois à eux. Malheur alors à qui ne proclame pas la toute-puissance de leurs panacées !

Chamfort, esprit positif, esprit clair s'il en fut, devait être de ces derniers. Il s'en expliqua nettement, et, comme chacun de ses mots portait coup, on le jeta aux Madelonnettes pour le réduire au silence.

Il va sans dire que, d'un autre côté, les fanatiques du passé, peu touchés par sa sagesse, qu'ils savaient incapable d'un retour vers eux, furent implacables, eux aussi, et se gardèrent bien de lui pardonner le concours énergique qu'il avait donné et qu'il entendait donner, par sa résistance même à ses excès, à la grande cause de la Révolution.

Elle est si près de nous encore, la Révolution, quoi qu'on ait fait pour l'éloigner; il est si clair qu'elle est en permanence, assise sur les ruines du passé et se riant des efforts tentés pour relever ces ruines, que le jour de l'équité n'est encore venu ni pour elle, ni pour ceux qui l'ont servie. Aussi Chamfort a-t-il, même de nos jours, contre lui, tous les ennemis de cette Révolution, qui savent bien, eux, où sont ses vrais amis, et cette fraction de l'opinion révolutionnaire qui se proclame naïvement avancée, parce que, pour être plus sûre sans doute de ne jamais atteindre

X PRÉFACE. le but, elle a grand soin de donner à penser qu'elle le dépassera. II. Biographie de Chamrort. — Sa naissance. — Sa jeunesse. — Ses succès au collège. — Réponse de Chamfort au principal des Grassius. — Scs débuts littéraires. — Portrait de Chamfurt par Sélis. — Chamfort fait les sermons d'un jeune abbé. — Il devient rédacteur do Journal encyclopédique. — Scs succès académiques et scs succès dans le inonde. — Jugement de Voltaire sur Chamfort. — Critiques de Grimm et de Diderot. — Opinion de la princesse de Craon.— Lettre de mademoiselle de l'Espinasse. — Fragment de correspondance de Chamfort. Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort est né en 1741, dans les environs de Clermont en Auvergne. Sa mère, qui était jolie et d'honorable condition, mais pauvre, remplissait dans une riche et noble famille du pays le modeste emploi de dame, disons le mot, de demoiselle de compagnie. Elle perdit cet emploi, son unique ressource, aussitôt qu'on s'aperçut qu'elle allait devenir mère. La malheureuse femme, quand vint au monde l'enfant dont la naissance lui coûtait si cher, n'eut pas même la consolation de pouvoir placer le nouveau-né dans les bras de son père. Le nom du père de Chamfort est demeuré inconnu. Digitized by Google

le but, elle a grand soin de donner à penser qu'elle le dépassera.

II.

Biographie de Chamfort. — Sa naissance. — Sa jeunesse. — Ses succès au collége. — Réponse de Chamfort au principal des Grassins. — Ses débuts littéraires. — Portrait de Chamfort par Sélis. — Chamfort fait les sermons d'un jeune abbé. — Il devient rédacteur du *Journal encyclopédique*. — Ses succès académiques et ses succès dans le monde. — Jugement de Voltaire sur Chamfort. — Critiques de Grimm et de Diderot. — Opinion de la princesse de Craon. — Lettre de mademoiselle de l'Espinasse. — Fragment de correspondance de Chamfort.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort est né en 1741, dans les environs de Clermont en Auvergne.

Sa mère, qui était jolie et d'honorable condition, mais pauvre, remplissait dans une riche et noble famille du pays le modeste emploi de dame, disons le mot, de demoiselle de compagnie.

Elle perdit cet emploi, son unique ressource, aussitôt qu'on s'aperçut qu'elle allait devenir mère.

La malheureuse femme, quand vint au monde l'enfant dont la naissance lui coûtait si cher, n'eut pas même la consolation de pouvoir placer le nouveau-né dans les bras de son père.

Le nom du père de Chamfort est demeuré inconnu.

 On présume, cependant, que ce fut un des membres mêmes de la famille qui congédia la mère dès que sa faute devint visible. Pas un mot, dans tout ce qui est resté de Chamfort, ne fait allusion à ce mystère, à celte douleur de sa naissance. Il est à croire que, s'il reçut jamais les confidences de sa mère à ce sujet, il dédaigna comme elle de faire un pas vers l'homme qui avait décliné à son égard les devoirs de la paternité, et que, par une délicatesse louable, il renferma pieusement dans son àmcce que dut avoir de cruel pour son cœur le malheur de son origine. Tout son amour se concentra sur sa mère, qu'il consola bientôt à force de dévouement et de tendresse. Un critique distingué, qui ne gâte pas les figures qui ont touché à la Révolution et qui a été dur pour Chamfort principalement, lui donne ce témoignage qu'il fut bon fils, et que, jusqu'à quatre-vingt-cinq ans que vécut sa mère, elle trouva en lui un cœur tendre, dévoué et toujours respectueux.encore bien qu'elle fût à cet âge aussi vive et aussi impatiente ^ qu'il pouvait l'élre lui-méme. Ce serait offenser la mémoire de Chamfort que de lui faire un mérite d'un sentiment si naturel. Mais il faut reconnaître, cependant, qu'il y a des positions qui ne sont pas faites pour adoucir les caractères, et qui peuvent assombrir l'esprit le mieux trempé. La position de Chamfort à son entrée dans la vie était de celles-là, et les critiques qui lui ont reproché sa misanthropie n'auraient pas dû oublier qu'elle avait à la fois sa raison et son excuse. Chamfort ne porta pendant longtemps que le nom de Nicolas. Dés l'enfance, il annonçait des dispositions brillantes. Ces dispositions valurent à sa mère Digitized by Google

On présume, cependant, que ce fut un des membres mêmes de la famille qui congédia la mère dès que sa faute devint visible. Pas un mot, dans tout ce qui est resté de Chamfort, ne fait allusion à ce mystère, à cette douleur de sa naissance. Il est à croire que, s'il reçut jamais les confidences de sa mère à ce sujet, il dédaigna comme elle de faire un pas vers l'homme qui avait décliné à son égard les devoirs de la paternité, et que, par une délicatesse louable, il renferma pieusement dans son âme ce que dut avoir de cruel pour son cœur le malheur de son origine.

Tout son amour se concentra sur sa mère, qu'il consola bientôt à force de dévouement et de tendresse.

Un critique distingué, qui ne gâte pas les figures qui ont touché à la Révolution et qui a été dur pour Chamfort principalement, lui donne ce témoignage qu'il fut bon fils, et que, jusqu'à quatre-vingt-cinq ans que vécut sa mère, elle trouva en lui un cœur tendre, dévoué et toujours respectueux, encore bien qu'elle fût à cet âge aussi vive et aussi impatiente qu'il pouvait l'être lui-même.

Ce serait offenser la mémoire de Chamfort que de lui faire un mérite d'un sentiment si naturel. Mais il faut reconnaître, cependant, qu'il y a des positions qui ne sont pas faites pour adoucir les caractères, et qui peuvent assombrir l'esprit le mieux trempé. La position de Chamfort à son entrée dans la vie était de celles-là, et les critiques qui lui ont reproché sa misanthropie n'auraient pas dû oublier qu'elle avait à la fois sa raison et son excuse.

Chamfort ne porta pendant longtemps que le nom de Nicolas. Dès l'enfance, il annonçait des dispositions brillantes. Ces dispositions valurent à sa mère

 l’offre d’une demi-bourse au collège des Grassins. Ce collège, ainsi que cela se pratique encore de nos jours, avait en province des correspondants dont la mission était de recruter à son profit les enfants qui pouvaient plus tard lui faire honneur. Les progrès de Chamfort furent rapides. 11 obtint, en rhétorique, tous les prix au grand concours, hormis pourtant le prix de poésie latine. Ge succès, si grand qu’il fût, ne fit que mettre ses maîtres en appétit. Ils trouvèrent qu’il ne suffisait pas à l’acquitter envers le collège, « et, dit M. A. Houssaye, un des biographes de Chamfort, on lui signifia que, s’il ne voulait pas, l’année suivante, doubler sa rhétorique afin d’obtenir tous les prix, il fallait renoncer à sa bourse, son seul bien. 11 se résigna en pensant à sa mère. A la seconde tentative, il remporta les cinq prix. » « L’an passé, dit-il, je manquais le prix de vers latins, parce que j’avais imité Virgile. Je l’ai remporté cette année, parce que j’ai imité Buchanan. » 11 parait qu’il y avait dans sa composition une certaine description du canon et de la canonnade qui ravit d’aise ses juges et enleva tous les suffrages, à l’exception du sien. Ces succès le désignèrent dès lors à l’attention des gens de lettres et des gens du monde. Ils eurent, en outre, pour effet de déterminer son goût pour la littérature. Le principal des Grassins, désirant faire tourner au pofit de la religion les brillantes facultés de son élève, lui promit, s’il voulait se faire abbé, une abbaye; mais Chamfort refusa. « Je ne serai jamais prêtre, dit-il; c’est un costume et non un état. » Ce fut à cette époque qu’il se baptisa du nom de Chamfort. 11 fallaitvivrc et faire vivre sa mère. Pour Digitized by Google

l'offre d'une demi-bourse au collége des Grassins. Ce collége, ainsi que cela se pratique encore de nos jours, avait en province des correspondants dont la mission était de recruter à son profit les enfants qui pouvaient plus tard lui faire honneur.

Les progrès de Chamfort furent rapides. Il obtint, en rhétorique, tous les prix au grand concours, hormis pourtant le prix de poésie latine. Ce succès, si grand qu'il fût, ne fit que mettre ses maîtres en appétit. Ils trouvèrent qu'il ne suffisait pas à l'acquitter envers le collége, « et, dit M. A. Houssaye, un des biographes de Chamfort, on lui signifia que, s'il ne voulait pas, l'année suivante, doubler sa rhétorique afin d'obtenir tous les prix, il fallait renoncer à sa bourse, son seul bien. Il se résigna en pensant à sa mère. A la seconde tentative, il remporta les cinq prix. »

« L'an passé, dit-il, je manquais le prix de vers latins, parce que j'avais imité Virgile. Je l'ai remporté cette année, parce que j'ai imité Buchanan. » Il paraît qu'il y avait dans sa composition une certaine description du canon et de la canonnade qui ravit d'aise ses juges et enleva tous les suffrages, à l'exception du sien.

Ces succès le désignèrent dès lors à l'attention des gens de lettres et des gens du monde. Ils eurent, en outre, pour effet de déterminer son goût pour la littérature.

Le principal des Grassins, désirant faire tourner au profit de la religion les brillantes facultés de son élève, lui promit, s'il voulait se faire abbé, une abbaye; mais Chamfort refusa. « Je ne serai jamais prêtre, dit-il; c'est un costume et non un état. »

Ce fut à cette époque qu'il se baptisa du nom de Chamfort. Il fallait vivre et faire vivre sa mère. Pour

 y parvenir, il entreprit de faire des éducations; mais ces positions dépendantes étaient incompatibles avec son caractère et sa nature. Il avait, à ses débuts, dit un de ses camarades, Sélis, traducteur de Perse, la figure la plus charmante. Enfant de l'amour, beau comme lui, plein de feu et de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle, sa bonne mine lui valait des succès qui, pour me servir de l'expression pudique de M. Sainte-Beuve, « dérangeaient le bon ordre domestique. » Après la seconde épreuve, il vit bien qu'il fallait songer à autre chose. Le hasard lui apporta alors une ressource assez originale. Un jeune prédicateur de ses amis se trouvait fort empêché d'avoir à débiter un sermon par semaine à la cour. Comme l'abbé avait plus d'argent et de mémoire que d'inspiration, il futconvenu que Chamfort serait son pourvoyeur, c'est-à-dire qu'il ferait scs sermons pour lui. Je ne sais pas si les sermons fabriqués à cette occasion par Chamfort furent tous bons; toujours est-il qu'ils n'étaient pas chers. Cet échange de bons offices dura entre les deux amis pendant près d'une année. A un louis pièce, c'était tout ce qu'il fallait à Chamfort et à sa mère pour ne pas mourir de faim. Cette fabrication considérable de sermons anonymes une fois terminée, Chamfort eut besoin de distraction. Il se laissa enlever par un riche Liégeois qui croyait aimer les lettres, et qui l'emmena avec lui en qualité de secrétaire. « Vie errante est chose enivrante, » a dit un de nos poètes. Chamfort avait eu cette illusion au départ; il fut bientôt désabusé et de son Liégeois et des voyages, et ne rapporta de Cologne et de Spa que de l'ennui et la pauvreté. Après ces diverses tentatives, Chamfort se recueillit.
Digitized by Google

y parvenir, il entreprit de faire des éducations; mais ces positions dépendantes étaient incompatibles avec son caractère et sa nature. Il avait, à ses débuts, dit un de ses camarades, Sélis, traducteur de Perse, la figure la plus charmante. Enfant de l'amour, beau comme lui, plein de feu et de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle, sa bonne mine lui valait des succès qui, pour me servir de l'expression pudique de M. Sainte-Beuve, « dérangeaient le bon ordre domestique. » Après la seconde épreuve, il vit bien qu'il fallait songer à autre chose. Le hasard lui apporta alors une ressource assez originale. Un jeune prédicateur de ses amis se trouvait fort empêché d'avoir à débiter un sermon par semaine à la cour. Comme l'abbé avait plus d'argent et de mémoire que d'inspiration, il fut convenu que Chamfort serait son pourvoyeur, c'est-à-dire qu'il ferait ses sermons pour lui. Je ne sais pas si les sermons fabriqués à cette occasion par Chamfort furent tous bons; toujours est-il qu'ils n'étaient pas chers.

Cet échange de bons offices dura entre les deux amis pendant près d'une année. A un louis pièce, c'était tout ce qu'il fallait à Chamfort et à sa mère pour ne pas mourir de faim.

Cette fabrication considérable de sermons anonymes une fois terminée, Chamfort eut besoin de distraction. Il se laissa enlever par un riche Liégeois qui croyait aimer les lettres, et qui l'emmena avec lui en qualité de secrétaire. « Vie errante est chose enivrante, » a dit un de nos poëtes. Chamfort avait eu cette illusion au départ; il fut bientôt désabusé et de son Liégeois et des voyages, et ne rapporta de Cologne et de Spa que de l'ennui et la pauvreté.

Après ces diverses tentatives, Chamfort se recueillit.

XIV PRÉFACE. a II comprit, dit M. Tissot, que rillustration était la seule chose qui pût effacer le malheur de sa naissance et lui donner dans la société la place que les préjugés lui refusaient. 11 se précipita donc avec ardeur dans la carrière littéraire. » Il se fit attacher à la rédaction du JoMrnaZencyc/opédiqiie; il participa à la rédaction du Vocabulaire français, et vécut pendant deux ans du produit de divers travaux littéraires. Tout ce qui débutait dans les lettres concourait alors pour les prix de l'Académie française. Si aujourd'hui la compétition de ces* prix est le plus souvent abandonnée à des médiocrités exercées au genre de travail particulier qui conduit aux succès académiques, cela tient surtout à ce que l'Académie, en imposant aux concurrents des sujets déterminés, comme un pédant à son élève, renonce par cela même à obtenir jamais des travaux originaux, et se condamne à ne recevoir que des amplifications d'écolier. Si elle eût laissé libre carrière aux écrivains, en se contentant de couronner les meilleurs ouvrages éclos spontanément de leur cerveau, en dehors de tout programme, elle eût été utile peut-être et n'cùt pas été réduite, dès lors, pour avoir de l'importance, à tâcher d'être un corps politique. Chamforl était de cet avis. Mais l'usage était inflexible. Il concourut. Le prix de poésie, remporté, en 1704, par son ÉpUre d'un père à son fils, sur la naissance d'un petit-fils, et le succès de sa comédie la Jeune Indienne, le mirent en évidence. Le Marchand de Smyrne, petite pièce qu'il fit représenter à quelque temps de là, et qui est restée au répertoire du Théâtre-Français, ajouta encore à sa réputation naissante. Diqii Jca by Googlc

« Il comprit, dit M. Tissot, que l'illustration était la seule chose qui pût effacer le malheur de sa naissance et lui donner dans la société la place que les préjugés lui refusaient. Il se précipita donc avec ardeur dans la carrière littéraire. »

Il se fit attacher à la rédaction du *Journal encyclopédique ;* il participa à la rédaction du Vocabulaire français, et vécut pendant deux ans du produit de divers travaux littéraires.

Tout ce qui débutait dans les lettres concourait alors pour les prix de l'Académie française.

Si aujourd'hui la compétition de ces prix est le plus souvent abandonnée à des médiocrités exercées au genre de travail particulier qui conduit aux succès académiques, cela tient surtout à ce que l'Académie, en imposant aux concurrents des sujets déterminés, comme un pédant à son élève, renonce par cela même à obtenir jamais des travaux originaux, et se condamne à ne recevoir que des amplifications d'écolier. Si elle eût laissé libre carrière aux écrivains, en se contentant de couronner les meilleurs ouvrages éclos spontanément de leur cerveau, en dehors de tout programme, elle eût été utile peut-être et n'eût pas été réduite, dès lors, pour avoir de l'importance, à tâcher d'être un corps politique.

Chamfort était de cet avis. Mais l'usage était inflexible. Il concourut. Le prix de poésie, remporté, en 1764, par son *Épître d'un père à son fils, sur la naissance d'un petit-fils,* et le succès de sa comédie *la Jeune Indienne,* le mirent en évidence.

Le *Marchand de Smyrne,* petite pièce qu'il fit représenter à quelque temps de là, et qui est restée au répertoire du Théâtre-Français, ajouta encore à sa réputation naissante.

PRÉFACE. XV Il est curieux de voir quelle réception firent à ce jeune et beau débutant, à son entrée dans la république des lettres, les citoyens de cette république que la nature de leur esprit portait plus particulièrement à la critique. Voltaire, remarquant ses débuts, dit : « Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. » Voltaire, sans doute, avait vu autre chose de lui que ses vers. En effet, Chamfort, prosateur excellent, n'a rien laissé en vers qui justifie cette grande opinion. Il faut dire que sa génération n'était pas plus forte que lui en fait de poésie,et qu'il fut encore un des meilleurs parmi les poètes d'un temps qui n'en eut guère que de médiocres. Après ce jugement de Voltaire, nous placerons celui que Grimm, qui n'avait pas l'indulgente imparlité du génie, porta, de son côté, sur ce nouveau venu. Il va sans dire qu'obligé d'enregistrer le succès, il s'efforça d'y mêler des épines. « M. de Chamfort est jeune , d'une jolie figure, ayant l'élégance recherchée de son âge et de son métier. Je ne le connais pas d'ailleurs; mais, s'il fallait deviner son caractère d'après sa petite comédie, je parierais qu'il est petit-maitre, bon enfant au fond, mais vain, pétri de petits airs, de petites manières, ignorant et confiant à proportion; en un mot, de cette pâte mêlée dont il résulte des enfants de vingt à vingt-cinq ans, assez déplaisants, mais qui mûrissent cependant, et deviennent, à l'âge de trente à quarante ans, des hommes de mérite. S'il ne ressemble pas à ce portrait, je lui demande pardon; mais j'ai vu tous ces traits dans son Marchand de Smyrne. Pour du talent, du vrai talent, je crains

Digitized by Google

Il est curieux de voir quelle réception firent à ce jeune et beau débutant, à son entrée dans la république des lettres, les citoyens de cette république que la nature de leur esprit portait plus particulièrement à la critique.

Voltaire, remarquant ses débuts, dit : « Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. »

Voltaire, sans doute, avait vu autre chose de lui que ses vers. En effet, Chamfort, prosateur excellent, n'a rien laissé en vers qui justifie cette grande opinion. Il faut dire que sa génération n'était pas plus forte que lui en fait de poésie, et qu'il fut encore un des meilleurs parmi les poëtes d'un temps qui n'en eut guère que de médiocres.

Après ce jugement de Voltaire, nous placerons celui que Grimm, qui n'avait pas l'indulgente impartialité du génie, porta, de son côté, sur ce nouveau venu.

Il va sans dire qu'obligé d'enregistrer le succès, il s'efforça d'y mêler des épines.

« M. de Chamfort est jeune, d'une jolie figure, ayant l'élégance recherchée de son âge et de son métier. Je ne le connais pas d'ailleurs; mais, s'il fallait deviner son caractère d'après sa petite comédie, je parierais qu'il est petit-maître, bon enfant au fond, mais vain, pétri de petits airs, de petites manières, ignorant et confiant à proportion; en un mot, de cette pâte mêlée dont il résulte des enfants de vingt à vingt-cinq ans, assez déplaisants, mais qui mûrissent cependant, et deviennent, à l'âge de trente à quarante ans, des hommes de mérite. S'il ne ressemble pas à ce portrait, je lui demande pardon; mais j'ai vu tous ces traits dans son *Marchand de Smyrne*. Pour du talent, du vrai talent, je crains

XVI PRÉFACE. qu’il n’en ait pas; du moins, son ITarcMnd n’annonce rien du tout, et ne tient pas plus que la Jeune Indienne ne promettait autrefois. » Ce jugement n’est, du reste, que la paraphrase de celui de son ami Diderot. L’esprit de Chamfort n’est pas de ceux que la bienveillance de ses rivaux doit tout d'abord accueillir. Vif, emporte, agressif, il avait pour ennemis naturels tous ceux qui craignaient de ne l’avoir pas pour ami. Quant à ce qui est de la fatuité que l’un lui suppose, et que l’autre, plus libéral, lui accorde tout d’abord, on s’explique ce reproche. C’était l’accusation nécessaire contre les succès de l'homme et de sa jolie figure, plutôt que contre ceux de l’écrivain, a M. Chamfort, disait Diderot, est un jeune poète d’une figure très-aimable (encore la ligure !), avec assez de talent, les plus belles apparences de modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. C’est un petit ballon dont une piqûre d’épingle fait sortir un vent violent. » En dépit des critiques, ou à cause des critiques mêmes dont le public a quelquefois l’esprit de ne prendre que ce qui lui convient, ces divers triomphes firent rechercher Chamfort. Sa belle mine et l’attrait prestigieux de sa conversation, féconde en saillies, le mirent bientôt tout à fait à la mode. L’amour avait ses libertés dans ce temps -là. Ce n’était pas le dieu sévère et un peu morose qu’on a essayé d’en faire de nos Jours. Il paraît que les grandes dames d’alors avaient du goût pour les lettres et pour les littérateurs. Elles absorbaient les loisirs du jeune lauréat. L’une d’elles, madame la princesse de Craon, résumait ainsi, pour l’édification d’une de ses amies, en quelques mots assez nets, la nature des qualités de Chamfort et l’étendue de Digitized by Google

qu'il n'en ait pas; du moins, son *Marchand* n'annonce rien du tout, et ne tient pas plus que la *Jeune Indienne* ne promettait autrefois. »

Ce jugement n'est, du reste, que la paraphrase de celui de son ami Diderot. L'esprit de Chamfort n'est pas de ceux que la bienveillance de ses rivaux doit tout d'abord accueillir. Vif, emporté, agressif, il avait pour ennemis naturels tous ceux qui craignaient de ne l'avoir pas pour ami. Quant à ce qui est de la fatuité que l'un lui suppose, et que l'autre, plus libéral, lui accorde tout d'abord, on s'explique ce reproche. C'était l'accusation nécessaire contre les succès de l'homme et de *sa jolie figure*, plutôt que contre ceux de l'écrivain. « M. Chamfort, disait Diderot, est un jeune poëte d'une figure très-aimable (encore la figure !), avec assez de talent, les plus belles apparences de modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. C'est un petit ballon dont une piqûre d'épingle fait sortir un vent violent. »

En dépit des critiques, ou à cause des critiques mêmes dont le public a quelquefois l'esprit de ne prendre que ce qui lui convient, ces divers triomphes firent rechercher Chamfort. Sa belle mine et l'attrait prestigieux de sa conversation, féconde en saillies, le mirent bientôt tout à fait à la mode.

L'amour avait ses libertés dans ce temps-là. Ce n'était pas le dieu sévère et un peu morose qu'on a essayé d'en faire de nos jours. Il paraît que les grandes dames d'alors avaient du goût pour les lettres et pour les littérateurs. Elles absorbaient les loisirs du jeune lauréat. L'une d'elles, madame la princesse de Craon, résumait ainsi, pour l'édification d'une de ses amies, en quelques mots assez nets, la nature des qualités de Chamfort et l'étendue de

 ses succès : « Vous ne voyez en lui qu'un Adonis, et c'est un Hercule ! » « Il parait, dit à celte occasion M. Houssaye, à qui. nous empruntons volontiers quelques détails sur cette phase de la vie de Chamfort, il parait que Hercule-Chamfort fut soumis à de trop rudes travaux, comme son ancien ; car, au Lout de quelques années, nous le trouvons, pour ses péchés, aux eaux de Spa et aux eaux de Baréges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. » Il revint à Paris, résolu à faire pénitence. « En effet, ajoute Thistorien du fauteuil de l'Académie, il concourut une seconde fois pour un prix académique ; mais, moins heureux qu'à la première, il n'obtint pas même une mention. Son discours en vers, intitulé l'Homme de lettres, fut battu par lePoëte de la Harpe. Qui connaît le Poêle de la Harpe aujourd'hui ? L'Homme de lettres de Chamfort n'est certes pas plus ignoré! La gloire académique est-elle donc, elle aussi, une vanité? Mademoiselle de l'Espinasse écrivait, après le retour de Chamfort (octobre t77S) : « M. de Chamfort est arrivé; je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son Éloge de la Fontaine. 11 revient des eaux en bonne santé; beaucoup plus^riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre* amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre ; ce sont mesdames de Grammont, de Rancé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'.\rlequin; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi, je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. » m Digitized by Google

ses succès : « Vous ne voyez en lui qu'un Adonis, et c'est un Hercule ! »

« Il parait, dit à cette occasion M. Houssaye, à qui nous empruntons volontiers quelques détails sur cette phase de la vie de Chamfort, il parait que Hercule-Chamfort fut soumis à de trop rudes travaux, comme son ancien ; car, au bout de quelques années, nous le trouvons, pour ses péchés, aux eaux de Spa et aux eaux de Baréges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. »

Il revint à Paris, résolu à faire pénitence. « En effet, ajoute l'historien du 41me fauteuil de l'Académie, il concourut une seconde fois pour un prix académique ; mais, moins heureux qu'à la première, il n'obtint pas même une mention. Son discours en vers, intitulé *l'Homme de lettres*, fut battu par le *Poëte* de la Harpe.

Qui connait le *Poëte* de la Harpe aujourd'hui ? *L'Homme de lettres* de Chamfort n'est certes pas plus ignoré ! La gloire académique est-elle donc, elle aussi, une vanité ?

Mademoiselle de l'Espinasse écrivait, après le retour de Chamfort (octobre 1775) : « M. de Chamfort est arrivé ; je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son *Éloge de la Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé ; beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Grammont, de Rancé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin ; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi, je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. »

XVIIl PRÉFACE. C’est après avoir fait ce voyage, qui eut une heureuse influence sur Chamfort, qu’il écrivit à un de ses amis ; « J’ai toute sorte de raisons d’être enchanté de mon voyage de Barégcs. Il semble qu’il devait être la fin de toutes les contradictions que j’ai éprouvées, et que toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fonds de mélancolie qui se reproduisait trop souvent. Le retour de ma santé, les bontés que j’ai éprouvées de tout le monde, le bonheur si indépendant du mérite, mais si commode et si doux, d’inspirer de l’intérêt à tous ceux dont je me suis occupé; quelques avantages réels et positifs; les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère; le bonheur public (Turgot était ministre) et celui de quelques personnes à qui je ne suis pas inconnu ni indifférent; le souvenir tendre de mes anciens amis; le charme d’une amitié nouvelle, mais solide, avec un des hommes les plus vertueux du royaume, plein d’esprit, de talent et de simplicité, M. Dupaty; une autre liaison, non moins précieuse, avec une femme aimable que j'ai trouvée ici et qui a pris pour moi tous les sentiments d’une sœur; des gens dont je devais le plus souhaiter la connaissance et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne; enfin, la réunion des sentiments les plus chers et les plus désirables, voilà ce qui fait depuis trois mois mon bonheur. Il semble que mon mauvais génie ait lâché prise, et je vis depuis trois mois sous la baguette de la fée bienfaisante. » D’après ce détail, vous croirez que je vis environné de tout ce que j’ai trouvé d’aimable ici , sous un beau ciel et dans une société charmante. Non, je vis sous une douche brûlante ou dans une bouilloire cachée au fond d’un cachot. Tout ce que je distinguais Digitized by Google

C'est après avoir fait ce voyage, qui eut une heureuse influence sur Chamfort, qu'il écrivit à un de ses amis : « J'ai toute sorte de raisons d'être enchanté de mon voyage de Baréges. Il semble qu'il devait être la fin de toutes les contradictions que j'ai éprouvées, et que toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fonds de mélancolie qui se reproduisait trop souvent. Le retour de ma santé, les bontés que j'ai éprouvées de tout le monde, le bonheur si indépendant du mérite, mais si commode et si doux, d'inspirer de l'intérêt à tous ceux dont je me suis occupé; quelques avantages réels et positifs; les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère; le bonheur public (Turgot était ministre) et celui de quelques personnes à qui je ne suis pas inconnu ni indifférent; le souvenir tendre de mes anciens amis; le charme d'une amitié nouvelle, mais solide, avec un des hommes les plus vertueux du royaume, plein d'esprit, de talent et de simplicité, M. Dupaty; une autre liaison, non moins précieuse, avec une femme aimable que j'ai trouvée ici et qui a pris pour moi tous les sentiments d'une sœur; des gens dont je devais le plus souhaiter la connaissance et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne; enfin, la réunion des sentiments les plus chers et les plus désirables, voilà ce qui fait depuis trois mois mon bonheur. Il semble que mon mauvais génie ait lâché prise, et je vis depuis trois mois sous la baguette de la fée bienfaisante.

» D'après ce détail, vous croirez que je vis environné de tout ce que j'ai trouvé d'aimable ici, sous un beau ciel et dans une société charmante. Non, je vis sous une douche brûlante ou dans une bouilloire cachée au fond d'un cachot. Tout ce que je distinguais

PRÉFACE. MX est parti de Baréges. Il y fait un temps exécrable et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je* n'en suis pas moins heureux; j'avais besoin de revenir sur des sentiments agréables dont j'ai. joui avec trop de précipitation; je les recueille avec une joie mêlée de surprise ; mes idées sont faciles et douces; tous les mouvements de mon cœur sont des plaisirs ; voilà le vrai beau temps, et le ciel est d'azur. » C'est à propos de ce passage de la correspondance deChamfort, qu'il a eu le soin malheureux de mutiler en retranchant son second alinéa, que M. de Sainte-Beuve dit ; « Les douces paroles ne sont pas si frequentes sous la plume de Ghamfort, et les sentiments indulgents n'habitent pas si volontiers son cœur, qu'on doive négliger de les relever quand on les rencontre. » En vérité, quel est le plus aigre de Chamfort ou de son critique, aigre alors même qu'il est obligé de constater le contraire de l'aigreur dans l'écrivain qu'il analyse? Nous verrons d'autre part si les douces paroles sont si rares, en effet, sous la plume de Chamfort, et s'il eût été bien difficile, à un esprit aussi sagace que celui de M. de Sainte-Beuve, de trouver, dans ce qu'a laissé Chamfort, de quoi réformer un arrêt que rien ne justiüc.

est parti de Baréges. Il y fait un temps exécrable et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je n'en suis pas moins heureux; j'avais besoin de revenir sur des sentiments agréables dont j'ai joui avec trop de précipitation; je les recueille avec une joie mêlée de surprise; mes idées sont faciles et douces; tous les mouvements de mon cœur sont des plaisirs; voilà le vrai beau temps, et le ciel est d'azur. »

C'est à propos de ce passage de la correspondance de Chamfort, qu'il a eu le soin malheureux de mutiler en retranchant son second alinéa, que M. de Sainte-Beuve dit : « Les douces paroles ne sont pas si fréquentes sous la plume de Chamfort, et les sentiments indulgents n'habitent pas si volontiers son cœur, qu'on doive négliger de les relever quand on les rencontre. »

En vérité, quel est le plus aigre de Chamfort ou de son critique, aigre alors même qu'il est obligé de constater le contraire de l'aigreur dans l'écrivain qu'il analyse?

Nous verrons d'autre part si les douces paroles sont si rares, en effet, sous la plume de Chamfort, et s'il eût été bien difficile, à un esprit aussi sagace que celui de M. de Sainte-Beuve, de trouver, dans ce qu'a laissé Chamfort, de quoi réformer un arrêt que rien ne justifie.

 111. Mailamc Helvétius. — Cliabanon et Chamfort. — La locidlë «lu .wiii® siècle. — Cliaiufort, M. Sainte-Beuve et un autre erilii|ue contemporain. — Éloge de la Fontaine et de .Molière par Chamfort. — Nouvelles couronnes académiques. — Succès de ilutlapha et Zéanyir. — Marie-Antoinette. — Le prince de Condé et Chamfort. — Lettres de Chaïufurt. La chose à laquelle Chamfort sacriûa le moins dans tout le cours de sa vie , c'est à la fortune. « La fortune fera ce qu'elle voudra, disail-il, jamais je ne lui accorderai, dans l'ordre des biens de l'humanité, que la quatrième ou la cinquième place. Si elle exige la première, qu'elle aille d'un autre côté, elle ne manquera pas d'asile. » 11 est presque superflu de dire qu'avec de pareils principes, Chamfort était le plus souvent à court d'argent. « Pourquoi, lui disait-on alors, n'èlesvous encore arrivé à rien, au milieu de tant do sots? — Parce que je n'ai jamais cru le monde aussi béte qu'il est, » répondit-il. Ce petit mot est moins paradoxal qu'il n'en a l'air. Une des infériorités de l'homme d'esprit à ses débuts dans la vie, c'est qu'il prête de son esprit aux autres, c'est qu'il les suppose de sa force ; il joue le jeu avec tous, et tombe le plus souvent victime d'une maladresse, quand ce n'est pas d'une tricherie. O Madame Helvétius, qui avait à Sèvres, dit enDigitized by Google

III.

Madame Helvétius. — Chabanon et Chamfort. — La société du XVIII^e^ siècle. — Chamfort, M. Sainte-Beuve et un autre critique contemporain. — Éloge de la Fontaine et de Molière par Chamfort. — Nouvelles couronnes académiques. — Succès de *Mustapha et Zéangir*. — Marie-Antoinette. — Le prince de Condé et Chamfort. — Lettres de Chamfort.

La chose à laquelle Chamfort sacrifia le moins dans tout le cours de sa vie, c'est à la fortune. « La fortune fera ce qu'elle voudra, disait-il, jamais je ne lui accorderai, dans l'ordre des biens de l'humanité, que la quatrième ou la cinquième place. Si elle exige la première, qu'elle aille d'un autre côté, elle ne manquera pas d'asile. »

Il est presque superflu de dire qu'avec de pareils principes, Chamfort était le plus souvent à court d'argent. « Pourquoi, lui disait-on alors, n'êtes-vous encore arrivé à rien, au milieu de tant de sots? — Parce que je n'ai jamais cru le monde aussi bête qu'il est, » répondit-il.

Ce petit mot est moins paradoxal qu'il n'en a l'air. Une des infériorités de l'homme d'esprit à ses débuts dans la vie, c'est qu'il prête de son esprit aux autres, c'est qu'il les suppose de sa force; il joue le jeu avec tous, et tombe le plus souvent victime d'une maladresse, quand ce n'est pas d'une tricherie.

« Madame Helvétius, qui avait à Sèvres, dit en-

PRÉFACE. XXI core M. A. Houssaye, un hôpital littéraire, y logea Chamfort pendant quelques saisons. Il y serait resté plus longtemps, sans l'amitié de Chabanon. Chabanon avait une pension de douze cents livres sur le Mercure. Il aimait beaucoup Chamfort; il le força à accepter ses douze cents livres. La république dés lettres peut écrire aussi ce mot : fralemilé, sur plus d'un de ses monuments. » Chamfort voulait refuser; mais le sensible Chabanon s'offensa du refus. Son amitié n'entendait pas être méconnue. Les deux amis furent tout près de se battre. Heureusement, on s'embrassa. C'est vraisemblablement de cette période de la vie de Chamfort que datent les pensées qui nous sont restées de lui sur l'amour, sur les femmes et sur l'amitié, ainsi que tout ce qui, dans ses caractères, dans ses maximes et dans ses anecdotes, lui a été inspiré par la connaissance approfondie qu'il avait de la société de son temps. M. Sainte-Beuve trouve que Chamfort est un juge trop sévère, un juge cruel de cette société. Si les pensées de Chamfort avaient perdu de leur justesse, nous serions heureux d'être de l'avis de M. SainteBeuve.— Malheureusement, U semble qu'au lieu de perdre, elles aient gagné en vérité, à vieillir. — La plupart ont l'air d'avoir été écrites hier pour la leçon d'aujourd'hui. Hélas ! la nature humaine nu change pas si vite. D'ailleurs, voulez-vous savoir comment M. SainteBeuve qualifie le monde dont il semble ne prendre la défense que pour chercher noise à Chamfort? H est pour lui plus dur que Chamfort lui-méme : « La plupart des maximes de Chamfort, relatives à la société, ne s'appliquent, dit-il, qu'au très-grand monde dans lequel il vivait, à la société des Digitized by Google

core M. A. Houssaye, un hôpital littéraire, y logea Chamfort pendant quelques saisons. Il y serait resté plus longtemps, sans l'amitié de Chabanon. Chabanon avait une pension de douze cents livres sur le *Mercure*. Il aimait beaucoup Chamfort; il le força à accepter ses douze cents livres. La république des lettres peut écrire aussi ce mot : *fraternité*, sur plus d'un de ses monuments. » Chamfort voulait refuser; mais le sensible Chabanon s'offensa du refus. Son amitié n'entendait pas être méconnue. Les deux amis furent tout près de se battre. Heureusement, on s'embrassa.

C'est vraisemblablement de cette période de la vie de Chamfort que datent les pensées qui nous sont restées de lui sur l'amour, sur les femmes et sur l'amitié, ainsi que tout ce qui, dans ses caractères, dans ses maximes et dans ses anecdotes, lui a été inspiré par la connaissance approfondie qu'il avait de la société de son temps.

M. Sainte-Beuve trouve que Chamfort est un juge trop sévère, un juge cruel de cette société. Si les pensées de Chamfort avaient perdu de leur justesse, nous serions heureux d'être de l'avis de M. Sainte-Beuve. — Malheureusement, il semble qu'au lieu de perdre, elles aient gagné en vérité, à vieillir. — La plupart ont l'air d'avoir été écrites hier pour la leçon d'aujourd'hui. Hélas ! la nature humaine ne change pas si vite.

D'ailleurs, voulez-vous savoir comment M. Sainte-Beuve qualifie le monde dont il semble ne prendre la défense que pour chercher noise à Chamfort ? Il est pour lui plus dur que Chamfort lui-même : « La plupart des maximes de Chamfort, relatives à la société, ne s'appliquent, dit-il, qu'au très-grand monde *dans lequel il vivait, à la société des*

 grands. Elles deviennent fausses dès que Ton considère un monde moins factice, plus voisin de la famille et où les sentiments naturels ne sont pas abolis. » Nous ne demanderions pas mieux que de faire, avec M. Sainte-Beuve, une réserve en faveur de ce qui n'élait pas la société des grands à l'époque de Chamfort; mais son objection n'en porterait pas moins à faux en ce qui concerne celuirci : J® parce que Chamfort n'avait pas d'autre intention, sans doute, que celle de peindre cette société des grands {que M. Sainte-Beuve n'arrange pas mieux que lui) et qu'on ne peut pas reprocher à un homme d'avoir fait exactement ce qu'il a voulu faire, s'il ne l'a pas mal fait; 2° parce que, au temps où Chamfort écrivait, c'est-à-dire avant la Révolution , il eût été difficile de chercher à peindre une société des petits, qui n'était pas encore constituée, puisque la société des grands avait la prétention, trop bien fondée, de représenter toute la société française; 3® parce que la société qu'il était utile de peindre et d'avertir de son danger, c'était celte société des grands qui marchait à ral)imc(lc mot était vrai alors) en entravnant toute la France avec elle; 4® enfin, parce que, quand une vérité est vraie, elle est vraie pour toutes les classes de la société, et qu'il y a profit à faire dans les maximes de Chamfort pour tout le monde, pour M. Sainte-Beuve et pour nous, comme pour les plus grands de la terre. Chamfort a parlé des femmes, de l'amour et du mariage à la façon de Molière, de la Bruyère, et dans le même sentiment. M. Sainte-Beuve, faisant allusion aux sarcasmes de Chamfort contre le mariage, dit : « Il n'avait vu le mariage que dans le grand monde d'alors, où il Digitized by Google

grands. Elles deviennent fausses dès que l'on considère un monde moins factice, plus voisin de la famille et où les sentiments naturels ne sont pas abolis. »

Nous ne demanderions pas mieux que de faire, avec M. Sainte-Beuve, une réserve en faveur de ce qui n'était pas *la société des grands* à l'époque de Chamfort; mais son objection n'en porterait pas moins à faux en ce qui concerne celui-ci : 1° parce que Chamfort n'avait pas d'autre intention, sans doute, que celle de peindre cette société des grands (que M. Sainte-Beuve n'arrange pas mieux que lui) et qu'on ne peut pas reprocher à un homme d'avoir fait exactement ce qu'il a voulu faire, s'il ne l'a pas mal fait; 2° parce que, au temps où Chamfort écrivait, c'est-à-dire avant la Révolution, il eût été difficile de chercher à peindre une *société des petits*, qui n'était pas encore constituée, puisque la *société des grands* avait la prétention, trop bien fondée, de représenter toute la société française; 3° parce que la société qu'il était utile de peindre et d'avertir de son danger, c'était cette société des grands qui marchait à l'abîme (le mot était vrai alors) en entraînant toute la France avec elle; 4° enfin, parce que, quand une vérité est vraie, elle est vraie pour toutes les classes de la société, et qu'il y a profit à faire dans les maximes de Chamfort pour tout le monde, pour M. Sainte-Beuve et pour nous, comme pour les plus grands de la terre.

Chamfort a parlé des femmes, de l'amour et du mariage à la façon de Molière, de la Bruyère, et dans le même sentiment.

M. Sainte-Beuve, faisant allusion aux sarcasmes de Chamfort contre le mariage, dit : « Il n'avait vu le mariage que dans le grand monde d'alors, *où il*

PRÉFACE. xxm était si décrié. » Soit; oublions George Dandin, Sganarelle, la moitié de Molière; mais ce que Chamfort a écrit du mariage n'est que la. constatation du fait même dénoncé par M. Sainte-Beuve, à savoir, « que le mariage était alors si décrié dans le grand monde... » Puisque M. Sainte-Beuve est de l'avis de Charafort, qu'est-ce que la querelle qu'il lui fait, et quelle est donc la violence de son parti pris contre cet écrivain, pour qu'il aille, afin de lui faire pièce, jusqu'à soutenir contre lui, au détriment de la société d'en haut, cette société d'en bas dont il n'est pas d'ordinaire l'avocat, et que Charafort, d'ailleurs, ne met nulle part en cause ? N'est-ce pas le cas d'appliquer à M. Sainte-Beuve et à tous ceux qui , à son exemple , reprochent à Chamfort la rudesse de ses leçons, ces mots de Charafort : « En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, on persécute ceux qui sonnent le tocsin? » Le Chamfort que M. Sainte-Beuve attaque, c'est le sonneur de tocsin, en effet. Ce n'est pas l'observateur ingénieux, le moraliste pénétrant qui redit à sa façon ce que dix autres, Rabelais, Montaigne, Charron , Molière , la Bruyère , la Rochefoucauld, avaient dit à la leur, se contentant d'ajouter sa pierre à l'édifice que d'autres ont commencé; c'est le penseur hardi qui, se dégageant de l'observation minutieuse de la fraction du monde qu'il a sous les yeux, jette au milieu des folies de son temps des propositions comme celle-ci : « De quoi s'agit-il ? D'un procès entre vingt-quatre raillions d'hommes et sept cent mille privilégiés (Lettre à M. de Vaudreuil) !» ou desvérités commecelle-Ià; «En résumé, la société n'est jamais composée que de deux grandes Digiiized by Google

était si décrié. » Soit; oublions George Dandin, Sganarelle, la moitié de Molière; mais ce que Chamfort a écrit du mariage n'est que la constatation du fait même dénoncé par M. Sainte-Beuve, à savoir, « que le mariage était alors *si décrié dans le grand monde...* »

Puisque M. Sainte-Beuve est de l'avis de Chamfort, qu'est-ce que la querelle qu'il lui fait, et quelle est donc la violence de son parti pris contre cet écrivain, pour qu'il aille, afin de lui faire pièce, jusqu'à soutenir contre lui, au détriment de la société d'en haut, cette société d'en bas dont il n'est pas d'ordinaire l'avocat, et que Chamfort, d'ailleurs, ne met nulle part en cause?

N'est-ce pas le cas d'appliquer à M. Sainte-Beuve et à tous ceux qui, à son exemple, reprochent à Chamfort la rudesse de ses leçons, ces mots de Chamfort : « En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, on persécute ceux qui sonnent le tocsin? »

Le Chamfort que M. Sainte-Beuve attaque, c'est le sonneur de tocsin, en effet. Ce n'est pas l'observateur ingénieux, le moraliste pénétrant qui redit à sa façon ce que dix autres, Rabelais, Montaigne, Charron, Molière, la Bruyère, la Rochefoucauld, avaient dit à la leur, se contentant d'ajouter sa pierre à l'édifice que d'autres ont commencé; c'est le penseur hardi qui, se dégageant de l'observation minutieuse de la fraction du monde qu'il a sous les yeux, jette au milieu des folies de son temps des propositions comme celle-ci : « De quoi s'agit-il? D'un procès entre vingt-quatre millions d'hommes et sept cent mille privilégiés (Lettre à M. de Vaudreuil)! » ou des vérités comme celle-là : « En résumé, la société n'est jamais composée que de deux grandes

 classes: ceux qui ont plus de dîners que d’appétit, ceux qui ont plus d’appélit que de dîners. » Ces vérités et cent autres de ce genre, Chamfort eut-il tort de forcer son époque à les entendre? Non , car, plus qu’une autre, cette époque avait besoin d’être secouée, éclairée, réveillée; non, car cette terrible question : « L'inégalité des dîners et l’égalité des appétits, » est restée le problème des temps modernes. Le socialisme, pour en avoir dit davantage sur cette inquiétante question, n’a certes pas été plus clair que Chamfort. Or, nous ne pensons pas que ce soit la clarté qu’il faille fuir en pareille matière. Où va-t-on avec les ténèbres? Mais quoi ! il semble comme il faut de faire le délicat devant la vérité. On tolère le mal, et l’on décrie le remède ; on voudrait bien voir tomber le membre malade, mais on repousse le scalpel du chirurgien ; on consentirait bien à guérir, mais il faut que la potion soit sucrée : est- elle amère? haro sur le médecin ! La susceptibilité de M. Sainte-Beuve est de si bon goût, qu'il faut bien qu’on l’imite. 11 a trouvé Chamfort un peu dur; un critique, abondant dans son sens, après avoir essayé d’établir « le manque absolu de bonté de Chamfort, » proclamera, nous nous trompons, déclamera que « la méchanceté humaine a peu de secrets pour. ce cynique. » Pourquoi ce cynique, je vous prie, qui transforme un éloge mérité en une critique injuste et qui donne à l’auteur des Coups déplumé sincères (un titre que mériteraient les pensées de Chamfort) des airs de pruderie qui ne sont pas, je suppose, ceux qu’il affecte le plus volontiers? Et après ce cynique, tout n’est pas dit. Cynique pourrait n’étre qu’un mot échappé à l’inattention de la plume pour arrondir une phrase. Mais le reste de cette phrase : Digilized by Google

classes: ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, ceux qui ont plus d'appétit que de dîners. »

Ces vérités et cent autres de ce genre, Chamfort eut-il tort de forcer son époque à les entendre? Non, car, plus qu'une autre, cette époque avait besoin d'être secouée, éclairée, réveillée; non, car cette terrible question: « L'inégalité des dîners et l'égalité des appétits, » est restée le problème des temps modernes. Le socialisme, pour en avoir dit davantage sur cette inquiétante question, n'a certes pas été plus clair que Chamfort. Or, nous ne pensons pas que ce soit la clarté qu'il faille fuir en pareille matière. Où va-t-on avec les ténèbres?

Mais quoi! il semble comme il faut de faire le délicat devant la vérité. On tolère le mal, et l'on décrie le remède; on voudrait bien voir tomber le membre malade, mais on repousse le scalpel du chirurgien; on consentirait bien à guérir, mais il faut que la potion soit sucrée: est-elle amère? haro sur le médecin! La susceptibilité de M. Sainte-Beuve est de si bon goût, qu'il faut bien qu'on l'imite. Il a trouvé Chamfort un peu dur; un critique, abondant dans son sens, après avoir essayé d'établir « le manque absolu de bonté de Chamfort, » proclamera, nous nous trompons, déclamera que « la méchanceté humaine a peu de secrets pour ce *cynique*. » Pourquoi ce *cynique*, je vous prie, qui transforme un éloge mérité en une critique injuste et qui donne à l'auteur des *Coups de plume sincères* (un titre que mériteraient les pensées de Chamfort) des airs de pruderie qui ne sont pas, je suppose, ceux qu'il affecte le plus volontiers? Et après ce *cynique*, tout n'est pas dit. Cynique pourrait n'être qu'un mot échappé à l'inattention de la plume pour arrondir une phrase. Mais le reste de cette phrase :

PRÉFACE. XXV « Il ne touche jamais à une vertu quelconque sans la marquer d'un stigmate de sa façon ! » c'est une véritable calomnie littéraire, une sorte de diffamation posthume. C'est bien la peine d'avoir vécu et d'être mort comme Chamfort, pour être décrié de la sorte ! Ce qui nous étonne, ce n'est pas que cette phrase contre Chamfort ait été écrite : tout s'écrit dans un temps comme le nôtre, le papier souffre tout; c'est qu'elle l'ait été par la plume qui, ailleurs, avait écrit cette autre phrase ; « Se créer une célébrité de critique en niant de parti pris un grand écrivain et en le visant toujours à la tête et au cœur, me parait un procédé d'une moralité bien suspecte. » Mais revenons à la vie de Chamfort. J'ai oublié do dire que déjà il avait pris sa revanche contre la Harpe, et que, vaincu par lui en poésie, il l'avait vaincu en prose. L'académie de Marseille avait mis au concours l'éloge de la Fontaine. Les amis de la Harpe, qui avait traité ce sujet, avaient persuadé àM. Necker de joindre un prix de deux mille livres au prix proposé par cette académie. Ils se croyaient assurés que leur protégé aurait cette double récompense. Ils avaient compté sans le talent et aussi un peu sans la malice de Chamfort. Le sujet était de son goût. Il concourut et eut le prix et l'argent destinés à la Harpe. Déjà, un éloge de Molière, que Chamfort avait écrit en 1769, avait été couronné par l'académie de Paris. Ces deux éloges purent être regardés alors avec raison comme ce que Chamfort avait fait de mieux, puisque le recueil de ses pensées et de ses portraits, son vrai titre, n'était pas publié et ne le fut pas de son vivant. La tragédie était alors en grand honneur. On IV Digitized by Google

« Il ne touche jamais à une vertu quelconque sans la marquer d'un stigmate de sa façon ! » c'est une véritable calomnie littéraire, une sorte de diffamation posthume. C'est bien la peine d'avoir vécu et d'être mort comme Chamfort, pour être décrié de la sorte ! Ce qui nous étonne, ce n'est pas que cette phrase contre Chamfort ait été écrite : tout s'écrit dans un temps comme le nôtre, le papier souffre tout; c'est qu'elle l'ait été par la plume qui, ailleurs, avait écrit cette autre phrase : « Se créer une célébrité de critique en niant de parti pris un grand écrivain et en le visant toujours à la tête et au cœur, me paraît un procédé d'une moralité bien suspecte. »

Mais revenons à la vie de Chamfort. J'ai oublié de dire que déjà il avait pris sa revanche contre la Harpe, et que, vaincu par lui en poésie, il l'avait vaincu en prose.

L'académie de Marseille avait mis au concours l'éloge de la Fontaine. Les amis de la Harpe, qui avait traité ce sujet, avaient persuadé à M. Necker de joindre un prix de deux mille livres au prix proposé par cette académie. Ils se croyaient assurés que leur protégé aurait cette double récompense. Ils avaient compté sans le talent et aussi un peu sans la malice de Chamfort. Le sujet était de son goût. Il concourut et eut le prix et l'argent destinés à la Harpe. Déjà, un éloge de Molière, que Chamfort avait écrit en 1769, avait été couronné par l'académie de Paris. Ces deux éloges purent être regardés alors avec raison comme ce que Chamfort avait fait de mieux, puisque le recueil de ses pensées et de ses portraits, son vrai titre, n'était pas publié et ne le fut pas de son vivant.

La tragédie était alors en grand honneur. On

 n'était pas un écrivain sérieux, tant qu'on n'avait pas prouvé ce qu'on pouvait faire sur les pas de Racine, de Corneille et de Voltaire. Chamfort fit donc sa tragédie comme tout le monde. Mustapha et Zéangir eut du succès. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est que c'était une oeuvre médiocre, et que la valeur de Chamfort n'est pas là, à coup sûr. Chamfort était arrivé à la cour par madame la duchesse de Grammont, qu'il avait rencontrée à Chanteloup, propriété de M. le duc de Choiseul, où il s'était arrêté en revenant de Baréges. Mustapha et Zéangir fut joué à Fontainebleau. Appelé par Marie-Antoinette dans sa loge après la représentation, et sollicité de raconter toutes les choses flatteuses que le roi et la reine, dont l'émotion avait été visible, lui avaient adressées: « Je ne saurais ni les oublier, ni les répéter, » dit Chamfort. 11 parait que le petit ballon n'était pas aussi facile à crever que l'avait avancé Diderot. Le roi donna à l'auteur de la nouvelle tragédie douze cents livres de pension, et le prince de Condé lui offrit d'étre le secrétaire de ses commandements. Chamfort, qui n'avait pas sollicité ces faveurs, rémunération habituelle des travaux littéraires en ce temps-là, les accepta. Mais il ne tarda pas à regretter de n'avoir pas refusé la dernière. Il ne fut pas plus tôt établi au palais Bourbon, qu'il eut l'idée d'en sortir. Il s'évertua à le faire sans blesser le prince de Condé, et il y réussit après une notable dépense d'épitres en vers et en prose où il redemandait au prince sa liberté. Chamfort entra à l'Académie en 1781. Il succédait à Sainte-Palaye. Nous citerons ici quelques fragments de la correspondance intime de Chamfort. Elles feront connaître la marche de son esprit, ses Digitized by Coogic

n'était pas un écrivain sérieux, tant qu'on n'avait pas prouvé ce qu'on pouvait faire sur les pas de Racine, de Corneille et de Voltaire. Chamfort fit donc sa tragédie comme tout le monde. *Mustapha et Zéangir* eut du succès. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est que c'était une œuvre médiocre, et que la valeur de Chamfort n'est pas là, à coup sûr.

Chamfort était arrivé à la cour par madame la duchesse de Grammont, qu'il avait rencontrée à Chanteloup, propriété de M. le duc de Choiseul, où il s'était arrêté en revenant de Baréges. *Mustapha et Zéangir* fut joué à Fontainebleau. Appelé par Marie-Antoinette dans sa loge après la représentation, et sollicité de raconter toutes les choses flatteuses que le roi et la reine, dont l'émotion avait été visible, lui avaient adressées : « Je ne saurais ni les oublier, ni les répéter, » dit Chamfort. Il parait que le petit ballon n'était pas aussi facile à crever que l'avait avancé Diderot.

Le roi donna à l'auteur de la nouvelle tragédie douze cents livres de pension, et le prince de Condé lui offrit d'être le secrétaire de ses commandements. Chamfort, qui n'avait pas sollicité ces faveurs, rémunération habituelle des travaux littéraires en ce temps-là, les accepta. Mais il ne tarda pas à regretter de n'avoir pas refusé la dernière. Il ne fut pas plus tôt établi au palais Bourbon, qu'il eut l'idée d'en sortir. Il s'évertua à le faire sans blesser le prince de Condé, et il y réussit après une notable dépense d'épitres en vers et en prose où il redemandait au prince sa liberté.

Chamfort entra à l'Académie en 1781. Il succédait à Sainte-Palaye. Nous citerons ici quelques fragments de la correspondance intime de Chamfort. Elles feront connaître la marche de son esprit, ses

PRÉFACE. XXVII incertitudes, qui étaient celles de son temps, ses contradictions, qui furent à celle époque celles de tout ce qui pensait, et où l'on retrouvera l'image fidèle du malaise d'une société qui sentait sa fin et qui n'avait encore que des aspirations vagues vers l'avenir. « Ma vie est un tissu de contrastes apparents avec mes principes : je n'aime point les princes, et je suis attaché à un prince ; on me connait des maximes républicaines, et je vis avec des gens de cour; j'aime la pauvreté , et je n'ai que des riches pour amis ; je fuis les hommes, et les hommes sont venus à moi ; les lettres sont ma seule consolation, et je ne vois pas de beaux esprits ; j'ai voulu être de l'Aca- démie, et je n'y vais jamais; je crois que les illusions sont le luxe nécessaire de la vie, et je vis sans Illusions ; je crois que les passions nous sont plus utiles que la raison, et j'ai détruit mes passions. » 11 dit ailleurs : « J'ai aimé la gloire, je l'avoue; mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses ; où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos; où je pensais qu'elle était une source de jouissances chères au cœuretnon une lutte éternelle de vanité... Le temps et la réflexion m'ont éclairé ; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. » Cette vie agitée, celte vie frivole du monde le fatigue ; elle lui prend plus qu'elle ne peut lui donner. 11 conclut ainsi, dans une autre lettre : « J'ai très-peu, mais j'ai autant et plus que quantité de gens de mérite. Aussi je ne demande rien ; Digitized by Google

incertitudes, qui étaient celles de son temps, ses contradictions, qui furent à cette époque celles de tout ce qui pensait, et où l'on retrouvera l'image fidèle du malaise d'une société qui sentait sa fin et qui n'avait encore que des aspirations vagues vers l'avenir.

« Ma vie est un tissu de contrastes apparents avec mes principes : je n'aime point les princes, et je suis attaché à un prince ; on me connaît des maximes républicaines, et je vis avec des gens de cour ; j'aime la pauvreté, et je n'ai que des riches pour amis ; je fuis les hommes, et les hommes sont venus à moi ; les lettres sont ma seule consolation, et je ne vois pas de beaux esprits ; j'ai voulu être de l'Académie, et je n'y vais jamais ; je crois que les illusions sont le luxe nécessaire de la vie, et je vis sans illusions ; je crois que les passions nous sont plus utiles que la raison, et j'ai détruit mes passions. »

. . . . . .

Il dit ailleurs :

« J'ai aimé la gloire, je l'avoue ; mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses ; où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos ; où je pensais qu'elle était une source de jouissances chères au cœur et non une lutte éternelle de vanité... Le temps et la réflexion m'ont éclairé ; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. »

Cette vie agitée, cette vie frivole du monde le fatigue ; elle lui prend plus qu'elle ne peut lui donner. Il conclut ainsi, dans une autre lettre :

« J'ai très-peu, mais j'ai autant et plus que quantité de gens de mérite. Aussi je ne demande rien ;

 mais il faut que vous me laissiez à moi-même. » Il n’est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune; j’ai une santé délicate et la vue basse ; je n’ai gagné jusqu’à présent dans Ic.monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'étre écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et, si cela n’est pas terminé à telle époque, je pars. » « L’indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l’usage, même l’usage fantasque de mes livres, voilà ce qu’il me faut, si ce n'est point ce qui me sufllt. » Il raconte encore que, touchant par an près de quatre mille livres, il se considérerait comme riche, mais que scs liaisons dans le grand monde n’avaient pas tardé à lui faire regarder cette fortune comme une véritable détresse, et que, forcé d’opter entre deux partis, celui de faire de la littérature un métier ou celui de solliciter des grâces avilissantes, il avait opté pour un troisième parti, celui de la retraite. Puis il tourne sa mélancolie contre lui-même. \ « A la fin, on se lasse de soi, » dit-il avec un sourire où l’esprit se montre jusque dans la tristesse. Le mat de Chamfort alors, c’était la fatigue et, par suite, le vide de son cœur. Heureusement, le remède n’était pas loin. Digitized by Google

mais il faut que vous me laissiez à moi-même.

» Il n'est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune; j'ai une santé délicate et la vue basse : je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et, si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars. »

. . . . . .

« L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage, même l'usage fantasque de mes livres, voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. »

Il raconte encore que, touchant par an près de quatre mille livres, il se considérerait comme riche, mais que ses liaisons dans le grand monde n'avaient pas tardé à lui faire regarder cette fortune comme une véritable détresse, et que, forcé d'opter entre deux partis, celui de faire de la littérature un métier ou celui de solliciter des grâces avilissantes, il avait opté pour un troisième parti, celui de la retraite.

Puis il tourne sa mélancolie contre lui-même. « A la fin, on se lasse de soi, » dit-il avec un sourire où l'esprit se montre jusque dans la tristesse. Le mal de Chamfort alors, c'était la fatigue et, par suite, le vide de son cœur. Heureusement, le remède n'était pas loin.

PRÉFACE. XXIX IV. Retraite à Auleuil et à Taudouleurs. — Madame •**. — Sa mori. — Regrets de Chamfort. — II perd sa mère. — De ce qu'il faut entendre par la misanthropie de Chamfort. — Ce que doit Ctrc un moraliste. — Opinion de Balzac cl de Chamfort. — Do l'amitié. — M. de VaudreuiljM. de Sainte-Beuve. Il se retira d'abord à Auteuil. Dans la lettre IV de sa correspondance, lettre adressée à l'abbé Roman, Chamfort raconte bientôt sa liaison avec une femme dont il parle ainsi : « Un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection relative à moi. » Il vécut deux ans avec elle. Pendant ces deux années, six mois passés à la campagne, à Vaudouleurs, près d'Étampes, lui semblent les plus heureux moments de sa vie. « C'est le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose, dit-il quelque part. » L'amour, qui n'avait fait que l'effleurer jusque-là, l'avait enfin touché sérieusement. Cet amour étonna quelques dames de son temps. Chamfort avait eu à choisir entre les plus jeunes etles plusjolies,et il parait que celle qui avait fixé son choix avait presque passé Page d'être aimée, sinon d'aimer. C'était, du reste, une femme trèsdistinguée, l'égale de Chamfort comme esprit, s'il faut en croire ce que quelques-uns ont dit d'elle. Qu'elle eût ou n'eût pas effectivement toutes les Digitized by Google

IV.

Retraite à Auteuil et à Vaudouleurs. — Madame ***. — Sa mort. — Regrets de Chamfort. — Il perd sa mère. — De ce qu'il faut entendre par la misanthropie de Chamfort. — Ce que doit être un moraliste. — Opinion de Balzac et de Chamfort. — De l'amitié. — M. de Vaudreuil, M. de Sainte-Beuve.

Il se retira d'abord à Auteuil.

Dans la lettre IV de sa correspondance, lettre adressée à l'abbé Roman, Chamfort raconte bientôt sa liaison avec une femme dont il parle ainsi : « Un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection relative à moi. »

Il vécut deux ans avec elle. Pendant ces deux années, six mois passés à la campagne, à Vaudouleurs, près d'Étampes, lui semblent les plus heureux moments de sa vie. « C'est le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose, dit-il quelque part. » L'amour, qui n'avait fait que l'effleurer jusque-là, l'avait enfin touché sérieusement. Cet amour étonna quelques dames de son temps. Chamfort avait eu à choisir entre les plus jeunes et les plus jolies, et il paraît que celle qui avait fixé son choix avait presque passé l'âge d'être aimée, sinon d'aimer. C'était, du reste, une femme très-distinguée, l'égale de Chamfort comme esprit, s'il faut en croire ce que quelques-uns ont dit d'elle. Qu'elle eût ou n'eût pas effectivement toutes les

XXX PRÉFACE. perfections, qu'importe ? La femme qu’on aime est toujours parfaite. « L’amour ne cherche pas les perfectionsréelles, (litChamfortquelque part;il n’aime que celles qu'il crée, il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ilsonl faites.» .M. Houssaye dit que cette liaison fut légitimée et que Chamfort épousa celle qu’il aimait. L’auteur des Amoureuses du temps passé n’ayant pas l'habitude de reculer devant le récit de simples histoires d’amour, nous devons l'en croire sur parole, quand il marie deux amants. Quoi qu’il en ait été de celte union, elle tint la première place dans la vie et dans le cœur de Chamfort. Elle raviva son âme. Malheureusement pour lui, elle ne devait pas durer. Son amie tomba malade un jour , et une mort terrible, une mort soudaine la lui enleva. Cbamfort fut longtemps inconsolable. Il dut quitter sa chère retraite : « Un ami vint m’arracher de ce séjour charmant devenu horrible pour moi, » dit-il. Il voyagea et put faire cette cruelle épreuve qu’il n’y a rien de plus fidèle qu’un chagrin sérieux: ce chagrin, quelques efforts que fit Chamfort pour le concenlrer, éclata dans quelques lettres qui, certes, n'étaient pas plus destinées à la publicité que tant d’autres choses charmantes qu’on a pu réunir de Chamfort, après sa mort. « Je ne puis plus vivre, dit-il à un de ses amis ; les larmes coulent, et c’est, depuis qu’elle n’est plus, le moment le moins malheureux. » Et un peu plus tard, dans une autre lettre, quand sa peine commence à parler, c'est-à-dire à cette période de la douleur où les regrets, en perdant de leur amertume, semblent gagner quelque douceur, où la douleur devient chère, en quelque sorte, au cœur

Digitized by Google

perfections, qu'importe? La femme qu'on aime est toujours parfaite. « L'amour ne cherche pas les perfections réelles, dit Chamfort quelque part; il n'aime que celles qu'il crée, il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.»

M. Houssaye dit que cette liaison fut légitimée et que Chamfort épousa celle qu'il aimait. L'auteur des *Amoureuses du temps passé* n'ayant pas l'habitude de reculer devant le récit de simples histoires d'amour, nous devons l'en croire sur parole, quand il marie deux amants.

Quoi qu'il en ait été de cette union, elle tint la première place dans la vie et dans le cœur de Chamfort. Elle raviva son âme. Malheureusement pour lui, elle ne devait pas durer. Son amie tomba malade un jour, et une mort terrible, une mort soudaine la lui enleva. Chamfort fut longtemps inconsolable. Il dut quitter sa chère retraite : « Un ami vint m'arracher de ce séjour charmant devenu horrible pour moi, » dit-il.

Il voyagea et put faire cette cruelle épreuve qu'il n'y a rien de plus fidèle qu'un chagrin sérieux : ce chagrin, quelques efforts que fit Chamfort pour le concentrer, éclata dans quelques lettres qui, certes, n'étaient pas plus destinées à la publicité que tant d'autres choses charmantes qu'on a pu réunir de Chamfort, après sa mort.

« Je ne puis plus vivre, dit-il à un de ses amis; les larmes coulent, et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux. »

Et un peu plus tard, dans une autre lettre, quand sa peine commence à parler, c'est-à-dire à cette période de la douleur où les regrets, en perdant de leur amertume, semblent gagner quelque douceur, où la douleur devient chère, en quelque sorte, au cœur

PRÉFACE. XXXI qui la ressent. « Je ne finirais pas, écrivait-ü, si je vous parlais de ce que j'ai perdu. C'est une source éternelle de souvenirs tendres et douloureux. Ce n'est qu'après six mois que ce qu'ils ont d'aimable a pris le dessus sur ce qu'ils ont d'amer et de pénible. Il n'y a pas deux mois que mon âme est parvenue à se soulever un peu et à soulever mon cœur avec elle. » J'ai omis de dire qu'il avait perdu, qu'il avait pleuré sa mère. C'est d'un autre ton qu'il parle de cette épreuve. Il n'a pas été surpris par le coup qui le frappe; la blessure était attendue; mais, à la façon dont il en parle, on sent que, si préparé qu'il fût à la recevoir, elle a traversé sa poitrine. « Vous devez croire, écrit-il à son ami, vous devez croire que tous les maux réunis ont fondu sur ma tète. Hélas! vous ne vous tromperiez pas beaucoup. Il y a deux mois et demi que j'ai eu le malheur de perdre ma mère. Ce n'est pas vous qui me direz que quatre-vingt-cinq ans était un âge qui devait me préparer à ce malheur... » A Dieu ne plaise que je prétende faire de Chainfort, de ce cœur bien trempé, un élégiaque; mais, en vérité, quand je lis ces fragments qui attestent sa sensibilité, qui prouvent que son âme connaissait toutes les douleurs humaines, et que. si discrète qu'il la voulût, elle résonnait sous chacune d'elles, dès que ses sanglots ne pouvaient être entendus que d'un ami, je me demande ce qui a pu donner à M. SainteBeuve, la malheureuse assurance de nier le cœur de cet honnête homme et de ce grand écrivain. On a dit : « Les pensées de Chamfort sont d'un misanthrope ! » Mais toutes les pensées sérieuses sont d'un misanthrope, à ce compte. Voir clair, être un observateur profond, et être gai et écrire en rose, cela Digitized by Google

qui la ressent. « Je ne finirais pas, écrivait-il, si je vous parlais de ce que j'ai perdu. C'est une source éternelle de souvenirs tendres et douloureux. Ce n'est qu'après six mois que ce qu'ils ont d'aimable a pris le dessus sur ce qu'ils ont d'amer et de pénible. Il n'y a pas deux mois que mon âme est parvenue à se soulever un peu et à soulever mon cœur avec elle. »

J'ai omis de dire qu'il avait perdu, qu'il avait pleuré sa mère. C'est d'un autre ton qu'il parle de cette épreuve. Il n'a pas été surpris par le coup qui le frappe: la blessure était attendue ; mais, à la façon dont il en parle, on sent que, si préparé qu'il fût à la recevoir, elle a traversé sa poitrine.

« Vous devez croire, écrit-il à son ami, vous devez croire que tous les maux réunis ont fondu sur ma tête. Hélas! vous ne vous tromperiez pas beaucoup. Il y a deux mois et demi que j'ai eu le malheur de perdre ma mère. Ce n'est pas vous qui me direz que quatre-vingt-cinq ans était un âge qui devait me préparer à ce malheur... »

A Dieu ne plaise que je prétende faire de Chamfort, de ce cœur bien trempé, un élégiaque ; mais, en vérité, quand je lis ces fragments qui attestent sa sensibilité, qui prouvent que son âme connaissait toutes les douleurs humaines, et que, si discrète qu'il la voulût, elle résonnait sous chacune d'elles, dès que ses sanglots ne pouvaient être entendus que d'un ami, je me demande ce qui a pu donner à M. Sainte-Beuve, la malheureuse assurance de nier le cœur de cet honnête homme et de ce grand écrivain.

On a dit : « Les pensées de Chamfort sont d'un misanthrope ! » Mais toutes les pensées sérieuses sont d'un misanthrope, à ce compte. Voir clair, être un observateur profond, et être gai et écrire en rose, cela

 ne va guère ensemble, j'imagine. La misanthropie ne cache rien qu'un cœur blessé. Le secretdu caractère de Chamfort est tout entier dans ces mots. qu'il répétait souvent, dit Rœdcrer : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » Ce n'est pas manquer de cœur que de voir avec douleur et colère même les vices de l'humanité, que de les considérer comme des fléaux et que d'en souffrir comme on souffre d'une maladie, que d'en parler à la fois — et c'est le fait de Chamfort — en satiriste qui veut corriger et en moraliste qui veut instruire. « Pour moraliser en littérature , a dit Balzac (un vrai penseur, lui aussi), le procédé a toujours été de montrer la plaie.» Le véritable ennemi des hommes ne les évite pas; il reste au milieu d'eux pour rire de leurs fautes. 11 se garderait bien d'être amer, il n'est qu'impertinent. Rivarol, en ce sens, mériterait bien plutôt les reproches que M. Sainte-Beuve adresse à Chamfort. Mais M. Sainte-Beuve n'a pas, pour être dur envers Rivarol, les raisons qui le poussent contre Chamfort. Voulez-vous savoir ce que doit être un moraliste, demandez-le à Chamfort lui-méme; il vous le dira, avec la liberté de langage admise de son temps, bien mieux que ses critiques. « Il y a deux classes de moralistes et de politiques, dit-il, ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté od ieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien , Montaigne, la Bruyère, la Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc. ; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines ; les seconds sont des enthousiastes qui Digitized by Google

ne va guère ensemble, j'imagine. La misanthropie ne cache rien qu'un cœur blessé. Le secret du caractère de Chamfort est tout entier dans ces mots qu'il répétait souvent, dit Rœderer : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » Ce n'est pas manquer de cœur que de voir avec douleur et colère même les vices de l'humanité, que de les considérer comme des fléaux et que d'en souffrir comme on souffre d'une maladie, que d'en parler à la fois — et c'est le fait de Chamfort — en satiriste qui veut corriger et en moraliste qui veut instruire. « Pour moraliser en littérature, a dit Balzac (un vrai penseur, lui aussi), le procédé a toujours été de montrer la plaie. » Le véritable ennemi des hommes ne les évite pas; il reste au milieu d'eux pour rire de leurs fautes. Il se garderait bien d'être amer, il n'est qu'impertinent. Rivarol, en ce sens, mériterait bien plutôt les reproches que M. Sainte-Beuve adresse à Chamfort. Mais M. Sainte-Beuve n'a pas, pour être dur envers Rivarol, les raisons qui le poussent contre Chamfort.

Voulez-vous savoir ce que doit être un moraliste, demandez-le à Chamfort lui-même; il vous le dira, avec la liberté de langage admise de son temps, bien mieux que ses critiques.

« Il y a deux classes de moralistes et de politiques, dit-il, ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, la Bruyère, la Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc.; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui

 détourneot leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n’en existe pas moins. Est in medio verum. » Tout, dans la vie de Charafort, dément l’accusation à laquelle nous avons tort peut-être de répondre. Ceux qui l'ont portée contre lui ne savent-ils pas, aussi bien que nous, que non-seulement il fut bon flls et amant ou mari tendre et dévoué, mais encore qu’il fut un excellent et fidèle ami pour tous ceux que son cœur distingua et qu’ii parla de ses amis et de ses amitiés , comme il serait bon que quelques écrivains de nos jours eussent le courage de parler des leurs ? Écoutez-le : « L’amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d’une rose.» « Dans certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l’aveu de la raison par-dessus le marché. » « Il n'y a que l’amitié entière qui développe toutes les qualités de l’àme et de l’esprit de certaines personnes; la société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments.» « Une àme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne les galanteries, comme l’àme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts. » Il écrit à un ami : « Il s’agit d'amitié: ce mot dit tout dans votre langue et dans la mienne. » Ailleurs, à propos de saliaison avec M. de ’Vaudreuil : a Ma liaison avec M. le comte de Vaudreuil est devenue telle, qu’il n’y a pas moyen de penser à quitter ce pays-ci. C’est l’amitié la plus parfaite et la plus tendre qui se puisse imaginer. Je ne saurais vous en écrire les détails ; mais je pose en fait que, hors l’Angleterre, où ces cboses-là sont simples, il v Digitized by Google

détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.* »

Tout, dans la vie de Chamfort, dément l'accusation à laquelle nous avons tort peut-être de répondre. Ceux qui l'ont portée contre lui ne savent-ils pas, aussi bien que nous, que non-seulement il fut bon fils et amant ou mari tendre et dévoué, mais encore qu'il fut un excellent et fidèle ami pour tous ceux que son cœur distingua et qu'il parla de ses amis et de ses amitiés, comme il serait bon que quelques écrivains de nos jours eussent le courage de parler des leurs?

Écoutez-le :

« L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose. »

« Dans certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l'aveu de la raison par-dessus le marché. »

« Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes ; la société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. »

« Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne les galanteries, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts. »

Il écrit à un ami : « Il s'agit d'amitié : ce mot dit tout dans votre langue et dans la mienne. »

Ailleurs, à propos de sa liaison avec M. de Vaudreuil : « Ma liaison avec M. le comte de Vaudreuil est devenue telle, qu'il n'y a pas moyen de penser à quitter ce pays-ci. C'est l'amitié la plus parfaite et la plus tendre qui se puisse imaginer. Je ne saurais vous en écrire les détails ; mais je pose en fait que, hors l'Angleterre, où ces choses-là sont simples, il

 n’y a presque personne en Europe digne d'entendre ‘ ce qui a pu rapprocher par des liens si forts un homme de lettres isolé, cherchant à l’étre encore plus, et un homme de la cour, jouissant de la plus grande fortune et même de la plus grande faveur.» Tout cela est pourtant, à en croire M. SainteBeuve et ses adhérents, d'un homme impitoyable, d'un homme qui n'a rien d'humain. Après la triste On de son amour, on ne trouve plus trace d'aucun autre lien de ce genre dans la vie de Ohamfort. Dans ce monde léger où tout se juge sur les probabilités, où les apparences suffisent pour la multiplication des faits, on a bientôt fait d’un homme ou d’une femme un cœur fragile et inconstant. Chamfort a écrit, sur l'amour et les femmes, une phrase qui nous a fait penser qu'il avait été moins prodigue de lui-méme qu’on ne l'a bien voulu dire : « J’ai dans l’esprit une femme comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup. J’ai bien des obligations à celle-là. » Quoi qu’il en soit, Chamfort avait caché son deuil à l'étranger. S’il avait songé à certaines critiques, il eût mieux fait de la montrer peut-être ! Mais celui qui avait eu cette belle pensée : « Il faut qu’un honnête homme ait l’estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui; » celui-là attendait l'opinion et se serait bien gardé de l’aider. Chamfort avait voyagé en Hollande avec le comte de Narbonne. Le temps avait passé ; il fallait, non oublier, mais revenir. Le comte de Vaudreuil ne voulut pas l’abandonner à ses tristesses : il le logea dans son hôtel. « L’amitié de M. le comte de 'Vaudreuil est devenue Digilized by Google

n'y a presque personne en Europe digne d'entendre ce qui a pu rapprocher par des liens si forts un homme de lettres isolé, cherchant à l'être encore plus, et un homme de la cour, jouissant de la plus grande fortune et même de la plus grande faveur.»

Tout cela est pourtant, à en croire M. Sainte-Beuve et ses adhérents, d'un homme impitoyable, d'un homme qui n'a rien d'humain.

Après la triste fin de son amour, on ne trouve plus trace d'aucun autre lien de ce genre dans la vie de Chamfort.

Dans ce monde léger où tout se juge sur les probabilités, où les apparences suffisent pour la multiplication des faits, on a bientôt fait d'un homme ou d'une femme un cœur fragile et inconstant. Chamfort a écrit, sur l'amour et les femmes, une phrase qui nous a fait penser qu'il avait été moins prodigue de lui-même qu'on ne l'a bien voulu dire : « J'ai dans l'esprit une femme comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup. J'ai bien des obligations à celle-là. »

Quoi qu'il en soit, Chamfort avait caché son deuil à l'étranger. S'il avait songé à certaines critiques, il eût mieux fait de la montrer peut-être !

Mais celui qui avait eu cette belle pensée : « Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui; » celui-là attendait l'opinion et se serait bien gardé de l'aider.

Chamfort avait voyagé en Hollande avec le comte de Narbonne. Le temps avait passé ; il fallait, non oublier, mais revenir. Le comte de Vaudreuil ne voulut pas l'abandonner à ses tristesses : il le logea dans son hôtel.

« L'amitié de M. le comte de Vaudreuil est devenue

PRÉFACE. XXXV une véritable tendresse, dit Charafort, et a beaucoup contribué à soulager une partie de mes peines ; il m'a forcé à accepter un logement chez lui et a su me le rendre aimable. » La correspondance de Chamfort avec M. de Vaudreuil, montre qu'il n'était point en reste avec lui. La plus entière liberté y règne d'un bout à l'autre. La discussion des abus du temps y lient une place importante. Rien de banal, rien de stérile dans ces échanges d'idées entre deux esprits également sincères qui font de mutuels efforts pour se convaincre et se rencontrer. C'est dans une de ses lettres à M. de Vaudreuil que Chamfort raconte ce qui suit : « J'ai nié hardiment un mot attribué àM. le comte d'Artois. Ce mouvement, machinal chez moi, a été l'effet de ma reconnaissance pour les marques de bonté que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que le prince a dit à un notable dont l'avis était favorable au peuple : Est-ce que vous voulez nous enroturer? Je ne crois point à ce mot; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : a Non, » monseigneur; mais je veux anoblir les Français, en » leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les » Bourbons, mais on peut encore les illustrer en leur » donnantpoursujelsdescitoyens; et c'est ce qui leur » atoujoursmanqué.wC'est bien M. le comle d'Artois qui y est le plus intéressé, c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfants : Posteri, posteri, veslra resagitur. C'est de celte époque que tout en dépendra (13 décembre 1788). » Digitized by Google

une véritable tendresse, dit Chamfort, et a beaucoup contribué à soulager une partie de mes peines ; il m'a forcé à accepter un logement chez lui et a su me le rendre aimable. »

La correspondance de Chamfort avec M. de Vaudreuil, montre qu'il n'était point en reste avec lui. La plus entière liberté y règne d'un bout à l'autre. La discussion des abus du temps y tient une place importante. Rien de banal, rien de stérile dans ces échanges d'idées entre deux esprits également sincères qui font de mutuels efforts pour se convaincre et se rencontrer. C'est dans une de ses lettres à M. de Vaudreuil que Chamfort raconte ce qui suit :

« J'ai nié hardiment un mot attribué à M. le comte d'Artois. Ce mouvement, machinal chez moi, a été l'effet de ma reconnaissance pour les marques de bonté que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que le prince a dit à un notable dont l'avis était favorable au peuple : *Est-ce que vous voulez nous enroturer?* Je ne crois point à ce mot ; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, » monseigneur ; mais je veux anoblir les Français, en » leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les » Bourbons, mais on peut encore les illustrer en leur » donnant pour sujets des citoyens ; et c'est ce qui leur » a toujours manqué. » C'est bien M. le comte d'Artois qui y est le plus intéressé, c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfants : *Posteri, posteri, vestra res agitur.* C'est de cette époque que tout en dépendra (13 décembre 1788). »

Cependant l’orage commençait à gronder. L’heure de la grande lutte avait sonné. La Révolution éclata. « Les plus indifférents , dit M. Houssaye, se jetaient avec enthousiasme dans le flux régénérateur où la liberté humaine venait d’étre trempée, comme Achille dans le Slyx. Chamfort s'y jeta éperdument, heureux de se trouver jeune en face de la liberté, cette maîtresse idéale que nous avons tous adorée en pleine jeunesse. » Nous nous garderons bien de dédaigner cet hommage de M. Houssaye à la liberté, et de repousser ce souvenir de sa jeunesse. M. Houssaye a raison : oui, tout ce qui est jeune adore la liberté, et c'est là sa force ; quiconque ouvre les yeux s'éprend d’elle, se fait son chevalier et rougit en secret de ne plus l’èlre, le jour où il a perdu le droit de porter ses couleurs. Mais où M. Houssaye se trompe, c’est quand il dit que Chamfortrse jeta éperdument dans la Révolution. La Révolution était un fait prévu, attendu par Digitized by Google

V.

La Révolution éclate.— Prise de la Bastille. — Désintéressement de Chamfort. — Rœderer. — Marmontel. — Rivarol et Chamfort. — Réponse à d'injustes critiques. — Lettres de Mirabeau à Chamfort. — Chamfort peint par Mirabeau et Chateaubriand.

Cependant l'orage commençait à gronder. L'heure de la grande lutte avait sonné. La Révolution éclata.

« Les plus indifférents, dit M. Houssaye, se jetaient avec enthousiasme dans le flux régénérateur où la liberté humaine venait d'être trempée, comme Achille dans le Styx. Chamfort s'y jeta éperdument, heureux de se trouver jeune en face de la liberté, cette maîtresse idéale que nous avons tous adorée en pleine jeunesse. »

Nous nous garderons bien de dédaigner cet hommage de M. Houssaye à la liberté, et de repousser ce souvenir de sa jeunesse. M. Houssaye a raison : oui, tout ce qui est jeune adore la liberté, et c'est là sa force ; quiconque ouvre les yeux s'éprend d'elle, se fait son chevalier et rougit en secret de ne plus l'être, le jour où il a perdu le droit de porter ses couleurs.

Mais où M. Houssaye se trompe, c'est quand il dit que Chamfort se jeta éperdument dans la Révolution. La Révolution était un fait prévu, attendu par

PRÉFACE. XXXVII Chatnfort. Il n’y eut pas dans l’accUeil qu’il lui fit le plaisir impétueux mais étourdi de ia surprise; il la reçut comme un hôte longtemps désiré, mais qu’on* s’est préparé à recevoir et -dont on a plus d’une fois annoncé l’arrivée. Lisez ce qu'il écrit à une de ses amies : O Vous me paraissez bien apitoyée sur ie décès de notre ami, feu le Despotisme; vous savez que celte mort m’a très-peu surpris. C’est avec bien du plaisir que je reçois de votre main mon brevet de prophète. » Sa chute, pour avoir été trop soudaine, nous mettra dans l’embarras quelque temps ; mais nous nous en tirerons. » Je voulais, ces derniers jours, aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre en trois semaines. » Ces trente ans que Chamfort venait de vivre en trois semaines ont été vécus par tous ceux qui ont mis un jour la main dans le feu d'une révolution. Chamfortavait donc pressenti la Révolution; aussi n’hésita-t-il pas. Il entra un des premiers à la Bastille. Déjà il appartenait de cœur et d’esprit aux idées nouvelles.il sedonnaà elles corpsetbiens. L’homme de lettres même, sacriflce méritoire pour une nature artiste comme celle de Chamfort, l’homme de lettres s’effaça devant le citoyen : « Lorsque nous touchons à dès désastres, écrivait-il, ce n’est pas le moment de prendre la plume de Swift ou de Rabelais. s — « Je craindrais de faire du mal, disait-il ailleurs, par l’excès de mon désir de faire le bien. » « On a reproché à Chamfort, dit Rœderer , d’avoir été ingrat envers des amis qui l’avaient obligé pendant leur puissance, et l’on s'est fondé sur son ardeur Digilized by Google

Chamfort. Il n'y eut pas dans l'accueil qu'il lui fit le plaisir impétueux mais étourdi de la surprise; il la reçut comme un hôte longtemps désiré, mais qu'on s'est préparé à recevoir et dont on a plus d'une fois annoncé l'arrivée.

Lisez ce qu'il écrit à une de ses amies :

« Vous me paraissez bien apitoyée sur le décès de notre ami, feu le Despotisme; vous savez que cette mort m'a très-peu surpris. C'est avec bien du plaisir que je reçois de votre main mon brevet de prophète.

» Sa chute, pour avoir été trop soudaine, nous mettra dans l'embarras quelque temps; mais nous nous en tirerons.

» Je voulais, ces derniers jours, aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre en trois semaines. »

Ces trente ans que Chamfort venait de vivre en trois semaines ont été vécus par tous ceux qui ont mis un jour la main dans le feu d'une révolution.

Chamfort avait donc pressenti la Révolution; aussi n'hésita-t-il pas. Il entra un des premiers à la Bastille.

Déjà il appartenait de cœur et d'esprit aux idées nouvelles. Il se donna à elles corps et biens. L'homme de lettres même, sacrifice méritoire pour une nature artiste comme celle de Chamfort, l'homme de lettres s'effaça devant le citoyen : « Lorsque nous touchons à des désastres, écrivait-il, ce n'est pas le moment de prendre la plume de Swift ou de Rabelais. » — « Je craindrais de faire du mal, disait-il ailleurs, par l'excès de mon désir de faire le bien. »

« On a reproché à Chamfort, dit Rœderer, d'avoir été ingrat envers des amis qui l'avaient obligé pendant leur puissance, et l'on s'est fondé sur son ardeur

 a poursuivre les abus dont ils vivaient. La belle raison 1 la preuve que Ghamfort ne fut point ingrat, c'est qu'il resta attacbé aces amis dépouillés d'abus, comme il l'avaii été quand ils en étaient revêtus. » La vérité est que Chamfort n’oublia alors que luimême. Rœderer ajoute : « Si Chamfort ne passait rien aux autres, il ne se passait rien non plus à luimême : il se déchaîna contre les pensions jusqu’à ce qu’il n’cùt plus de pension; contre l’Académie, dont les jetons étalent sa seule ressource, jusqu’à ce qu’il n’y eût plus d’ Académie. Son intérêt n’a donc été pour rien dans sa conduite, disonsplus, il en fut toujours l’ennemi. » On le voit , Chamfort eut non-seulement des amis qu'il aimait, mais il en eut qui l’aimaient et surent le défendre. Ce que nous citons de Rœderer est emprunté à un travail sur Chamfort qu’il a publié dans le Journal de Paris, et où, sous la forme de dialogue entre un ami et un ennemi de Chamfort, il répond à ses accusateurs. Si la réponse transige avec l’accusation quelquefois, c’est que tout ce que Chamfort avait écrit n’était pas encore connu de Rœderer. Voici un fragment de la correspondance de Chamfort à propos de la loi qui supprimait les pensions : « J’entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris : Suppression de toutes les pensions de France; et ie dis: Supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentiments. » Les hommes marchaient sur leur tête, et ils marchent sur les pieds; je suis content: ils auront toujours des défauts, des vices même; mais ils n’auront que ceux de leur nature, et non les difformités monstrueuses qui composaient un gouvernement monstrueux. t>

a poursuivre les abus dont ils vivaient. La belle raison ! la preuve que Chamfort ne fut point ingrat, c'est qu'il resta attaché à ces amis dépouillés d'abus, comme il l'avait été quand ils en étaient revêtus. » La vérité est que Chamfort n'oublia alors que lui-même. Rœderer ajoute : « Si Chamfort ne passait rien aux autres, il ne se passait rien non plus à lui-même : il se déchaina contre les pensions jusqu'à ce qu'il n'eût plus de pension; contre l'Académie, dont les jetons étaient sa seule ressource, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'Académie. Son intérêt n'a donc été pour rien dans sa conduite, disons plus, il en fut toujours l'ennemi. »

On le voit, Chamfort eut non-seulement des amis qu'il aimait, mais il en eut qui l'aimaient et surent le défendre. Ce que nous citons de Rœderer est emprunté à un travail sur Chamfort qu'il a publié dans le *Journal de Paris*, et où, sous la forme de dialogue entre un ami et un ennemi de Chamfort, il répond à ses accusateurs. Si la réponse transige avec l'accusation quelquefois, c'est que tout ce que Chamfort avait écrit n'était pas encore connu de Rœderer.

Voici un fragment de la correspondance de Chamfort à propos de la loi qui supprimait les pensions :

« J'entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris : *Suppression de toutes les pensions de France ;* et je dis : Supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentiments.

» Les hommes marchaient sur leur tête, et ils marchent sur les pieds; je suis content : ils auront toujours des défauts, des vices même; mais ils n'auront que ceux de leur nature, et non les difformités monstrueuses qui composaient un gouvernement monstrueux. »

PRÉFACE. XXXIX Dans une autre lettre (à propos des prix de vertu), il disait dans le même sentiment : « Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle ; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente etsolvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel cl lui. » Nous empruntons à Rœderer une anecdote qui le caractérise : « Le lendemain du jour où les pensions furent supprimées, dit Rœderer, nous fûmes, lui et moi, voir Marmontel à la campagne. Nous le trouvâmes, et sa femme surtout, gémissant de la perle que le décret lui faisait éprouver ; et c'était pour leurs enfants qu'ils gémissaient. Chamfort en prit un sur ses genoux ; a 'Viens, » dit-il, « mon petit » ami! tu vaudras mieux que nous; quelque jour, tu «pleureras en apprenant qu'il eut la faiblesse de « pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins riche » que lui. » Chamfort perdait lui-même sa fortune par le décret de la veille. » On a opposé souvent Uivarol à Chamfort. Ils différent beaucoup avec un faux air de parenté. Chamfort est un homme d'esprit qui ne se sert de son esprit que pour arriver plus vivement au bon sens. Rivarol est un homme d'esprit qui veut, avant tout, que son esprit brille, étonne et reluise, et qui ne s'est jamais retenu de dire une sottise quand il a pu rhabiller à son goût. Si l'esprit qui contient le plus de raison est le meilleur, et cela ne me parait pas contestable, je préfère celui de Chamfort. Rivarol disait un jour à Chamfort ; « On ne peut aimer à la fois la République et les arts. 11 faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, dit Chamfort, vous êtes de ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres eu cousidéDigitized by Google

Dans une autre lettre (à propos des prix de vertu), il disait dans le même sentiment :

« Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle ; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. »

Nous empruntons à Rœderer une anecdote qui le caractérise : « Le lendemain du jour où les pensions furent supprimées, dit Rœderer, nous fûmes, lui et moi, voir Marmontel à la campagne. Nous le trouvâmes, et sa femme surtout, gémissant de la perte que le décret lui faisait éprouver ; et c'était pour leurs enfants qu'ils gémissaient. Chamfort en prit un sur ses genoux : « Viens, » dit-il, « mon petit » ami ! tu vaudras mieux que nous ; quelque jour, tu » pleureras en apprenant qu'il eut la faiblesse de » pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins riche » que lui. » Chamfort perdait lui-même sa fortune par le décret de la veille. »

On a opposé souvent Rivarol à Chamfort. Ils diffèrent beaucoup avec un faux air de parenté. Chamfort est un homme d'esprit qui ne se sert de son esprit que pour arriver plus vivement au bon sens. Rivarol est un homme d'esprit qui veut, avant tout, que son esprit brille, étonne et reluise, et qui ne s'est jamais retenu de dire une sottise quand il a pu l'habiller à son goût. Si l'esprit qui contient le plus de raison est le meilleur, et cela ne me paraît pas contestable, je préfère celui de Chamfort.

Rivarol disait un jour à Chamfort : « On ne peut aimer à la fois la République et les arts. Il faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, dit Chamfort, vous êtes de ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres en considé-

\L PRÉFACE. rant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de Tartufe. » Veut-on avoir une idée du peu de justesse de jugement de Rivarol? voici le portrait qu'il fltde Chamfort : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. » Là, M. Sainte-Beuve lui-même est obligé de l'abandonner. « Ce que Rivarol prenait pour du muguet, dit-il, avait l'orgueil du cèdre. » Soit ; va pour le cèdre, y compris son orgueil; nous ne croyons pas que Chamfort ait placé le sien si haut, mais il avait le droit d'en avoir, sinon d'en montrer. C'est un rude jouteur que Chamfort; ilesthomme àse défendre même après sa mort, car il a laissé des armes pour battre ceux qui s'avisent de l'attaquer. M. Sainte-Beuve s'étonne que l'homme qui a dit ce joli mot qu'a dù applaudir plus d'un public français : « Le public ! le public! Combien faut-il de sots pour faire un public? » accorde tout au peuple. Et d'abord, si le public et le peuple ne font qu'un pourM. Sainte-Beuve, il a dù, à de certains jours, en penser plus de mal que Chamfort. Mais veut-on savoir ce que Chamfort réclamait pour le peuple? le voici : « Permettre à un peuple de défendre son argent et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie , c'est une dérision, c'est une insulte. » Qu'est-ce qui n'est pas de l'avis de Chamfort? M. Sainte-Beuve s'étonne que Chamfort n'ait pas vécu comme un républicain avant la République. C'est absolument comme si on reprochait à M. SainteBeuve de n'avoir pas devancé l'Empire. On demandait àRœderer ce qu'avait, en somme, fait Ch amfort pour la Révolution .Voici ce qu'il répondit ; « Chamfort imprimait sans cesse, maisc'étaitdans l'esprit de ses amis. Il n'a rien laissé d'écrit; mais il

Digitized by Goog!e

rant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe*. »

Veut-on avoir une idée du peu de justesse de jugement de Rivarol? voici le portrait qu'il fit de Chamfort : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. » Là, M. Sainte-Beuve lui-même est obligé de l'abandonner. « Ce que Rivarol prenait pour du muguet, dit-il, avait l'orgueil du cèdre. » Soit ; va pour le cèdre, y compris son orgueil; nous ne croyons pas que Chamfort ait placé le sien si haut, mais il avait le droit d'en avoir, sinon d'en montrer.

C'est un rude jouteur que Chamfort; il est homme à se défendre même après sa mort, car il a laissé des armes pour battre ceux qui s'avisent de l'attaquer. M. Sainte-Beuve s'étonne que l'homme qui a dit ce joli mot qu'a dû applaudir plus d'un public français : « Le public ! le public! Combien faut-il de sots pour faire un public? » accorde tout au peuple.

Et d'abord, si le public et le peuple ne font qu'un pour M. Sainte-Beuve, il a dû, à de certains jours, en penser plus de mal que Chamfort.

Mais veut-on savoir ce que Chamfort réclamait pour le peuple? le voici : « Permettre à un peuple de défendre son argent et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie, c'est une dérision, c'est une insulte. » Qu'est-ce qui n'est pas de l'avis de Chamfort?

M. Sainte-Beuve s'étonne que Chamfort n'ait pas vécu comme un républicain avant la République. C'est absolument comme si on reprochait à M. Sainte-Beuve de n'avoir pas devancé l'Empire.

On demandait à Rœderer ce qu'avait, en somme, fait Chamfort pour la Révolution. Voici ce qu'il répondit :

« Chamfort imprimait sans cesse, mais c'était dans l'esprit de ses amis. Il n'a rien laissé d'écrit; mais il

PRÉFACE. XLI n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui, qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre... Ne craignons pas de le dire , on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut vendre aux plus grands intérêts. 11 est des vérités importantes qui ne servent arien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement; elles sont comme un métal précieux en dissolution : en cet état, il n'est d'aucun usage; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'afline, l'essaye et lui imprime, sous le balancier, des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est do même de la pensée. 11 faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent, qu'elle y soit marquée d'une empreinte frappante pour tous les yeux, et garante de son aloi.Chamfortn'a cessé de frapper ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or; il ne la distribuait pas lui-méme au public, mais ses amis se chargeaient volontiers de ce soin ; et certes il est resté plus de choses de lui, qui n'a rien écrit, que de tant d'écrits publiés depuis cinq ans et chargés de tant de mots. » Rœderer eût pu ajouter qu'un esprit comme Chamfort en fécondait bien d'autres, et, pour n'en citer qu'un, il eût pu citer un des plus grands, sinon le plus grand, parmi ceux qui influèrent sur les destinées de la Révolution : Mirabeau, dont Chamfort a été, en vingt circonstances graves, l'inspirateur et te collaborateur. — En veut-on la preuve, c'est Mirabeau qui la donnera avec une franchise qui honore et Chamfort et lui-méme. VI Digitized by Coogle

n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui, qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre... Ne craignons pas de le dire, on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut rendre aux plus grands intérêts. Il est des vérités importantes qui ne servent à rien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement; elles sont comme un métal précieux en dissolution : en cet état, il n'est d'aucun usage; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'affine, l'essaye et lui imprime, sous le balancier, des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est de même de la pensée. Il faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent, qu'elle y soit marquée d'une empreinte frappante pour tous les yeux, et garante de son aloi. Chamfort n'a cessé de frapper ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or; il ne la distribuait pas lui-même au public, mais ses amis se chargeaient volontiers de ce soin; et certes il est resté plus de choses de lui, qui n'a rien écrit, que de tant d'écrits publiés depuis cinq ans et chargés de tant de mots. »

Rœderer eût pu ajouter qu'un esprit comme Chamfort en fécondait bien d'autres, et, pour n'en citer qu'un, il eût pu citer un des plus grands, sinon le plus grand, parmi ceux qui influèrent sur les destinées de la Révolution : Mirabeau, dont Chamfort a été, en vingt circonstances graves, l'inspirateur et le collaborateur. — En veut-on la preuve, c'est Mirabeau qui la donnera avec une franchise qui honore et Chamfort et lui-même.

XLII PRÉFACE. « ce n’est pas, dit Mirabeau, au milieu des dangers qu’on peut suivre une route déterminée. Oh ! si je vous avais connu, il y a dix ans, combien de précipices et de ravins j'aurais évités ! Il n’est point de jour, et surtout il n’est point de circonstance un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire ; «Chami> fort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n’écri» vons pas cela ; » on bien : « Chamforl sera content, » car chamfort est de la trempe de mon âme et de O mon esprit. » Le discours que Mirabeau devait lire. à la tribune sur les académies était de Chamfort. Ce discours concluait à leur anéantissement. 11 fit jeter les hauts cris aux académiciens de son temps, — que dis-je! aux académiciens de tous les temps. M. Tissot le déplore dans la notice qu’il a donnée sur Chamfort au Dictionnaire de la conversation; M. de Jouy, dans celle qu’il a publiée dans la Galerie historique des contemporains, et, enfin, M. SainteBeuve, dans celle qui figure dans ses Causeries littéraires et à laquelle nous donnons toute l'attention qu'elle mérite. Il nous a paru curieux de savoir si ces griefs de Chamfort contre l’Académie étaient de ceux qu’on peut apprécier encore à notre, époque. Qu’on en juge ; « A voir la composition de l’Académie française, dit-il, on croirait qu’elle a pris pour devise ce vers de Luci-ècc : Crriarc tngenio, coiilcmiprc nobiliUite. » Nous comprenons la colère des académiciens, le reproche de Chamforl n’a pas vieilli. M. Sainte-Beuve, trop modeste pour Chamfort, dit « qu’il îi’ose rappeler les éloges de Mirabeau, il les craindrait exagérés. • — Nous craignons si peu de Digitized by Coogic

« Ce n'est pas, dit Mirabeau, au milieu des dangers qu'on peut suivre une route déterminée. Oh ! si je vous avais connu, il y a dix ans, combien de précipices et de ravins j'aurais évités ! Il n'est point de jour, et surtout il n'est point de circonstance un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire : « Cham» fort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n'écri» vons pas cela ; » ou bien : « Chamfort sera content, » car Chamfort est de la trempe de mon âme et de » mon esprit. »

Le discours que Mirabeau devait lire à la tribune sur les académies était de Chamfort. Ce discours concluait à leur anéantissement. Il fit jeter les hauts cris aux académiciens de son temps, — que dis-je! aux académiciens de tous les temps. M. Tissot le déplore dans la notice qu'il a donnée sur Chamfort au *Dictionnaire de la conversation ;* M. de Jouy, dans celle qu'il a publiée dans la *Galerie historique des contemporains*, et, enfin, M. Sainte-Beuve, dans celle qui figure dans ses *Causeries littéraires* et à laquelle nous donnons toute l'attention qu'elle mérite.

Il nous a paru curieux de savoir si ces griefs de Chamfort contre l'Académie étaient de ceux qu'on peut apprécier encore à notre époque. Qu'on en juge : « A voir la composition de l'Académie française, dit-il, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate. »

Nous comprenons la colère des académiciens, le reproche de Chamfort n'a pas vieilli.

M. Sainte-Beuve, trop modeste pour Chamfort, dit « *qu'il n'ose* rappeler les éloges de Mirabeau, il les craindrait exagérés. » — Nous craignons si peu de

PRÉFACE. XLIII tomber dans le meme péché à cet égard, que nous ajouterons à la lettre qu'on vient de lire deux portraits de Chamfort, tracés de main de maitre ; l'un est de Mirabeau comme la lettre qui précède, l'autre est de Chateaubriand. Quand nous aurons mis ces deux pièces en regard avec les critiques auxquelles nous répondons, nous craindrons moins de voir celles-ci emporter la balance. La santé de Charafprt était fort compromise. « Malgré vos souffrances, lui écrivait Mirabeau, vous élesu» des êtres les plus vivaces qui existent; la ténuité de votre charpente, la délicatesse de vos traits et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie, lorsqu'elle est calme et que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, alarmeront et induiront toujours en erreur vos amis sur votre force. Chez vous, loin que ce soit la lame qui use le fourreau, c'est Tâmc le vis ignea, qui entretient la machine. Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas ? se dit-on. Eli! comment le consumerait-il? c'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre àme, et sa frêle existence va se dissoudre. » Voici maintenant Chamfort peint par Chateaubriand. On sait, depuis la publication des Mémoires d'outre-tombe, si ce grand peintre avait l'habitude de flatter ses portraits. « Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme; mais, dans les derniers

Digitized by Google

tomber dans le même péché à cet égard, que nous ajouterons à la lettre qu'on vient de lire deux portraits de Chamfort, tracés de main de maître ; l'un est de Mirabeau comme la lettre qui précède, l'autre est de Chateaubriand. Quand nous aurons mis ces deux pièces en regard avec les critiques auxquelles nous répondons, nous craindrons moins de voir celles-ci emporter la balance.

La santé de Chamfort était fort compromise.

« Malgré vos souffrances, lui écrivait Mirabeau, vous êtes *un des êtres les plus vivaces qui existent;* la ténuité de votre charpente, la délicatesse de vos traits et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie, lorsqu'elle est calme et que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, alarmeront et induiront toujours en erreur vos amis sur votre force. Chez vous, loin que ce soit la lame qui use le fourreau, c'est l'âme le *vis ignea,* qui entretient la machine. Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas? se dit-on. Eh! comment le consumerait-il? c'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre âme, et sa frêle existence va se dissoudre. »

Voici maintenant Chamfort peint par Chateaubriand. On sait, depuis la publication des *Mémoires d'outre-tombe,* si ce grand peintre avait l'habitude de flatter ses portraits.

« Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme; mais, dans les derniers

XLIV PRÉFACE. temps de mon séjour à Paris, elle avait pris de l’aspérilc, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu’un homme qui avait tant de connaisance des hommes, eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » Etonnement légitime à une époque où riutelligence semble n’avoir pu conduire qu’au scepticisme un grand nombre de ceux qui s’étaient faits les chefs de l’esprit public de 181S à 1848. VI. Mat de Oalzac sur Chair.rort. — Les paroles sont qiiclqucrois des «clcs cl les mois des voliimc.s. — Sieyès. — Barrcrc. — Paclir. — La fraternité ou la mort. — Hérault de Séchcllrs. — .trrcslalioii de Chiimfort. — Horreur de Cliainfort |ioiir la prison. Le temps est un crible dans les mains de la postérité. Les gros bagages ne sont donc pas ceux qu’elle recueille le plus volontiers. Mais, héritière économe, elle ne laisse rien perdre, et enregistre avec reconnaissance tout ce qui lui parvient, ne fût-ce qu’un mot, si ce mot est digne de grossir son trésor. Elle sait que, de même qu’il est tel diamant qui vaut une fortune, il est tel mol qui peut constituer une oeuvre complète et impérissable, aux yeux des gens de goût. Ceux de ce genre que Chamfort a laissés sont en tel nomlirc, qu’ils pourraient, à ce compte, constituer tout une bibliothèque. Digitized by Google

temps de mon séjour à Paris, elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaisance des hommes, eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. »

Etonnement légitime à une époque où l'intelligence semble n'avoir pu conduire qu'au scepticisme un grand nombre de ceux qui s'étaient faits les chefs de l'esprit public de 1815 à 1848.

VI.

Mot de Balzac sur Chamfort. — Les paroles sont quelquefois des actes et les mots des volumes. — Sieyès. — Barrère. — Pache. — La fraternité ou la mort. — Hérault de Séchelles. — Arrestation de Chamfort. — Horreur de Chamfort pour la prison.

Le temps est un crible dans les mains de la postérité. Les gros bagages ne sont donc pas ceux qu'elle recueille le plus volontiers. Mais, héritière économe, elle ne laisse rien perdre, et enregistre avec reconnaissance tout ce qui lui parvient, ne fût-ce qu'un mot, si ce mot est digne de grossir son trésor. Elle sait que, de même qu'il est tel diamant qui vaut une fortune, il est tel mot qui peut constituer une œuvre complète et impérissable, aux yeux des gens de goût. Ceux de ce genre que Chamfort a laissés sont en tel nombre, qu'ils pourraient, à ce compte, constituer tout une bibliothèque.

PRÉFACE. XLV Balzac nous disait, il y a longtemps, à propos de Chamforl et de Rivarol, qu'il citait toujours avec admiration ; «Ces gens-là mettaient des livres dans un bon mot, tandis qu'aujourd'hui c'est à peine si on trouve un bon mot dans un livre. » Ce jugement de Balzac nous frappa et ce fut lui qui pour la première fois fixa notre attention sur les deux noms de Cbamfort et de Rivarol. La plupart des mots de Cbamfort, pendant la période politique de sa vie, peuvent être considérés comme des actes, et scs contemporains les lui comptèrent comme tels. Chacun fil son profit de ce qui sortait de cette bouche écoutée. Ce fut lui qui donna à Sieyès le titre et, par conséquent, l'idée de sa fameuse brochure qui fut plus qu'un événement : « Qu'esl-ce que le tiers étal? Tout. — Qu'esl-il ? Rien. » ce fut lui qui donna pour devise à nos soldats, entrant en pays ennemi, cette devise toute d'humanité vis-à-vis de l'étranger : « Guerre aux château.\, paix aux chaumières, » devise qu'on a retournée depuis, sans que Cbamfort en puisse être accusé, disons-le en passant, au profit de la guerre civile. Cefutlui qui répondità ccuxquilui disaient : Vous prêchez le désordre : « Quand Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible ; » et à ceux qui lui disaient : Réformez, mais ne détruisez pas : « Vous voudriez qu'on nettoyât les écuries d'Augias avec un plumeau; » et à Marmontel : « Vous voudriez qu'on vous fil des révolutions à l'eau de rose. » Voici un de ses discours : « Moi, tout; le reste, rien : voilà le despotisme. » Digitized by Google

Balzac nous disait, il y a longtemps, à propos de Chamfort et de Rivarol, qu'il citait toujours avec admiration : « Ces gens-là mettaient des livres dans un bon mot, tandis qu'aujourd'hui c'est à peine si on trouve un bon mot dans un livre. »

Ce jugement de Balzac nous frappa et ce fut lui qui pour la première fois fixa notre attention sur les deux noms de Chamfort et de Rivarol.

La plupart des mots de Chamfort, pendant la période politique de sa vie, peuvent être considérés comme des actes, et ses contemporains les lui comptèrent comme tels.

Chacun fit son profit de ce qui sortait de cette bouche écoutée.

Ce fut lui qui donna à Sieyès le titre et, par conséquent, l'idée de sa fameuse brochure qui fut plus qu'un événement : « Qu'est-ce que le tiers état? Tout. — Qu'est-il? Rien. »

Ce fut lui qui donna pour devise à nos soldats, entrant en pays ennemi, cette devise toute d'humanité vis-à-vis de l'étranger : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières, » devise qu'on a retournée depuis, sans que Chamfort en puisse être accusé, disons-le en passant, au profit de la guerre civile.

Ce fut lui qui répondit à ceux qui lui disaient : *Vous prêchez le désordre* : « Quand Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible ; » et à ceux qui lui disaient : *Réformez, mais ne détruisez pas* : « Vous voudriez qu'on nettoyât les écuries d'Augias avec un plumeau; » et à Marmontel : « Vous voudriez qu'on vous fît des révolutions à l'eau de rose. »

Voici un de ses discours : « Moi, tout; le reste, rien : voilà le despotisme. »

XLVI PRÉFACE. Et en voici un autre ; « Moi, c’est un autre; un autre, c’est moi : voilà la démocratie. » Et encore ; « Il y a en France sept millions d’hommes qui demandentl’aumône et douze millions hors d’état de la faire. » « La noblesse est un intermédiaire entre le roi et le peuple comme le chien de chasse entre le chasseur et les lièvres. » Et enfin ; « Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu’il faut recommencer l'entendement humain. » Mais ce fut lui qui, voyant la Révolution prendre un caractère qui révoltait sa raison, et son cœur plus encore que sa raison, disait : « Prenons garde! nous ne sommes que des Français, et nous voulons être des Romains. » « Grandset petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le Moulin de Javelle : « Vous autres et nous autres, «nous ne pouvons nous passer les uns des autres. » « Il semble que la plupart des députés à l’Assemblée nationale n’aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme les gens qui n’abattent un édifice que pour s’approprier les décombres. » Entendant déplorer l’indifférence du public pour les chefs-d'œuvre de la scène tragique, il l’expliqua par ces mots ; « La tragédie ne fait plus d’effet depuis qu’elle court les rues. » Il dit de Barrère, à la naissance de son pouvoir : « C’est un brave homme que ce Barrère : il vient toujours au secours du plus fort; » et de Pache, à un des amis de celui-ci ; «C’est un ange que votre Pache; mais, à sa place, je rendrais mes comptes. » 11 traduisait ces mots : la l'raternité ou la mort, qu’il s’indignait de voir accoler sur les moDigitized by Google

Et en voici un autre : « Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi : voilà la démocratie. »

Et encore : « Il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la faire. »

« La noblesse est un intermédiaire entre le roi et le peuple comme le chien de chasse entre le chasseur et les lièvres. »

Et enfin : « Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain. »

Mais ce fut lui qui, voyant la Révolution prendre un caractère qui révoltait sa raison, et son cœur plus encore que sa raison, disait :

« Prenons garde! nous ne sommes que des Français, et nous voulons être des Romains. »

« Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le *Moulin de Javelle :* « Vous autres et nous autres, » nous ne pouvons nous passer les uns des autres. »

« Il semble que la plupart des députés à l'Assemblée nationale n'aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme les gens qui n'abattent un édifice que pour s'approprier les décombres. »

Entendant déplorer l'indifférence du public pour les chefs-d'œuvre de la scène tragique, il l'expliqua par ces mots : « La tragédie ne fait plus d'effet depuis qu'elle court les rues. »

Il dit de Barrère, à la naissance de son pouvoir : « C'est un brave homme que ce Barrère : il vient toujours au secours du plus fort; » et de Pache, à un des amis de celui-ci : « C'est un ange que votre Pache; mais, à sa place, je rendrais mes comptes. »

Il traduisait ces mots : *la fraternité ou la mort,* qu'il s'indignait de voir accoler sur les mo-

PRÉFACE. XLVII numents publics, par ceux-ci ; « Sols mon frère ou je te lue, » ou par ceux-ci : « La fraternité de ces gens-lâ est celle d'Éléocle et de Polynice. » Si bien qu'un jour, Hérault de Séchellcs lui ayant demandé d'écrire contre la liberté de la presse et Chamfort ayant refusé avec indignation de le faire, il fut conduit aux Madelonnettes par l'ordre du comité de salut public. Nous avons , dans le courant de cette étude, laissé la place aux faits toutes les fois que nous l'avons pu; ce ne serait pas le moment d'abandonner ce système; car, à partir de cette arrestation de Chamfort, rien ne pourrait égaler la saisissante éloquence de ceux qui vont passer sous les yeux du lecteur. Le séjour de la prison fut odieux à Chamfort. Le mois qu'il y passa, lui parut un siècle. 11 en^sorlit vieilli. « ce n'est pas la vie, ce n'csl pas la mort, disait-il ; il n'y a pas de milieu, il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. » Rendu à la liberté, il jura qu'il ne retomberait jamais vivant aux mains de scs persécuteurs. VIL Seconde arrrstalinn. — Suicide de ChaDifort. — Dernières paroles de Cliainrort. — Récit de celle scène par un témoin oculaire. — M. Arsène Houssayr. — Portrait littéraire de Chamrort. Il tint parole. A quelque temps de là, on se présenta une seconde fois pour l'arrêter. Son parti était pris , il n'essaya pas même de fuir. Il demeurait alors à la bibliothèque nationale, dont Roland, ministre de l'intérieur, l'avait nommé bibliothécaire. Digitized by Google

numents publics, par ceux-ci : « Sois mon frère ou je te tue, » ou par ceux-ci : « La fraternité de ces gens-là est celle d'Étéocle et de Polynice. »

Si bien qu'un jour, Hérault de Séchelles lui ayant demandé d'écrire contre la liberté de la presse et Chamfort ayant refusé avec indignation de le faire, il fut conduit aux Madelonnettes par l'ordre du comité de salut public.

Nous avons, dans le courant de cette étude, laissé la place aux faits toutes les fois que nous l'avons pu: ce ne serait pas le moment d'abandonner ce système; car, à partir de cette arrestation de Chamfort, rien ne pourrait égaler la saisissante éloquence de ceux qui vont passer sous les yeux du lecteur.

Le séjour de la prison fut odieux à Chamfort. Le mois qu'il y passa, lui parut un siècle. Il en sortit vieilli. « Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la mort, disait-il ; il n'y a pas de milieu, il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. »

Rendu à la liberté, il jura qu'il ne retomberait jamais vivant aux mains de ses persécuteurs.

VII.

Seconde arrestation. — Suicide de Chamfort. — Dernières paroles de Chamfort. — Récit de cette scène par un témoin oculaire. — M. Arsène Houssaye. — Portrait littéraire de Chamfort.

Il tint parole.

A quelque temps de là, on se présenta une seconde fois pour l'arrêter. Son parti était pris, il n'essaya pas même de fuir. Il demeurait alors à la bibliothèque nationale, dont Roland, ministre de l'intérieur, l'avait nommé bibliothécaire.

xLvm PRÉFACK. « II s’enferme, dit M. Tissot {Dictionnaire de la conversation), son cabinet, charge un pistolet et se ie tire sur le front. La balle lui fracasse le haut du nez et lui enfonce l'œil droit. Etonné de vivre et résolu à mourir, il s'arme d'un rasoir, essaye de se couper la gorge, se taille le sein, se porte plusieurs coups au cœur, s'ouvre les veines et les jarrets; enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri et tombe. » On entre, on le trouve baigné dans son sang. Des gens de l’art et des ofliciers civils sont appelés, et, tandis que les premiers préparent l’appareil nécessaire à ses blessures, il dicte d'une voix ferme aux .seconds, la déclaration suivante : « Moi, Sébastien» Roch-NicolasChamfort, déclare avoir voulu mourir » en homme libre plulôtque d être reconduit en es» clave dans une maison d'arrêt ; déclare que, si par » violence on s'obstinait à iu’ytrainer,dans l'étal où « je suis, il me reste assez de force pour achever ce » que j’ai commencé. Jamais on ne me fera rentrer » vivant dans une prison. » Ces paroles, et d’autres qui vont suivre, seraient dans Plutarque, qu'elles y seraient admirées. Nous en avons tous traduit du grec et du latin qui ne méritaient pas autant d’être citées et de passer d’un âge à l’autre. Un ami de Chamfort nous a laissé un récit palpitant de cette scène. « J’arrivai peu de temps après; je n’oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaientenveloppés de linges sanglants; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu’on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui, muet de saiDigitized by Google

« Il s'enferme, dit M. Tissot (*Dictionnaire de la conversation*), dans son cabinet, charge un pistolet et se le tire sur le front. La balle lui fracasse le haut du nez et lui enfonce l'œil droit. Étonné de vivre et résolu à mourir, il s'arme d'un rasoir, essaye de se couper la gorge, se taille le sein, se porte plusieurs coups au cœur, s'ouvre les veines et les jarrets; enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri et tombe.

» On entre, on le trouve baigné dans son sang. Des gens de l'art et des officiers civils sont appelés, et, tandis que les premiers préparent l'appareil nécessaire à ses blessures, il dicte d'une voix ferme aux seconds, la déclaration suivante : « Moi, Sébastien-» Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir » en homme libre plutôt que d'être reconduit en es-» clave dans une maison d'arrêt ; déclare que, si par » violence on s'obstinait à m'y traîner, dans l'état où » je suis, il me reste assez de force pour achever ce » que j'ai commencé. Jamais on ne me fera rentrer » vivant dans une prison. »

Ces paroles, et d'autres qui vont suivre, seraient dans Plutarque, qu'elles y seraient admirées. Nous en avons tous traduit du grec et du latin qui ne méritaient pas autant d'être citées et de passer d'un âge à l'autre.

Un ami de Chamfort nous a laissé un récit palpitant de cette scène.

« J'arrivai peu de temps après; je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaient enveloppés de linges sanglants; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui, muet de sai-

 sissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, » me dit-il en me tendant la main, « voilà comme on I) échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me » suis manqué ; mais je sens que la halle est restée » dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous! » voilà ce que c'est que d'etre maladroit de la main : » on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mil à raconter comment il s'était per/'ord l'œilet le bas du front, au lieu de s'enfoncer le crâne, puis charcuté le cou, au lieu de se le couper, et balafré la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « En» ün,»ajouta-t-il,« je me suis souvenu de Sénèque, et, 1) en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les » veines; mais il était riche, lui; il avait tout à sou» hait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; » moi, je suis un pauvre diable, je n'aî rien de tout » cela. Je me suis fait un mal horrible, et me voilà n encore; mais j'ai la balle dans la tète, c'est là le » principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà » tout. » Cbarafort, chose incroyable, ne parvint pas à mourir de ses horribles blessures. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'on le laissa sous le coup d'un mandat d'amener, et qu'il fut condamné à payer un écu par jour à un gendarme chargé de le garder à vue jusqu'à entière guérison, pour le cas où il eût pu guérir. Ses amis vinrent à son chevet et lui reprochèrent d'avoir voulu mourir ; < Du moins, répondit-il. je ne risquais pas d'étre jeté à la voirie du Panthéon. » C'était ainsi qu'il appelait cette sépulture depuis vu

Digitized by Google

sissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, » me dit-il en me tendant la main, « voilà comme on » échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me » suis manqué ; mais je sens que la balle est restée » dans ma tête ; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous ! » voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main : » on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mit à raconter comment il s'était *perforé* l'œil et le bas du front, au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuté* le cou, au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « En- » fin, » ajouta-t-il, « je me suis souvenu de Sénèque, et, » en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les » veines ; mais il était riche, lui ; il avait tout à sou- » hait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises ; » moi, je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout » cela. Je me suis fait un mal horrible, et me voilà » encore ; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le » principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà » tout. »

Chamfort, chose incroyable, ne parvint pas à mourir de ses horribles blessures. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'on le laissa sous le coup d'un mandat d'amener, et qu'il fut condamné à payer un écu par jour à un gendarme chargé de le garder à vue jusqu'à entière guérison, pour le cas où il eût pu guérir.

Ses amis vinrent à son chevet et lui reprochèrent d'avoir voulu mourir : « Du moins, répondit-il, je ne risquais pas d'être jeté à la voirie du Panthéon. » C'était ainsi qu'il appelait cette sépulture depuis

L PHÉFACE. l’apothéose de Marat, que sa fierté républicaine n’avait pu coudoyer sans dégoût. Colchen, un des amis qui lui ont fermé les yeux, se félicilait qu’il eût échappé à ses propres coups, quelques jours après sa tentative; Chamfortlui répondit ; « Ah ! mon ami, les horreurs que je vois me donnent à tout moment l’envie de me recommencer. » M. Houssaye, dont le scepticisme n'a de parti pris violent contre personne, rencontre, par une contradiction étrange avec la conclusion injuste de la biographie qu’il a consacrée à Chamfort dans ses Portraits du Win* siècle, rencontre, dis-je, à l’occasion de ce drame émouvant, un élan de chaleur dont nous lui savons gré. « Chamfort, dit-il, survécut à toutes ces tortures de l’àme et du corps. Ne ressemblait-il pas alors à l’humanité, que tant de désastres ont frappée, qui a répandu sur tous les chemins son sang et ses larmes, qui, toute sillonnée de blessures, marche toujours en avant, poussée par le maître invisible? Il succomba pourtant à tant de dôuleurs. «Ah ! mon ami, » dit-il à Sieyès en expirant, «je m’en vais enfin de ce monde, où il faut » que le cœur se brise ou se bronze. » Chamfort mourutle 15 avril 1794, àlâge de 85 ans. Digilized by Google

l'apothéose de Marat, que sa fierté républicaine n'avait pu coudoyer sans dégoût.

Colchen, un des amis qui lui ont fermé les yeux, se félicitait qu'il eût échappé à ses propres coups, quelques jours après sa tentative; Chamfort lui répondit : « Ah ! mon ami, les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de me recommencer. »

M. Houssaye, dont le scepticisme n'a de parti pris violent contre personne, rencontre, par une contradiction étrange avec la conclusion injuste de la biographie qu'il a consacrée à Chamfort dans ses *Portraits du* XVIII^e^ *siècle*, rencontre, dis-je, à l'occasion de ce drame émouvant, un élan de chaleur dont nous lui savons gré. « Chamfort, dit-il, survécut à toutes ces tortures de l'âme et du corps. Ne ressemblait-il pas alors à l'humanité, que tant de désastres ont frappée, qui a répandu sur tous les chemins son sang et ses larmes, qui, toute sillonnée de blessures, marche toujours en avant, poussée par le maître invisible? Il succomba pourtant à tant de douleurs. « Ah ! mon ami, » dit-il à Sieyès en expirant, « je m'en vais enfin de ce monde, où il faut » que le cœur se brise ou se bronze. »

Chamfort mourut le 15 avril 1794, à l'âge de 55 ans.

PRÉFACÉ. L1 CONCLUSIO?}. D>'s (liffércnles études qui ont clé faites de Cltamfort. — Celle de M. de ijaiute-Beti\e. — Quelques niuts sur M. de Sainte-Beuve et sur 1 1 nature de son laleiit. — Sun aliiliide, ses erreurs el ses injustices en ce qui touche Clianiforl. — Jiilérél quejiousa paru offrir la flgnre de Chanifurt. Il y a deux hommes dans Chamfort. I/un, celui qu'on pourrait appeler le littérateur, existe à peine pour nous. Ses comédies, sa tragédie, ses vers, ses tableaux de la Révolution, ses éloges académiques, méritaient peu de survivre aux circonstances qui les ont vus naitre; toutcela n'est que d'un homme trèsintelligent, épris des lettres, cherchant et trouvant le succès à la suite du passé dans les sentiers battus, mais qui, dans son effort pour ne point sortir des cadres convenus, en arrive à ne pas même laisser soupçonner ce qu'il y a en luide véritable originalité. L'autie, au contraire, le moraliste, le satirique, le philosophe, le politique, l'auteur enfin des maximes et pensées, des portraits, des caractères et anecdotes, est à bon droit immortel. Sa personnalitécst si vive, qu'elle se détache en saillies vigoureuses au milieu des plus éclatantes ligures de son époque, et qu'elle se fait sa place en dépit des opposants dans les meilleurs rangs de notre littérature. Chose bizare, le vrai Chamfoi*t, celui qui restera, ne fut vraiment connu de ses contemporains que par sa parole. Digitized by Google

CONCLUSION.

Des différentes études qui ont été faites de Chamfort. — Celle de M. de Sainte-Beuve. — Quelques mots sur M. de Sainte-Beuve et sur la nature de son talent. — Son attitude, ses erreurs et ses injustices en ce qui touche Chamfort. — Intérêt que nous a paru offrir la figure de Chamfort.

Il y a deux hommes dans Chamfort. L'un, celui qu'on pourrait appeler le littérateur, existe à peine pour nous. Ses comédies, sa tragédie, ses vers, ses tableaux de la Révolution, ses éloges académiques, méritaient peu de survivre aux circonstances qui les ont vus naître; tout cela n'est que d'un homme très-intelligent, épris des lettres, cherchant et trouvant le succès à la suite du passé dans les sentiers battus, mais qui, dans son effort pour ne point sortir des cadres convenus, en arrive à ne pas même laisser soupçonner ce qu'il y a en lui de véritable originalité. L'autre, au contraire, le moraliste, le satirique, le philosophe, le politique, l'auteur enfin des maximes et pensées, des portraits, des caractères et anecdotes, est à bon droit immortel. Sa personnalité est si vive, qu'elle se détache en saillies vigoureuses au milieu des plus éclatantes figures de son époque, et qu'elle se fait sa place en dépit des opposants dans les meilleurs rangs de notre littérature.

Chose bizare, le vrai Chamfort, celui qui restera, ne fut vraiment connu de ses contemporains que par sa parole.

LU PRÉFACE. La portée de son œuvre, qui ne fut de son vivant que son œuvre parlée, est celle qui constitue son vrai titre aux yeux de la postérité. Dès qu'elle fut imprimée, elle lit oublier l'autre, son œuvre écrite. Chamfort en avait le pressentiment; il faisait bon marché de son bagage académique et s'impatientait à la lin qu'on en fit l'éloge devant lui. M. de Sainte-Beuve dit qu'on retrouva à sa mort bon nombre des mots qui forment aujourd'hui le recueil des pensées de Chamfort, écrits soigneusement sur de petits papiers; et le soin que prend Chamfort, passé maître en improvisations brillantes, de fixer sur le papier quelques-uns des souvenirs de ses conversations, amène un sourire qu'on pourrait trouver naïf sur les lèvres de l'auteur justement apprécié des dix gros volumes de Causeries littéraires au milieu desquels nous avons surpris ce sourire. Nous trouvons, nous, que bons mots, pensées et causeries, méritaient qu'on les gardât, et, si nous regrettons une chose, c'est quo le soin de Chamfort ait été incomplet. 11 est certain, en effet, qu'il s'est perdu de lui plus de choses qu'il n'en est venu jusqu'à nous. On assure qu'il existe des manuscrits inédits de Chamfort, et que les mains qui les retiennent, abusant du droit de fait que leur donne la possession inexpliquée de ces papiers, refusent de s'ouvrir et de leur laisser voir le jour. Les biographes de Chamfort signalent cet acte coupable et le Qétrissenl justement.Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste de Charafort suflil à son renom. Sa place, dans notre littérature, vient immédiatement après les moralistes du xvii» siècle. Comme écrivain moraliste, il est presque toujours leur égal; il parle la belle langue de

Digitized by Google

La portée de son œuvre, qui ne fut de son vivant que son œuvre parlée, est celle qui constitue son vrai titre aux yeux de la postérité. Dès qu'elle fut imprimée, elle fit oublier l'autre, son œuvre écrite.

Chamfort en avait le pressentiment; il faisait bon marché de son bagage académique et s'impatientait à la fin qu'on en fit l'éloge devant lui.

M. de Sainte-Beuve dit qu'on retrouva à sa mort bon nombre des mots qui forment aujourd'hui le recueil des pensées de Chamfort, écrits soigneusement sur de petits papiers; et le soin que prend Chamfort, passé maître en improvisations brillantes, de fixer sur le papier quelques-uns des souvenirs de ses conversations, amène un sourire qu'on pourrait trouver naïf sur les lèvres de l'auteur justement apprécié des dix gros volumes de *Causeries littéraires* au milieu desquels nous avons surpris ce sourire.

Nous trouvons, nous, que bons mots, pensées et causeries, méritaient qu'on les gardât, et, si nous regrettons une chose, c'est que le soin de Chamfort ait été incomplet. Il est certain, en effet, qu'il s'est perdu de lui plus de choses qu'il n'en est venu jusqu'à nous. On assure qu'il existe des manuscrits inédits de Chamfort, et que les mains qui les retiennent, abusant du droit de fait que leur donne la possession inexpliquée de ces papiers, refusent de s'ouvrir et de leur laisser voir le jour. Les biographes de Chamfort signalent cet acte coupable et le flétrissent justement.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste de Chamfort suffit à son renom. Sa place, dans notre littérature, vient immédiatement après les moralistes du XVII• siècle. Comme écrivain moraliste, il est presque toujours leur égal; il parle la belle langue de

PRÉFACE, LUI la Bruyère. Il a le bien vise de la Rochefoucauld; il est plus concis qu'eux encore. Il possède au suprême degré, et tout naturellement, ce que le premier ne cherchait pas et ce que le second cherchait toujours, le trait. Il est passé maitre dans l'art de tout dire en peu de mots, sans jamais être obscur. S'il a de moins que les prosateurs du grand siècle l'ampleur de la phrase et le calme de la pensée que peut seul donner le repos de l'esprit, repos impossible à l'époque où vivait Chamforl,il a, en revanche, l'accent résolu et Vigoureux de son temps. Ses enfants immédiats sont Rivarol et en plus d'un point Beaumarchais, lis furent aussi ses adversaires. lia pour petits-enfants beaucoup des gens d'esprit de notre époque. Alphonse KaiT, dans ses Guêpes, le rapiielle souvent ; c'est la même manière de serrer l'anecdote et de rencontrer le bon sens par l'ironie. Si tout le monde ne s'est pas encore entendu sur la place qui lui est duc, c'est, nous l'avons dit, parce que justice n'a pas encore été faite par notre temps au temps que Cliamfort représente. Mais cette ptace, quoi qu'il arrive, restera marquée dans cette glorieuse phalange d'esprits gaulois qui sont les vrais représentants de t'esprit français depuis Rabelais, Montaigne et Voltaire, et dont quelques noms de notre temps grossiront encore la liste. Plusieurs notices ont été assez récemment écrites sur Chamfort. Celle de M, Houssaye, qui n'est pas la mieux coordonnée, ni la plus logique, est la plus curieuse, la plus pleine sous le rapport des faits, la plus intéressante ; celle de M. Sainte-Beuve n'est autre qu'un habile réquisitoire contre le républicain Chamfort. Nous avons pris, malgré nous, du travail de Digilized by Google

la Bruyère. Il a le bien visé de la Rochefoucauld; il est plus concis qu'eux encore. Il possède au suprême degré, et tout naturellement, ce que le premier ne cherchait pas et ce que le second cherchait toujours, le trait. Il est passé maître dans l'art de tout dire en peu de mots, sans jamais être obscur. S'il a de moins que les prosateurs du grand siècle l'ampleur de la phrase et le calme de la pensée que peut seul donner le repos de l'esprit, repos impossible à l'époque où vivait Chamfort, il a, en revanche, l'accent résolu et vigoureux de son temps.

Ses enfants immédiats sont Rivarol et en plus d'un point Beaumarchais. Ils furent aussi ses adversaires. Il a pour petits-enfants beaucoup des gens d'esprit de notre époque. Alphonse Karr, dans ses *Guêpes,* le rappelle souvent; c'est la même manière de serrer l'anecdote et de rencontrer le bon sens par l'ironie.

Si tout le monde ne s'est pas encore entendu sur la place qui lui est due, c'est, nous l'avons dit, parce que justice n'a pas encore été faite par notre temps au temps que Chamfort représente. Mais cette place, quoi qu'il arrive, restera marquée dans cette glorieuse phalange d'esprits gaulois qui sont les vrais représentants de l'esprit français depuis Rabelais, Montaigne et Voltaire, et dont quelques noms de notre temps grossiront encore la liste.

Plusieurs notices ont été assez récemment écrites sur Chamfort. Celle de M. Houssaye, qui n'est pas la mieux coordonnée, ni la plus logique, est la plus curieuse, la plus pleine sous le rapport des faits, la plus intéressante ; celle de M. Sainte-Beuve n'est autre qu'un habile réquisitoire contre le républicain Chamfort.

Nous avons pris, malgré nous, du travail de

LIT PREFACE. M. Sainte-Beuve sur Cbamfort, quelque humeur contre l’auteur de ce travail. M. Sainte-Beuve, critique aimable, ingénieux, délicat, fin et suave, qui a toutes ses qualités dans ces nuances douces et tempérées, semble depuis quelques années avoir pris à tâche de changer sa voix et sa nature. Son autorité y périra, et son talent lui-nicme, s'il n’était sauvé par son passé, y laisserait quelque chose. M. Sainte-Beuve, cet ancien chercheur de perles égarées, ce lapidaire rétrospectif, ce remonteur habile des joyaux oubliés de notre vieille littérature, qui semble né pour ne parler que de ce qui lui plaît, dont les critiques sont en quelque sorte de l'orfèvrerie littéraire, dont les ciselures ajoutées aux œuvres qu’il affectionne en font quelquefois toute la richesse, son travail surpassant souvent sa matière; M. Sainte-Beuve, qui a déterré, avec une patience et un goût infatigables, tant de reliques dans le cimetière du passé, M. Sainte-Beuve semble avoir pris en haine tout ce qui touche à son temps. Il est implacable particulièrement pour ce qui, de près ou de loin, lient à la Révolution. Sa voix, dés que celte grande époque est en cause, devient aigre et criarde. 11 veut n’étre que sévère, sans doute, et il se montre méchant. C’est alors la passion, et non plus la raison ni le goût, qui semble parier par sa bouche. Un dirait un acteur qui a voulu prendre les rôles qui ne lui conviennent pas, un ténor s’efforçant de chanter les bassestailles et qui s’épuise, dans cet effort contre nature, au détriment de son renomet desauditeurs accoutumés à l'applaudir. Scs qualités mêmes deviennent des défauts, ses plus Unes broderies, ses variations les plus savantes ne sont plus que de la manière dans le travail malencontreux de cet organe qui se Digitized by Google

M. Sainte-Beuve sur Chamfort, quelque humeur contre l'auteur de ce travail. M. Sainte-Beuve, critique aimable, ingénieux, délicat, fin et suave, qui a toutes ses qualités dans ces nuances douces et tempérées, semble depuis quelques années avoir pris à tâche de changer sa voix et sa nature. Son autorité y périra, et son talent lui-même, s'il n'était sauvé par son passé, y laisserait quelque chose. M. Sainte-Beuve, cet ancien chercheur de perles égarées, ce lapidaire rétrospectif, ce remonteur habile des joyaux oubliés de notre vieille littérature, qui semble né pour ne parler que de ce qui lui plaît, dont les critiques sont en quelque sorte de l'orfévrerie littéraire, dont les ciselures ajoutées aux œuvres qu'il affectionne en font quelquefois toute la richesse, son travail surpassant souvent sa matière; M. Sainte-Beuve, qui a déterré, avec une patience et un goût infatigables, tant de reliques dans le cimetière du passé, M. Sainte-Beuve semble avoir pris en haine tout ce qui touche à son temps. Il est implacable particulièrement pour ce qui, de près ou de loin, tient à la Révolution. Sa voix, dès que cette grande époque est en cause, devient aigre et criarde. Il veut n'être que sévère, sans doute, et il se montre méchant. C'est alors la passion, et non plus la raison ni le goût, qui semble parler par sa bouche. On dirait un acteur qui a voulu prendre les rôles qui ne lui conviennent pas, un ténor s'efforçant de chanter les basses-tailles et qui s'épuise, dans cet effort contre nature, au détriment de son renom et des auditeurs accoutumés à l'applaudir. Ses qualités mêmes deviennent des défauts, ses plus fines broderies, ses variations les plus savantes ne sont plus que de la manière dans le travail malencontreux de cet organe qui se

PRÉFACE. LV surmène, de cette voix délicate qui vent à toute force se grossir. Il veut frapper, il égratigne et ne laisse que des déchirures là où il a prétendu porter de grands coups ; tel encore un tin graveur ébréchant son burin sur l'orteil d'une statue de bronze, en haine du bronze sans doute. M. Sainte-Beuve n'admire-t-il donc que les statues d'albàtre, que les figurines de stuc et les groupes en biscuit ? Quand M. Sainte-Beuve manque d'équité et de mesure, il est deux fois coupable. Il l'est envers luimeme ; il l'est envers ses nombreux lecteurs et les critiques de seconde main, qui, dans leur travail hâtif, plutôt que de remonter aux sources, s'en rapportent à lui sans contrôle. Il répond, en effet, nonseulement de ses jiigenients, mais encore des inductions qu'on en tire et des exagérations que d'autres se permettent à sa suite. Chamfort est une des plus nobles figures littéraires, un des plus fiers citoyens de cette république des lettres que M. Sainte-Beuve devrait bien mettre à part dans sa haine d'hier ou d'avant-hier contre tes républiques; j'en veux à M. Saintejteuve de s'élre donné le tort de le méconnaître, parce queson tort s'est bientôt aggravé du tort de sa clientèle. En effet, il lui convient, par un non-sens inexplicable,— caron peut tirer de sa notice même la réfutation de toutes ses accusations contre Chamfort, — il lui convient de faire, de ce caractère antique et héroïque, mais féminin aussi par beaucoupde côtés.un homme dur. sr cet impitoyable; d'autres iront plus loin, et, sur sa recommandation, soit paresse, soit confiance, ils transformeront ce moraliste sincère, ce philosophe contristé, dont tout ce qu'on a pu dire de pis de son temps, c'est qu'il détestait les hommes, parce qu'ils ne s'aimaient pas ; ils le transformeront, devinez en quoi? en chat-tigre! Digitized by Google

surmène, de cette voix délicate qui veut à toute force se grossir. Il veut frapper, il égratigne et ne laisse que des déchirures là où il a prétendu porter de grands coups; tel encore un fin graveur ébréchant son burin sur l'orteil d'une statue de bronze, en haine du bronze sans doute. M. Sainte-Beuve n'admire-t-il donc que les statues d'albâtre, que les figurines de stuc et les groupes en biscuit ?

Quand M. Sainte-Beuve manque d'équité et de mesure, il est deux fois coupable. Il l'est envers lui-même; il l'est envers ses nombreux lecteurs et les critiques de seconde main, qui, dans leur travail hâtif, plutôt que de remonter aux sources, s'en rapportent à lui sans contrôle. Il répond, en effet, non-seulement de ses jugements, mais encore des inductions qu'on en tire et des exagérations que d'autres se permettent à sa suite. Chamfort est une des plus nobles figures littéraires, un des plus fiers citoyens de cette république des lettres que M. Sainte-Beuve devrait bien mettre à part dans sa haine d'hier ou d'avant-hier contre les républiques; j'en veux à M. Sainte-Beuve de s'être donné le tort de le méconnaître, parce que son tort s'est bientôt aggravé du tort de sa clientèle. En effet, il lui convient, par un non-sens inexplicable,—car on peut tirer de sa notice même la réfutation de toutes ses accusations contre Chamfort, — il lui convient de faire, de ce caractère antique et héroïque, mais féminin aussi par beaucoup de côtés, un homme dur, sec et impitoyable; d'autres iront plus loin, et, sur sa recommandation, soit paresse, soit confiance, ils transformeront ce moraliste sincère, ce philosophe contristé, dont tout ce qu'on a pu dire de pis de son temps, c'est qu'il détestait les hommes, *parce qu'ils ne s'aimaient pas;* ils le transformeront, devinez en quoi? en chat-tigre!

LVI PRÉFACE. définition burlesque, à coup sûr, à propos d'un homme qui a traversé les révolutions sans qu'on puisse nommer une de ses victimes, qui n'a sacrifié que lui-même à ses convictions, et auquel ou ne peut reprocher que l'admirable faute de sa mort. M. Sainte-Beuve, disant de Chamfort ; « Son nom restera attaché à quantité de mots concis, aigus, vibrants et pittoresques qui se fixent bon gré, mal grc dans le souvenir,» ajoute : « Méfiez-vous pourtant! je crains qu'il n'y ait toujours un peu d'arsenic au fond. » Un autre, renchérissant, un autre, .s'emparant de cet arsenic de M. Sainte-Beuve, comme fait un bijoutier d'une pierre qu'il croit pouvoir s'approprier, à la condition d'en renouveler la monture, dira ; « Chaque pensée de Chamfort est un grain de poison dans un joli chaton de bague, » et ainsi de suite. Où finira ce crescendo ? Cependant, concilions ce toujours de M. SainteBeuve, et ses suites, avec cet aveu qu'il fait, sans bonne grâce, il est vrai, dans un autre endroit, « qu'il y a un fond de probité et de dignité dans l'aigreur de Chamfort. » Ne voilà-t-il pas un fond étrangement garni, grâce à M. Sainte-Beuve : « De la probité, de l'arsenic et de la dignité, » tout cola ensemble! Ce n'est pas sans une certaine émotion, dont nous nous serions bien gardé de nous défendre, que nous avons entrepris de remettre en lumière la figure de Chamfort. Nous avons mis sous les yeux du public tout ce qu'en ont dit, soit en bien, soit en mal, les gens qui ont pris la parole à son sujet. Nous avons tâché d'exposer avec impartialité le pour et le contre, sans cacher cependant nos sympathies. Que le public juge; ses jugements seuls sont sans appel. Digitizëd bÿtGoogle

définition burlesque, à coup sûr, à propos d'un homme qui a traversé les révolutions sans qu'on puisse nommer une de ses victimes, qui n'a sacrifié que lui-même à ses convictions, et auquel on ne peut reprocher que l'admirable faute de sa mort.

M. Sainte-Beuve, disant de Chamfort : « Son nom restera attaché à quantité de mots concis, aigus, vibrants et pittoresques qui se fixent bon gré, mal gré dans le souvenir, » ajoute : « Méfiez-vous pourtant ! je crains qu'il n'y ait *toujours* un peu d'arsenic au fond. » Un autre, renchérissant, un autre, s'emparant de cet arsenic de M. Sainte-Beuve, comme fait un bijoutier d'une pierre qu'il croit pouvoir s'approprier, à la condition d'en renouveler la monture, dira : « *Chaque* pensée de Chamfort est un grain de poison dans un joli chaton de bague, » et ainsi de suite. Où finira ce crescendo ?

Cependant, concilions ce *toujours* de M. Sainte-Beuve, et ses suites, avec cet aveu qu'il fait, sans bonne grâce, il est vrai, dans un autre endroit, « qu'il y a un fond de probité et de dignité dans l'aigreur de Chamfort. »

Ne voilà-t-il pas un fond étrangement garni, grâce à M. Sainte-Beuve : « De la probité, de l'arsenic et de la dignité, » tout cela ensemble !

Ce n'est pas sans une certaine émotion, dont nous nous serions bien gardé de nous défendre, que nous avons entrepris de remettre en lumière la figure de Chamfort. Nous avons mis sous les yeux du public tout ce qu'en ont dit, soit en bien, soit en mal, les gens qui ont pris la parole à son sujet. Nous avons tâché d'exposer avec impartialité le *pour* et le *contre*, sans cacher cependant nos sympathies. Que le public juge ; ses jugements seuls sont sans appel.

rRÉFACG. LMI On sait anjourd'liui que la vie privée n’est la place d'honneur que dans les temps absolument calmes et tranquilles. Le mot de M. Dupin :« Chacun chez soi, chacun pour soi, » est une des impiétés politiques qui ont fait la honte de notre temps. Il fait partie de cet athéisme en matière de patriolisme que l'on fil apprendre à la France, de 1850 à 1848, et qui l’avait affaiblie à ce point, que, mise en demeure un jour de régler ses destinées, elle a fléchi sons sa tâche. L’exclamation admirative de Marmontel, écrivant très -faussement, à propos de d'Alembert et de Mairan ; « Quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que des mouvements de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois, » est un salaire qui ne satisferait guère que les natures à la fois ingénieuses et corrompues qui passent devant leur siècle comme ces gens dont parle l’Évangile, lesquels avaient des yeux pour ne pas voir cl des oreilles pour ne pas entendre. La distraction d’Archimède cherchant son problème pendant qu’on saccageait son pays, n'a d'autre valeur que celle d'un phénomène scientifique. On ne s'étonnera donc point que l'élude de celte figure saisissante, où la littératnre et la politique ont leur part, nous ait paru de nature à intéresser notre époque agitée et nous ait attiré plus qu'une autre. Nous ne sommes plus au temps. Dieu merci! où l’indifférence en matière politique, qui n’est autre que l'oubli de la patrie, était précitée comme une vertu. L’oubli de la patrie, une vertu! D'ou un pareil blasphème a-t-il jamais pu s'écrire? P.-J. Sx.tHi.. Bruxelles, le 4 octobre i8S6. VllI Digitized by Google

On sait aujourd'hui que la vie privée n'est la place d'honneur que dans les temps absolument calmes et tranquilles. Le mot de M. Dupin : « Chacun chez soi, chacun pour soi, » est une des impiétés politiques qui ont fait la honte de notre temps. Il fait partie de cet athéisme en matière de patriotisme que l'on fit apprendre à la France, de 1830 à 1848, et qui l'avait affaiblie à ce point, que, mise en demeure un jour de régler ses destinées, elle a fléchi sous sa tâche. L'exclamation admirative de Marmontel, écrivant très-faussement, à propos de d'Alembert et de Mairan : « Quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que des mouvements de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois, » est un salaire qui ne satisferait guère que les natures à la fois ingénieuses et corrompues qui passent devant leur siècle comme ces gens dont parle l'Évangile, lesquels avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. La distraction d'Archimède cherchant son problème pendant qu'on saccageait son pays, n'a d'autre valeur que celle d'un phénomène scientifique. On ne s'étonnera donc point que l'étude de cette figure saisissante, où la littérature et la politique ont leur part, nous ait paru de nature à intéresser notre époque agitée et nous ait attiré plus qu'une autre.

Nous ne sommes plus au temps, Dieu merci! où l'indifférence en matière politique, qui n'est autre que l'oubli de la patrie, était prêchée comme une vertu.

L'oubli de la patrie, une vertu! D'ou un pareil blasphème a-t-il jamais pu s'écrire?

P.-J. STAHL.

Bruxelles, le 4 octobre 1856.

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

TTiTiiîized by Google

MAXIMES ET PENSEES. I MAXIMES GÉNÉRALES. Les maximes,, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres et paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-mème les observations qui oirt mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit luimême médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit d'un coup toutes les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Chamfort. 1 Digitized by Google

MAXIMES ET PENSÉES.

I

MAXIMES GÉNÉRALES.

Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres et paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit d'un coup toutes les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout.

MAXIMES BT PENSÉES. 7 d’ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C’est celui qu’occasionne l’expression naïve d’un sentiment naturel qui échappe dans la société; il arrive même qu’il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d’un rang plus élevé, c’est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi , parce qu’un roi estdans l’extrémité opposée. C’est un débris d’ancienne architecture dorique ou corinthienne, dans un édifice grossier et moderne. En général, si la société n’était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu’il produit ; il plairait sans étonner; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature. Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie. Il faut convenir qu’il est impossiblede vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l’honnête homme du fripon, c’est de ne la jouer que dans les cas forDigitized by Google

d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne, dans un édifice grossier et moderne.

*** En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit : il plairait sans étonner; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

*** Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

*** Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas for-

 cés, et pour échapperau péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions. On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : «C'est votre ami. » Eh ! morbleu ! c'est mon ami, parce que le bien que j'cn dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien parce qu'il est mon ami; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami parce qu'il y a du bien à en dire? II y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, Labruyère, la Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc, ; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaflersbury et quelques autres. Les premiers no connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. Est in medio venm. Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc.; il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de Digitized by Google

cés, et pour échapper au péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

*** On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : « C'est votre ami. » Eh ! morbleu ! c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien parce qu'il est mon ami ; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami parce qu'il y a du bien à en dire ?

*** Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, Labruyère, la Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc,; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftersbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

*** Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc.; il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de

MAXIMES ET PENSÉES. 9 la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poètes, aient lancé plus de traits satiriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes? cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses? cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin? Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poète, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables , et que, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres toutes sortes de moyens. La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques. On compte environ cent cinquante millions d'àmcs en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie; en admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiendraient que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait échappé Digitized by Google

la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poëtes, aient lancé plus de traits satiriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes? cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses? cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin?

*** Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables, et que, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune: les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres toutes sortes de moyens.

*** La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

*** On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie; en admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiendraient que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait échappé

10 ESPRIT DE CHAMFORT. environ mille quatre cents fois à celte épouvantable destruction. Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant ; alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté. Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paraît moins absurde. En faudrait11 conclure que certaines coutumes sont moins ridicules? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu te livre entier de la vie, et qu'elles ont été jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages. Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale , il faut qu'un prêtre , un curé croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand-vicaire peut sourire à un propos contre la religion, i'évèque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot. La plupart des nobles rappellent leurs

Digitized by Google

environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

*** Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant : alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

*** Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison : elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que certaines coutumes sont moins ridicules? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles ont été jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

*** Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand-vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

*** La plupart des nobles rappellent leurs

MAXIMES ET PENSÉES. H ancêtres, à peu près comme un cicero7ie d'Italie rappelle Cicéron. J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains j^auvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades , et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait et avaient de meilleur à faire. 11 faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure. C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perle des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes? On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'araour-propre de la société, qui dit : «Cet hommelà n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons? » Digitized by Google

ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

*** J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait et avaient de meilleur à faire.

*** Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

*** C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes?

*** On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : « Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons? »

12 ESPRIT DE CHAMFORT. La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera. Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne ; et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol. La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris. Combien de militaires distingués, combien d'oflîciers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela moins lieureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue, et qui avait la paye de trois soldats I On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot. Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire. Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus. Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de

Digitized by Google

*** La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

*** Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne ; et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

*** La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

*** Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue, et qui avait la paye de trois soldats !

*** On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

*** Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

*** Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

*** Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de

 la mort d'Abel, que, dans cfuelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes. Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie- commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où .sa beauté baisse ? ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et plus vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'àge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes ; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts ; il devient nul ; dès lors, plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut niieux être moins et être ce qu'on est incontestablement.* L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémi3 Digitized by Google

la mort d'Abel, que, dans quelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

*** Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse? ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et plus vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts : il devient nul; dès lors, plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémi-

 stiche : Que n'écrit-il en prose? il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule. « N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? » disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère ; « N'as-tu pas de honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux? » La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. » Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. » En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boyle, Locke, etc. 11 leur distribue le terrain qu'ils ont à défriclier ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la bataille de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris. Notre raison nous rend quelquefois aussi Digitized by Google

stiche : *Que n'écrit-il en prose?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

*** « N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux? » disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : « N'as-tu pas de honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux? »

*** La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. » Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

*** En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boyle, Locke, etc. Il leur distribue le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la bataille de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

*** Notre raison nous rend quelquefois aussi

MAXIMES ET PENSEES. 15 malheureux que nos passions ; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin. Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armidc qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée. Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les antres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent'mieux d'affaire. Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune se pousser. « Mon fils, mon neveu se poussera. » Les honnêtés gens disent s'avancer, avancer, arriver, termes adoucis qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de gros.? ièrelé, mais qui laissent subsister l'idée principale. Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il

Digitized by Coogic

malheureux que nos passions ; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

*** Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

*** Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

*** Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune *se pousser*. « Mon fils, mon neveu se poussera. » Les honnêtes gens disent *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

*** Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il

 aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent. Les trois quarts des folies ne sont que des sottises. L'importance sans mérite obtient des égards sans estime. Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le Moulin de Javelle : « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres. » Quelqu'un disait que la providence était le' nom de baptême du hasard ; quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la providence. Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes ; aux principes des sciences, dés beau.x-arts, etc. : sans quoi, on restera dans la médiocrité. Il y a des homm'es qui ont besoin dé primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence; sur des tréteaux de charlatan, sur un théâtre, sur un trône, un échaDigitized by Google

aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

⁂ Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

⁂ L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

⁂ Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le *Moulin de Javelle :* « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres. »

⁂ Quelqu'un disait que la providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la providence.

⁂ Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes; aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi, on restera dans la médiocrité.

⁂ Il y a des hommes qui ont besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence; sur des tréteaux de charlatan, sur un théâtre, sur un trône, un écha-

 faud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux. Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Millon, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le Pandémonium. On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et bn se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'èlre peint. L'ambition prend aux petites âmes plus fa-, I cilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux ' " ' palais. • " L'homme vit souvent avec lui-même,, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur. La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice; mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions. La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perle de ses passions, semble prendre pitié de lui, en Digitized by Google

faud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

*** Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le Pandémonium.

*** On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

*** L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

*** L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

*** La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice ; mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

*** La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en

 le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison pour toute ressource. Toutes les passions sont exagéralriccs, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent. Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu. Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et Vos vertus. ^ Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament; en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent? La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse. De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques. Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort. Digilized by Google

le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison pour toute ressource.

⁂ Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

⁂ Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

⁂ Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

⁂ Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament; en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent?

⁂ La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

⁂ De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

⁂ Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

MAXIMES ET PENSEES. 10 La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac. Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes. L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître. Ce que les poètes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on .nous le disait au collège pour nous encourager à avoir des prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité. Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour se rendre habile dans son art. En apprenant'à connaître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie. Digitized by Google

*** La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

*** On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

*** Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

*** L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

*** Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au collége pour nous encourager à avoir des prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

*** Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour se rendre habile dans son art.

*** En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

20 ESPRIT DE CMAMFORT. Il en est de la valeur des hommes comme do celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué; mais qui, par delà celte mesure, restent sans prix et ne trouvent point d'acheteurs. II SUITE DES MAXIMES GÊMÎRALES. En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple ; comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffît pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires ; cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'iiistorien, un jour, aura l'air d'un auIcur satirique. Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions. Le public ne croit point à la pureté de certains sentiments et de certaines vertus ; et, en général , le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses. Digitized by Goog[e

*** Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué ; mais qui, par delà cette mesure, restent sans prix et ne trouvent point d'acheteurs.

II

SUITE DES MAXIMES GÉNÉRALES.

*** En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires ; cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien, un jour, aura l'air d'un auteur satirique.

*** Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

*** Le public ne croit point à la pureté de certains sentiments et de certaines vertus ; et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

MAXIMES ET PEX8ÉB5. 21 Il n’y a pas d’homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu’un corps. Il n’y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public. L’espérance n’est qu’un charlatan qui nous trompe sans cesse; et, pour mol, le bonheur n’a commencé que lorsque je l’ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l’enfer ; Lasciate ogni speranza, voi ch’enlrate. L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage. Il y a, entre l’homme d’esprit méchant par caractère, et l’homme d’esprit bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes. Qu’importe de paraître avoir moins de faiblesses qu’un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il sulïit qu’il y en ait une, et qu’elle soit connue. Il faudrait être un Achille sans talon, et c’est ce qui me paraît impossible. Telle est la misérable condition des hommes, qu’il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature ; et, dans la nature, des consolations aux maux de la so-' ciêté. Combien d hommes n'ont trduv’'é, ni dans 3 Digilized by Google

⁂ Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

⁂ L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse; et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

⁂ L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

⁂ Il y a, entre l'homme d'esprit méchant par caractère, et l'homme d'esprit bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

⁂ Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon,* et c'est ce qui me paraît impossible.

⁂ Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans

 l'une, ni dans l’autre, des distractions à leurs peines I La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d’intérêt, qui serait condamnée avec mépris, comme insoutenable, dans une société d’honnètesgeus choisis pour arbitres, faitesen la matière d’un procès en justice réglée : tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n’y a pas plus à parier pour que contre. De même , toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu’elle soit, faites-en ta matière d’un débat entre des partis différents : dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages. C’est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place ; qu’en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mol, y honneur, renferme d’idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients; et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que l’/mnneur restait dans son intégrité à tout homme qui n’avait point été repris de justice. Autrefois, ce mot était une source d’équivoques et de contestations ; à présent, rien de plus clair. Un homme Digitized by Google

l'une, ni dans l'autre, des distractions à leurs peines !

*** La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui serait condamnée avec mépris, comme insoutenable, dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée : tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre. De même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre des partis différents : dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

*** C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur,* renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients ; et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que l'*honneur* restait dans son intégrité à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois, ce mot était une source d'équivoques et de contestations ; à présent, rien de plus clair. Un homme

MAXIMES ET PENSÉES. 23 a-t-il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc. ; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile. L'amour de la gloire, une vertu ! Étrange vertu, que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices ; qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même! Titus serait-il Titus, s'il avait eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin? La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou à souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et souvent dans l'une et dans l'autre. Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin de Digitized by Google

a-t-il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc.; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

*** L'amour de la gloire, une vertu! Étrange vertu, que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices; qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même! Titus serait-il Titus, s'il avait eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin?

*** La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou à souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et souvent dans l'une et dans l'autre.

*** Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin de

 noire ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes. L'opinion publique est une juridiction que riionnèle homme ne doit jamais reconnaître parfaitement et qu'il ne doit jamais décliner. Vain veut dire vide ; ain.si la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est. On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet arl-là. Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tète ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal, est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier. Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre Digitized by Google

notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

*** L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement et qu'il ne doit jamais décliner.

*** Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

*** On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

*** Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal, est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

*** Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre

MAXIMES ET PENSÉES. 35 les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence. Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan; sans quoi, l'assemblée vous jette des pierres. Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux. Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède. La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie , à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis. Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes. Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la saDigitized by Google

les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

*** Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan; sans quoi, l'assemblée vous jette des pierres.

*** Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

*** Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

*** Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures; c'est un palliatif : la mort est le remède.

*** La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

*** Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

*** Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sa-

 gesse était la crainte de Dieu ; moi, je crois que c’est la crainte des hommes. Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit , dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à ta contagion. Le grand malheur des passions n’est pas dans les tourments qu’elles causent , mais dans les fautes, les turpitudes qu’elles font commettre, et qui dégradent l’homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d’avantage sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font vivre l’homme, la sagesse le fait seulement durer. Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie. .*, Il faudrait pouvoir unir les contraires, l’amour de la vertu avec l’indifférence pour l’opinion publique, le goût du travail avec l’indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l’indifférence pour la vie. Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la .soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses. Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu’ils veulent voir s’il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens. Digitized by Goog[e

gesse était la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

*** Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

*** Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantage sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse le fait seulement *durer*.

*** Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

*** Il faudrait pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

*** Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

*** Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

MAXIMES ET PENSÉES. 27 Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde. Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement paralyser. Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, tes secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet. Voulez-vous voir à quel point chaque état delà société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez cc que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc. Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise ; car elle a convenu au.plus grand nombre. L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée , et l'honneur vaut mieux que la gloire. C'est souvent le mobile de la vanité qui a engage l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un Digitized by Google

*** Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

*** Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

*** Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet.

*** Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

*** Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

*** L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

*** C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un

 dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche. Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même : ils infestent et ils ravagent. .11 est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer. Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas. On partage avec plaisir l'amitiéde ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-mème ; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter. Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a ras.suré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît ! Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut. La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu. Il n'est pas vrai (ce qu'à dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exefeption à cbtte règle. Digitized by Goog[e

dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

*** Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même : ils infestent et ils ravagent.

*** Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

*** Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas.

*** On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même ; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

*** Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît !

*** Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

*** La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

*** Il n'est pas vrai (ce qu'à dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

MAXIMES ET PENSÉES. 29 Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie. Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent , c'est détrôner un roi : il y a du ragoût. Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'àme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit ; « Tu me donnes un soufflet ; eh bien , je ne suis point encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis. Robinson dans son île, privé de tout et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peutêtre le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable. Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefdis regarder cbmme dangereuses et troU har4 Digitized by Google

*** Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

*** Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi : il y a du ragoût.

*** Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet ; eh bien, je ne suis point encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

*** Robinson dans son île, privé de tout et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

*** Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop har-

 dies sont maintenant devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes dç celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants. J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers ; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte. Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même est le besoin d'une àme noble ; l'amour-propre d'un cœur généreux est , en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère. La concorde des frères est si rare, que la Fable ne cite que deux frères amis ; et elle supDigitized by Google

dies sont maintenant devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

*** J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte.

*** Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même est le besoin d'une âme noble; l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

*** La concorde des frères est si rare, que la Fable ne cite que deux frères amis; et elle sup-

MAXIMES ET PENSÉES. 31 pose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour à tour de la terre aux champs Élysées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture. Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse. La conviction est la conscience, de l'esprit. Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts. On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire. Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion; mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions. Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée. Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe italien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela. Digitized by Google

pose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour à tour de la terre aux champs Élysées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

*** Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse.

*** La conviction est la conscience de l'esprit.

*** Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts.

*** On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

*** Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion; mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

*** Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

*** Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe italien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

32 ESPRIT DE CHÀMFORT. L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie. L'entêtement représente le caractère, à peu près comme le tempérament représente l'amour. Amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse. Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles. Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit au dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, de ses héritiers, s'il est riche. La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot. Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche. L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères, mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués ; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête. Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare. Il y a quelquefois entre deux hommes de Digitized by Google

*** L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

*** L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

*** Amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse.

*** Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

*** Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit au dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, de ses héritiers, s'il est riche.

*** La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

*** Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

*** L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères, mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués ; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

*** Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

*** Il y a quelquefois entre deux hommes de

 fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écarlés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact. *** N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tète humaine? La gloire de Boyle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feraient lever les épaules à un paysan du Gatinais doué d'un grand sens naturel; celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas ; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada ; celle de Montesquieu , et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernants. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la Digitized by Google

fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

*** N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine? La gloire de Boyle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feraient lever les épaules à un paysan du Gatinais doué d'un grand sens naturel; celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada; celle de Montesquieu, et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernants. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la

 postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels? Un homme sage en même temps qu'honnèle se doit à lui-même de joindrç, à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie. Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste : il afflige ses amis , en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du malqu'il a prédit, etleur amour-propre baisse les yeux devant Tarai qui devait être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence. Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure. Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs absolus, comme parlent les métaphysiciens; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs relatifs : et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie , Digitized by Google

postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels?

*** Un homme sage en même temps qu'honnête se doit à lui-même de joindre, à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

*** Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste : il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devait être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

*** Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

*** Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus,* comme parlent les métaphysiciens; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs :* et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie,

. MAXIMES ET PENSÉES. 35 après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable. ,** Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au Jour le jour, oublier beaucoup, enfin épongçr la vie, à mesure qu'elle s'écoule. La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges. On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime ; ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre. Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever audessus de leur caractère. Cela produit des, disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit. La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien meme. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.
Digiiized by Google

après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

*** Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie*, à mesure qu'elle s'écoule.

*** La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

*** On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre.

*** Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

*** La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

 III DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE. En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui. **♦ Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bols, un mauvais lieu et des petites-maisons : c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent. On peut considérer l'éditice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches, ou compartiments, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, cdurbé oti acbrtfupi dans sa niche; là, Digitized by Coogic

III

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE.

En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

*** Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites-maisons : c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

*** On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches, ou compartiments, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche; là,

MAXIMES ET PENSÉES. 37 c’esl un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l’édifice circule une foule d’hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide , afin de s’y placer, quelle qu’elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c’est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l’homme, entre l’instrumenl et l’étui. Les concurrents même s’abstiennent d’objecter à leur adversaire cette disproportion. On ne peut vivre dans la société après l’àge des passions. Elle n’est tolérable que dans l’époque où l’on se sert de son estomac pour s’amuser, et de sa personne pour tuer le temps. Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien per lapredica, ou le mot latin ad populum phaleras. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c’est ce que la conscience d’un honnête homme, qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu ; quelques-unes de ces conversationslà m’ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C’est qu’elles Digitized by Google

c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l'édifice circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrents même s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

*** On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

*** Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica,* ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme, qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles

 me menaient mieux sur la voie, et me faisaient réfléchir davantage. Vous rencontrez le baron de Breleuil ; il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. ; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants. On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot. C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit: voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il là de quoi tant crier? Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis , ils conservent une morgue ou une importance ridicule. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres. Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois. Digitized by Google

me mettaient mieux sur la voie, et me faisaient réfléchir davantage.

*** Vous rencontrez le baron de Breteuil; il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc.; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants.

*** On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot.

*** C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit: voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il là de quoi tant crier?

*** Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

*** De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

*** Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois,

NAXIMKS ET PENSÉES. 39 et on n‘en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guémenée n’y réussira pas mieux. Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés, qu’ils se croient en société. J’ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l’échangent pour le mortier, ou pour la simarre même! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres. La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d’appétit, et ceux qui ont plus d’appétit que de dîners. On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu’ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis. C’est une règle excellente à adopter sur l’art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l’égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l’autre a tort. En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux Digilized by Google

et on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guémenée n'y réussira pas mieux.

*** Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés, qu'ils se croient en société.

*** J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simarre même! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

*** La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

*** On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

*** C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

*** En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux

 sont les archers préposés pour arrêter les autres. Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui , en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte. Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-mème ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas ; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement , pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance. Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi. En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son faible et sa prise! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret. Les gens qui croient aimer un prince. Digitized by Goog[e

sont les archers préposés pour arrêter les autres.

*** Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

*** Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

*** Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

*** En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son faible et sa prise! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret.

*** Les gens qui croient aimer un prince,

 dans l'instant où ils viennent d'en être bien trailés, me rappellent les enfants qui veulent êtres prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté. Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite ; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché , aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait: « Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie ; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde. On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule. Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une tille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une Digitized by Google

dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfants qui veulent êtres prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

*** Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait: « Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde.

*** On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

*** Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une

 espèce. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous. Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands, les hommes en place, paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et pe\i développée dans leur (été, que les hommes doués de ces vertus ne sont pas propres h être des instruments d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien ! Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talents et scs vertus ; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents ; l'un des assistants ajoute ; « C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. — Que dites-vous? reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez en sûr, j'en ai la preuve. » Qu'alors cet homme de Digitized by Google

espèce. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

*** Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands, les hommes en place, paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes doués de ces vertus ne sont pas propres à être des instruments d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien!

*** Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talents et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents; l'un des assistants ajoute : « C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune.— Que dites-vous? reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez en sûr, j'en ai la preuve. » Qu'alors cet homme de

MAXIMES ET PENSÉES. 43 mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait ; il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content. » Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux , par la môme raison que la plupart des tailleurs sont cagneux. Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire, >» il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourraient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentiments que leur inspirait tel ou tel homme d'un rang supérieur; qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvait être pour eux une source de Digitized by Google

mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content. »

*** Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

*** Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire, » il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourraient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentiments que leur inspirait tel ou tel homme d'un rang supérieur; qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvait être pour eux une source de

 douceurs et de consolations. Chacun d’eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : « Je hais la grandeur, qui m’a fait fuir ce que j’aimais, ou ce que j’aurais aimé. » Qui est-ce qui n’a que des liaisons entièrement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu’un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s’est pas vue forcée d’expliquer à la société la visite de telle ou telle femme qu’on a été surpris de voir chez elle? Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et pour le plaisir de l’ctre. Ce sont des lézards qui, à ramper, n’ont gagné que de perdre leur queue. Cet homme n’est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille. Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux, comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile. En voyant ce qui se passe dans le monde, l’homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclüe par mourir de rire. ^ Il me semble qu’à égalité d’esprit et de lumière, l’homme né riche ne doit jamais conDigitized by GoogI

douceurs et de consolations. Chacun d'eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : « Je hais la grandeur, qui m'a fait fuir ce que j'aimais, ou ce que j'aurais aimé. »

*** Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à la société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle?

*** Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

*** Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille.

*** Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux, comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

*** En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

*** Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumière, l'homme né riche ne doit jamais con-

MAXIMKS ET PENSÉES. 45 naître, aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion. A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux étals pour les femmes : femmes de qualité , ou filles; le reste n'esl rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice. Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit. N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société? Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes; 6
Digitized by Google

naître, aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

*** A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualité, ou filles; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état; elle n'en sort que par le vice.

*** Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

*** N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

*** Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes;

 mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs. A. la cour, tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire. Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police, et tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Us croient connaître les hommes et n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts. La plupart de ces magis.trats me rappellent toujours le collège, où les correcleiirs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet. La réputation de savoir bien manier l'arme .de la plaisanterie donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceu.v qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit ; « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis. Digitized by Google

mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

*** A la cour, tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

*** Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police, et tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connaître les hommes et n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collége, où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

*** La réputation de savoir bien manier l'arme de la plaisanterie donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

MAXIHKS BT PENSÉES. 47 On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : Monsieur un tel est très-aimable. Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de dérai- . son, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit ; que l'homme dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de, plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mèmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la néce.ssité de faire dire de soi : « Monsieur un tel est très-aimable. » Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né. Comment se défierait-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge? Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : C'est l'usage. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur Digilized by Google

*** On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très-aimable.* Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit; que l'homme dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : « Monsieur un tel est très-aimable. »

*** Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né. Comment se défierait-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge?

*** Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : *C'est l'usage.* C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur

ESPRIT DE CHAMFORT. iS demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : « C'est l'usage. » Qu'esl-ce que c'est qu'un fat sans fatuité? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille. Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité. Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces. - Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi publie qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es ; je ne l'apprécie que ce que lu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos. L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-asssuré et une certaine aisance, qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage Digilized by Google

demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : « C'est l'usage. »

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

⁂ Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

⁂ Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

⁂ Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es ; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

⁂ L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-asssuré et une certaine aisance, qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage

MAXIMES ET PENSÉES. 49 sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modeslie de sa fierté. Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie. De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes ; un autre vous apprend à peindre en trois Jours; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-de.ssous en huit langues; enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments et les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingtquatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler celte pilule, et on vous dirait : « Allez-vous-en. » 11 ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avait pas. Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait, par des gens qui les ignorent. Les hommes qu'on ne connaît qu'à moil-é, on ne les connaît pas ; les choses qu'on ne sait Digitized by Google

sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

⁂ Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

⁂ De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes; un autre vous apprend à peindre en trois jours; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues; enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments et les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait : « Allez-vous-en. »

⁂ Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avait pas.

⁂ Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait, par des gens qui les ignorent.

⁂ Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas; les choses qu'on ne sait

 qu’aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde. Les conversations ressemblent aux voyages qu’on fait sur l’eau : on s’écarte de la terre sans presque le sentir, et l’on ne s’aperçoit qu’on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin. Un homme d’esprit prétendait, devant des millionnaires, qu’on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent 1e contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de celte aigreur de la part de gens qui avaient de l’amitié pour lui. Il la trouva enfin. C’est que, par là, il leur faisait entrevoir qu’il n’était pas dans leur dépendance. < IV DU GOUT POUR LA RETRAITE ET DE LA DFGRITÉ DU CARACTÈRE. Un philosophe regarde ce qu’on appelle un état dans le monde comme les Tartares regardent les villes, c’est-à-dire comme une prison : c’est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l’âme et à l’esprit leur éten

qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

*** Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

*** Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin. C'est que, par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance.

IV

DU GOUT POUR LA RETRAITE ET DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.

Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde* comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur éten-

MAXIMES ET PENSÉES. 51 due et leur développement. Un homme qui a un grand étal dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot; l'homme sans étal est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes. On est plus heureux dans la solilude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que, dans la solitude, on pense aux choses, et que, dans le monde, ou est forcé de penser aux hommes? Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et se fait dans le monde. Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société ; qui ne fléchit jamais daus les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui , n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu,' qui vous laisse mourir de faim. Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop diflicile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa Digilized by Google

due et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot ; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

*** On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que, dans la solitude, on pense aux choses, et que, dans le monde, on est forcé de penser aux hommes?

*** Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

*** Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société ; qui ne fléchit jamais daus les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

*** Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa

 vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre. On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : « Il n'aime pas la société. » C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous le prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy. Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : J'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir. Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas. Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes ; mais ceux qui sont moins susceptibles d'insensibilité sont obligés de se créer une sorte d'endurcissement factice pour n'êlre dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un honnête homme emporte, après s'ètre livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste : le seul avantage qu'il

Digilized by Google

vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

*** On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : « Il n'aime pas la société. » C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous le prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

*** Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

*** Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

*** Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes ; mais ceux qui sont moins susceptibles d'insensibilité sont obligés de se créer une sorte d'endurcissement factice pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un honnête homme emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste : le seul avantage qu'il

MAXIMES ET PENSEES. 53 produise , c’est de faire trouver la. retraite aimable. La nature ne m’a point dit : Ne sois point pauvre ; encore moins : Sois riche ; mais elle me crie : Sois indépendant ! Quiconque n’a pas de caractère n’est pas un homme : c’est une chose. On a trouvé le moi de Médée sublime; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents de la vie est bien peu de chose, ou plutôt n’est rien. Quand un homme s’est élevé par son caractère au point de mériter qu’on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l’honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnèles gens le décrient et l’évitent avec soin; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que , par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s’assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes. Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe non. Savoir prononcer ce. mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère. Tôut homme ijui setmonaît des sentimenis Digilized by Google

produise, c'est de faire trouver la retraite aimable.

*** La nature ne m'a point dit : Ne sois point pauvre ; encore moins : Sois riche ; mais elle me crie : Sois indépendant !

*** Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose.

*** On a trouvé le *moi* de Médée sublime ; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents de la vie est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

*** Quand un homme s'est élevé par son caractère au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient et l'évitent avec soin ; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que, par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

*** Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

*** Tout homme qui se connaît des sentiments

 élevés, a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position. V PENSÉES MORALES. Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : Neque muMer, amissâ pudicitià, alia abnuerit, après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus? J'ai vu madame de L..., après, une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans i'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemptes sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afln de n'être pas dupe de la charlalauerie des moralistes. On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années. L'àme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais elle finit par trouver un peu de calme ; clic s'arrête enfin sur le genre de senDigitized by Google

élevés, a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

V

PENSÉES MORALES.

Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit,* après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus? J'ai vu madame de L..., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

*** On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

*** L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais elle finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sen-

 limenls et d’idées le plus nécessaire à son repos. Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois, cependant, ils ont des aperçus qui feraient croire qu’ils sont près de la vérité ; mais ils s’en éloignent bien vile, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s’enfuient si le masque vient à se retourner. Un bienfaiteur délicat doit songer qu’il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l’idée à celui qui est l’objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s’enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait; comme, entre deux amants, l’idée de la jouissance s’enveloppe et s’anoblit dans le charme de l’amour qui l’a fait naître. La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés après avoir fait du bien, s’enfuient comme la Galatée de Virgile : Et se cupit ante vir deri. La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu’on ne soit sûr de la tuer ; sans quoi , elle revient à la charge , plus furieuse que jamais. Les nouveaux amis que nous faisons après Digilizod by Google

timents et d'idées le plus nécessaire à son repos.

*** Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois, cependant, ils ont des aperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

*** Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait ; comme, entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'anoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

*** La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés après avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri.*

*** La calomnie est comme la guèpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer ; sans quoi, elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

*** Les nouveaux amis que nous faisons après

 un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os. Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable. La plupart des amitiés sont hérissées de si et de mais, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de sous-ente9vdus. Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La pauvreté met le crime au rabais. Les stoïciens sont des espèces d'inspirés qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques. S'il était possible qu'une personne sans esprit pût 'sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'ellemème, serait encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'àme. En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en Digitized by Google

un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

*** Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

*** La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais,* et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

*** Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

*** La pauvreté met le crime au rabais.

*** Les stoïciens sont des espèces d'inspirés qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

*** S'il était possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'âme.

*** En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en

MAXIMES ET PENSÉES. 57 amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde. Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par-dessus le marché. L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose. La générosité n'est que la pitié des âmes nobles. Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à loi ni à personne : voilà, je crois, toute la morale. Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : Fais ce que tu voudras. 11 n'y a que l'amilié entière qui développe toutes les qualités de l'àme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles. Digiiized by Google

amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

*** Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

*** L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

*** La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

*** Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà, je crois, toute la morale.

*** Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras*.

*** Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

58 ESPRIT DE CHAMPORT. J’ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner. Les premiers sujets de chagrin m’ont servi (le cuirasse contre les autres. Je conserve pour M. de la B... le sentiment qu’un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d’un ami. La fortune, pour arriver à moi, passera -- par les conditions que lui impose mon caractère. Lorsque mon cœur a besoin d’attendrissement, Je me rappelle la perte des amis que je n’ai plus, des femmes que la mort m’a ravies ; j’habite leur cercueil , j’envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas! je possède trois tombeaux. En renonçant au monde et à la fortune, j’ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m’aperçois que « qui quitte la partie la gagne. » La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n’aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus Digitized by Google

*** J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

*** Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

*** Je conserve pour M. de la B... le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

*** La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

*** Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas ! je possède trois tombeaux.

*** En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que « qui quitte la partie la gagne. »

*** La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent.

*** Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus

 de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion ; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc. Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné. L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance, d'être sûr,daiîs le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit écl.airé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux

Digilized by Google

de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

*** Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

*** L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance, d'être sûr, dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux

 qui s’y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu’on applique aux hommes et aux choses. On s’effraye des partis violents; mais ils conviennent aux «âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l’extrême. La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre. ' L’homme peut aspirer à la vertu : il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

VI DES FEMMES, DE L’ AMOUR, DU MARIAGE ET DE LA GALAUTERIE. Je suis honteux de l’opinion que vous avez de moi. Je n’ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous comptais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n’est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie. L’amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n’être composé que de lui-mème» dè ne Vivre et de ne subsister que phr lui. Digitized by Google

qui s'y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

*** On s'effraye des partis violents; mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

*** La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

*** L'homme peut aspirer à la vertu : il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

VI

DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE ET DE LA GALANTERIE.

Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous comptais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

*** L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

MAXIMES ET PEXSÉES. 61 En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n’a pas de valeur. L’amour est comme les maladies épidémiques ; plus on les craint, plus on y est exposé. Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu’il ne peut; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules. Il y a telle femme qui s’est rendue malheureuse pour la vie, qui s’est perdue et déshonorée pour un amant qu’elle a cessé d’aimer parce qu’il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l’envers. Une àme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme l’àme qui a senti l’amitié, dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts. On demande pourquoi les femmes afllchent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart .sont offensantes pour les hommes. La véritable, c’est qu’elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen. Les femmes d’un état mitoyen, qui ont l’espérance ou la manie d’ètre quelque chose dans le monde, n’ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l’opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j’aie connues. 8 Digitized by Google

*** En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

*** L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

*** Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

*** Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

*** Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie; comme l'âme qui a senti l'amitié, dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

*** On demande pourquoi les femmes affichent les hommes; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

*** Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

62 ESPRIT DE CHA3IF0RT. La société , qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien. Les femmes ont des fantaisies, des engouements , quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles , c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, cl très-pou de sympathies d'esprit, d'àme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans ; Je dis même celles qui sont à peu près de cet âge. Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature; qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines. Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, ipii peut à peine se traîner. L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'esi que l'échange de deux fantaisies cl le contact de deux épidermes. >y

*** La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

*** Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions: ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans; je dis même celles qui sont à peu près de cet âge.

*** Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature;* qu'ils s'appartiennent *de droit divin,* malgré les lois et les conventions humaines.

*** Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.

*** L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

MAXIMES ET PENSÉES. 63 On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : Elle est très-aimable ; mais, si je ne veux pas l'aimer! Il vaudrait mieux dire : Elle est très-aimante, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes. Si l'on veut se faire une idée de l'amourpropre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire. Il me semble , disait M. de à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours , mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite. Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elfes ne sentent pas Ce malheur plus quelesrois eux-mêmes: la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment. On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes ; cela peut aussi s'appliquer à la galanterie. Il est plaisant que le mot connaître une femme veuille dire, coucher avec une femme, et cela, dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature ; comme si on ne connaissait point Digitized by Google

*** On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très-aimable;* mais, si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudrait mieux dire : *Elle est très-aimante,* parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

*** Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

*** Il me semble, disait M. de..... à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

*** Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes: la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

*** On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

*** Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire, coucher avec une femme, et cela, dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature ; comme si on ne connaissait point

V 64 ESPBIT DE CHAMFÜRT. une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait celte découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit. Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les filles de leur côté. 11 y a telle fdle qui trouve à se vendre, et ne trouverait pas à se donner. L'amour le plus honnête ouvre l'àme aux petites passions : le mariage ouvre votre àme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc. Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou vôtre successeur. Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié. Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier. Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.' Une femme, d'esprit m'a dit, un jour, un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe ; c'est que toute femme, en prenant un amant, tient Digitized by Google

une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

⁂ Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

⁂ Il y a telle fille qui trouve à se vendre, et ne trouverait pas à se donner.

⁂ L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

⁂ Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou votre successeur.

⁂ Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

⁂ Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier.

⁂ Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

⁂ Une femme d'esprit m'a dit, un jour, un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient

MAXIMES ET PENSÉES. 65 plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même. Madame de a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain. Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes. Sentir fait penser; on en convient assez aisément : on convient moins que penser fasse sentir; mais cela n'est guère moins vrai. Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe. Le temps a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystère. Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose; il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites. Les naturalistes disent que, dans toutes les Digilizod by Google

plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

*** Madame de..... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

*** Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

*** Sentir fait penser; on en convient assez aisément: on convient moins que penser fasse sentir; mais cela n'est guère moins vrai.

*** Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

*** Le temps a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystère.

*** Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose; il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

*** Les naturalistes disent que, dans toutes les

 espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Los philosophes peuvent appliquer au moral celte observation, dans la société civilisée. Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foute de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme. On dit communément : « La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; » ce qui est très-faux; elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'on ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit. L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient. J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit: «Les enfants des hommes; »et, quand il s'agit de sottises oude faiblesses, il dit: « Les enfants des femmes. » Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entièrement indestructible, ait deviné que, sans celte précaution , le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand

espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la société civilisée.

*** Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

*** On dit communément : « La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; » ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

*** L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

*** J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : « Les enfants des hommes; » et, quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : « Les enfants des femmes. »

*** Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand

MAXIMES ET PENSÉES. 67 obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine. « Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connaît point les femmes, » me disait gravement un homme, grapd admirateur de la sienne, qui le trompait. Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède. **, En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts. L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que riiistoire. L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme. Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : « Quelque parli que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fonlenelle se repentit, dans scs dernières années, de ne s'ètrc pas marié. H oubliait quatre-vingt-quinze ans passé.s dans l'insouciance. En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intére.ssant que ce qui est fou. Le reste est un un vil calcul. Digilizod by Google

obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

*** « Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connaît point les femmes, » me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

*** Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

*** En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

*** L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

*** L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

*** Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

*** En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un un vil calcul.

68 ESPRIT DE CHAMFORT. On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracas.se le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme. Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue. Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles. L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M disait â sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'etre pas ridicule. » Le divorce est si naturel que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux. Digitized by Google

*** On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

*** Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

*** Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle....., jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M....., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

*** L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M..... disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

*** Le divorce est si naturel que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

MAXIMES ET PENSÉES. 69, La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur. Ce n’est pas loutd’ètrc aimé, il faut èire apprécié, et on ne peut l’être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l’amour n’existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l’un est trop inférieur à l’autre ; et ce n’est point là l’effet de la vanité, c’est celui d’un juste amourpropre dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n’appartient qu’à la nature faible ou corrompue; mais l’amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée. Les femmes ne donnent à l’amitié que ce qu’elles empruntent à l’amour. Une laide impérieuse, et qui veut plaire,, est un pauvre qui commande qu’on lui fasse la charité. L’amant trop aimé de sa maîtresse semble l’aimer moins, et vice versa. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits? Quand on n’espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l’ingratitude. . La femme qui s’estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle gui s’estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe. Digiiized by Google

*** La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

*** Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre ; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

*** Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

*** Une laide impérieuse, et qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

*** L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versa*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

*** La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe.

ESPRIT DE CHAMFORT. « 70 Mais celle qui s’estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe, et au-dessous de son sexe. Il paraît qu’il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une flbre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants. C’est à l’amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres ; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l’a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux .sentiment. En amour, tout est vrai, tout est faux ; et c’est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité. Un homme amoureux, qui plaint l’homme raisonnable, me paraît ressembler à un homme quî lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l’histoire. L’amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute, et c’est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée. Une des meilleures raisons qu’on puisse avoir (ie ne se marier jamais, c’est qu’on n’est pas tout à fait la dupe d’une femme tant qu’elle n’est point la vôtre.
Digilizod by Google

Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe, et au-dessous de son sexe.

*** Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

*** C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

*** En amour, tout est vrai, tout est faux; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

*** Un homme amoureux, qui plaint l'homme raisonnable, me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

*** L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

*** Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

MAXIMES ET PErîSÉES. 71 Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions. Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui. J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé , et qui abandonneraient ce dernier marché, s'il pouvait conduire à l'autre. VII DBS SAVANTS ET DBS GENS DE LETTRES. Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle, pourl'ordinaire, condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-ljeaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très-odieux. On s'afflige, en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire Digitized by Guügle

*** Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

*** Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

*** J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier marché, s'il pouvait conduire à l'autre.

VII

DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES.

Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle, pour l'ordinaire, condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très-odieux. On s'afflige, en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire

 et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions trèscondamnables, de sentiments quelquefois trèspervers. O affiftido/ On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux ; qu'au contraire, les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple ; les uns étudient la nature ; les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être ; les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents. Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers; le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrait que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poètes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors, les poètes, comptant le public pour rien, et ne s'ocDigitized by Google

et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentiments quelquefois très-pervers. *O altitudo!*

*** On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux ; qu'au contraire, les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature ; les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être ; les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

*** Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers ; le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrait que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poëtes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors, les poëtes, comptant le public pour rien, et ne s'oc-

MAXIMES Eï PENSÉES. 73 cupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages c^e que le fameux mathématicien Viete faisait à l'égard des siens, dans un temps où l'étude des mathématiques était moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en lirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viete était riche, et la plupart des poètes sont pauvres. Puis un géomètre a peutêtre moins de vanité qu'un poète , ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux. Il y a des hommes chez qui V esprit {cet instrument applicable à tout) n'est qu'un talent par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison. Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scatiger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent ; mais je n'en crois rien. » L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme. *** Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues. Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de Digitized by Google

cupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viete faisait à l'égard des siens, dans un temps où l'étude des mathématiques était moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viete était riche, et la plupart des poëtes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poëte, ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

*** Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent* par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

*** Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent ; mais je n'en crois rien. »

*** L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

*** Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

*** Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de

ESPRIT DE CHAMFORT. U l’homme qui en a quelquefois assez peu ; et c’est ce qu’on appelle talent. Souvent ils ôtent de l’esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d’esprit, et c’est la meilleure preuve de l’absence du talent pour les vers. La plupart des livres d’à présent ont l’air d’avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille. C’est une remarque excellente d’Aristote, dans sa Rhétorique, que toute métaphore fondée sur l’analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l’on a dit de la vieillesse qu’elle est l’hiver de la vie ; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l’iiivcr est la vieillesse de l’année. ,*, Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l’ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos. Les grands seigneurs et les beaux-esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d’hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit. Les gens de lettres aiment ceux qu’ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu’ils étonnent. Qu’est-ce que c’est qu’un homme de lettres ■IZ',- ^ ::y Google

l'homme qui en a quelquefois assez peu ; et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

*** La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

*** C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa *Rhétorique*, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

*** Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

*** Les grands seigneurs et les beaux-esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit.

*** Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

*** Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres

MAXIMES ET PENSÉES. 73 qui n’esl pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis, et par un peu d’aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu’il soit hors d’état de vivre convenablement dans la société où son mérite l’appelle, qu’a-t-il besoin du monde? Son seul parti n’est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu’il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu’elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d’un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu’il eût cherché ailleurs vainement. C’est celuilà qui peut dire qu’en lui refusant tout, on lui a tout donné. Dans combien d’occasions ne peuton pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas 1 nous périssions si nous n’eussions péri ! » On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu ; C’est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu’on ne puisse pas conclure d’un pareil ouvrage que l’auteur est ce qu’il paraît être. II est vrai que beaucoup d’exemples autorisent cette pensée ; mais j’ai remarqué qu’on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d’honorer les vertus dont on trouve l’image dans les écrits d’un honnête homme. Un auteur homme de goût est, parmi ce Digilized by Google

qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis, et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout, on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas! nous périssions si nous n'eussions péri! »

*** On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paraît être. Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée ; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

*** Un auteur homme de goût est, parmi ce

 public blasé, ce . qu'une jeune femme est au milieu (l'un cercle de vieux libertins. Peu de philosopliiè mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer. Le travail du poêle, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-mème ; et, de la part du public, il se trouve placé entre le grand merci et le va te promener. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps. Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal. Ce qui faille succès de quantité d'ouvrages est le rapport (jui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur, et la médiocrité des idées du public. A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce ; Certare ingenio, contendere nobilitcUe. L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui: Digiiized by Google

public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

*** Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

*** Le travail du poëte, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

*** Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

*** Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur, et la médiocrité des idées du public.

*** A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

*** L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui:

MAXIMES ET PENSÉES. 77 les pensions qu'on exige pour lui des OpérasComiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gr-esset : Aycz-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ; Et vous l'estimerez après, si vous pouvez. On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un ^bon général pour avoir beaücoup de soldats. Ou se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantage; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet. Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles sans avoir rien écrit : tels que Xénocrate, Polémon, Leucippe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale, Digilized by Google

les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-Comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

*** On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

*** On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantage ; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

*** Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles sans avoir rien écrit : tels que Xénocrate, Polémon, Leucippe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale,

78 ESPRIT DE CHAMFORT. n’^n fut pas moins le premier philosophe de son siècle. Les gens de lettres, surtout les poêles, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu’on en lire quelquefois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise. Il y a des livres que l’homme qui a le plus d’esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c’est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc. Il est presque impossible qu’un philosophe, qu’un poète ne soient pas misanthropes : I® parce que leur goût et leur talent les portent à l’observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur; 2° parce que, leur talent n’étant presque jamais récompensé par la société (heu. reux même s’il n’est pas puni), ce sujet d’affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie. Les Mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l’iiisloire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et Digitized by Google

n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

*** Les gens de lettres, surtout les poëtes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

*** Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

*** Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poëte ne soient pas misanthropes: 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur; 2° parce que, leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

*** Les Mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et

MAXIMES ET PENSÉES. 79 rappellent l’histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation. C’est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société. C’est après l’âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d’œuvre; comme c’est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile. La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d’une réputation qui a mené à de grandes places. D’abord, de part et d’autre, ce n’est que du vent; mais les intrigants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune. Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif. L'es gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu’ont certains ouvrages de gens de la cour ; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles. Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu’il corrige le ridicule ou qu’il le propage. On l’a vu en France opérer tour à tour ces deux effets. Digiiized by Google

rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

*** C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société.

*** C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre; comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

*** La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent; mais les intrigants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

*** Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

*** Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour ; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

*** Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets.

80 ESPRIT DE CHAMPORT. Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n’aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées ; car l’une est une petite passion, l’autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu’il y a entre un fat et un amant. La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été semble être leur devise. Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s’énonce très-clairement pour luimême est quelquefois obscur pour son lecteur : « C’est, dit-il, que l’auteur va de la pensée à l’expression, et que le lecteur va de l’expression à la pensée. » Les ouvrages qu’un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs ; comme les enfants de l’amour sont les plus beaux. En fait de beaux-arts, et même eh beaucoup d’autres choses, on ne sait bien que ce que l’on n’a point appris. Le peintre donne une âme à une figure, et le poêle prèle une figure à un sentiment et à une idée. Quand la Fontaine est mauvais, c’est qu’il est négligé ; quand Lamothe l’est, c’est qu’il est recherché. Digilized by Google

⁂ Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

⁂ La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été* semble être leur devise.

⁂ Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur : « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

⁂ Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs ; comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

⁂ En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

⁂ Le peintre donne une âme à une figure, et le poëte prête une figure à un sentiment et à une idée.

⁂ Quand la Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand Lamothe l'est, c'est qu'il est recherché.

MAXIMES ET PENSÉES. 81 La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du Tartufe qui pût supporter cette épreuve. J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à celle vue, que les Étienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu' André Duchène, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne : il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait , à soixante et dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie La Digitized by Google

*** La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du *Tartufe* qui pût supporter cette épreuve.

*** J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Étienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable. et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne : il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante et dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie La

82 ESPRIT DE CHAMFORT. Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talenis étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé Delonguerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdoctes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Cha pelain , Perrault, Tallemant , l'abbé Gallais, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient ; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris. » VIII DE l'esclavage ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION. Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, qnoiqu'en morale et en politique on puisse donner comme définition que le mal est ce qui nuit, on ne peut pas dire que le bien est ce qui sert; car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.
Digiiized by Google

Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé Delonguerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdoctes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemant, l'abbé Gallais, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient ; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris. »

VIII

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION.

Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoiqu'en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit,* on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert ;* car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

MAXIMES ET PENSÉES. 83 Lorsque l’on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cent millions d’hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l’humanité, et qu’attendre d’elle à l’avenir? Presque toute l’histoire n’est qu’une suite d’horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu’ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu’on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l’horreur qu’ils inspirent eux-mèmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux. Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et dans le fond très-malfaisant comme lui ; il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse. Autrefois le trésorroyal s’appelaitl'epargfne. On a rougi de ce nom, qui semblait une contrevérité depuis qu’on a prodigué les trésors de Digilized by Google

*** Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cent millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir?

*** Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

*** Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et dans le fond très-malfaisant comme lui; il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

*** Autrefois le trésor royal s'appelait l'*épargne*. On a rougi de ce nom, qui semblait une contre-vérité depuis qu'on a prodigué les trésors de

 l’État, et ou l’a tout simplement appelé le trésor royal. Le titre le plus respectable de la noblesse française, c’est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardes, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d’hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l’amour et au respect de leurs descendants! et, pour achever de rendre celte noblesse respectable,' elle se recrute et se régénère par l’adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d’état de payer les impositions. Misérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l’horreur, exigent qu’on les respecte et qu’on les révère! La nécessité d’être gentilhomme, pour être capitaine de vaisseau, est tout aussi raisonnable que celle d’être secrétaire du roi pour être matetelot ou mousse. Cette impossibilité d’arriver aux grandes places, à moins que d’être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux. Digiiized by Google

l'État, et on l'a tout simplement appelé le *trésor royal*.

*** Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants! et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère!

*** La nécessité d'être gentilhomme, pour être capitaine de vaisseau, est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

*** Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

MAXIMES ET PENSÉES. 85 ' Lajaature, pour faire un homme vctIucu.'c ou un liomme de génie, ne va pas consulter Chérin, Qu’importe qu’il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s’il a des Séjan pour ministres? Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l’histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d’autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l’obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère. On peut dire qu’il n’y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tiberius Gracchus ; et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le forum. C’est lui qui avait révé'é avant Sylla ce mystère funeste. Ce qui fait l’intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c’est le contraste continuel et toujours nouveau de l’ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l’auteur; c’est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants; en un mot, ce qui contribue à l’eCfet de Tacite, c’est Tile-Live. Digilizod by Google

*** La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Chérin.

*** Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres?

*** Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

*** On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tiberius Gracchus; et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le forum. C'est lui qui avait révélé avant Sylla ce mystère funeste.

*** Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur; c'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

86 ESPRIT DE CHAMFORT. Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue : semblables à ce scélérat qui, clans le Dante, fait murer la porte de la prison où était enfermé le malheureux Ugolin. Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes. La vraie Turquie d'Europe , c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais: Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie. Les ministres ne sont que des gens d'alïaires, et ne sont si importants, que parce que la terre du gentilhomme leur maître est très-considérable. Un ministre,en faisantfaire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité. Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite? Digitized by Google

⁂ Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue : semblables à ce scélérat qui, dans le Dante, fait murer la porte de la prison où était enfermé le malheureux Ugolin.

⁂ Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

⁂ La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais: *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

⁂ Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importants, que parce que la terre du gentilhomme leur maître est très-considérable.

⁂ Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

⁂ Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite?

MAXIMES ET PENSÉES. 87 Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessilé d'encouragement pour les beaux-arts? On ne saurait croire combien l'état du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de Tartufe. En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour. La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus. Paris, singulier pays, où il faut trente sous pourdîner; quatre francs pour prendre l'air ; cent louis pour avoir le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu. Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin. On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse, pour déDigitized by Google

*** Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts? On ne saurait croire combien l'état du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe*.

*** En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

*** La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

*** Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner; quatre francs pour prendre l'air ; cent louis pour avoir le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

*** Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

*** On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse, pour dé-

 finir l'enfer: « L'endroit où il pue et où l'on n'aime point. » C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français. C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guiberl fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui n'étaient point blessés et qui, presque tous, n'avaieul jamais assisté à aucun siège, à aucune bataille; mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place; Quel texte et quelle matière à réflexions ! En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin. Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de ^ Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées ou non présentées. En France, il n'y a plus de public ni de Digilized by Google

finir l'enfer : « L'endroit où il pue et où l'on n'aime point. »

*** C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies ; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français.

*** C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui n'étaient point blessés et qui, presque tous, n'avaient jamais assisté à aucun siége, à aucune bataille ; mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions !

*** En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

*** Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées ou non présentées.

*** En France, il n'y a plus de public ni de

MAXIMES ET PENSÉES. 89 nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge. Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire. Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie. Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu. Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus. Un philosophe disait : «Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'OEil-de-Bœuf, peut dire de qui que ce puisse être : « C'est un grand » seigneur. « Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude. Digitized by Google

nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

*** Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

*** Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

*** Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

*** Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

*** Un philosophe disait : « Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'Œil-de-Bœuf, peut dire de qui que ce puisse être : « C'est un grand » seigneur. »

*** Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

90 ESPRIT DE CHAHFORT. C’est une vérité incontestable qu’il y a en France sept millions d’hommes qui demandent l’aumône; et douze millions hors d’état de la leur faire. La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres. Qu’est-ce qu’un cardinal? C’est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape. . La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l’homme dans une médiocrité d’idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner et à être gouverné. Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sous de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement , de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d’être membre du congrès, et, par conséquent, législateur, etc. Tel paysan français, de l’Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d’un subdélégué, emprisonné arbitrairement. Digiiized by Google

*** C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône; et douze millions hors d'état de la leur faire.

*** La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple..... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

*** Qu'est-ce qu'un cardinal? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

*** La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner et à être gouverné.

*** Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sous de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et, par conséquent, législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement,

MAXIMES ET PENSÉES. 91 etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement. L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de, vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté, et étaient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution, et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se Jetteront sur les îles et sur les po.ssessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement qui est fondé sur [l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles ou françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise; il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront eu la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes Digilized by Google

etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

*** L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté, et étaient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution, et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles ou françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise; il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront eu la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes

 du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? 11 faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses, où ;il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais, pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles. L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire; et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation , ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales. Moi, tout; le reste, rien : voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. Moi, c'est un aulro; un autre, c'est moi ; voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez. Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi , le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la Digilized by Google

du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution ? Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses, où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais, pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

*** L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire ; et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

*** Moi, tout ; le reste, rien : voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. Moi, c'est un autre ; un autre, c'est moi : voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez.

*** Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la

MAXIMES ET PEîVSÉES. 93 soumission au pouvoir arbitraire , l'historiographie fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux. Les pauvres sont les nègres de l'Europe. On gouverne les hommes avec la tète : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur. Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain. Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité; comme vous guérissez scs maladies avec du bouillon. J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gania aux Indes occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles, et, sans doute, un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert, et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre]>ilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus 13 Digitized by Google

soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux.

*** Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

*** On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

*** Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

*** Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité ; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

*** J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles, et, sans doute, un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert, et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus

 (le la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Yiclef. On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie ; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive (îans le moment de cette maturité ! L'assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à celte hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques. En voyant le grand nombre des députés à rassemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont ils étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre ; comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres. Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleuro chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne Digiiized by Google

de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Viclef.

*** On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie ; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

*** L'assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

*** En voyant le grand nombre des députés à l'assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont ils étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre ; comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

*** Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne

 dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients. Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre. Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau. Dans l'ancien régime, un philosophe écrivait des vérités hardies. Un de ces hommes que la nais.sance ou des circonstances favorables appelaient aux places, lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenait un vingtième, passait pour un homme inquiétant, mais pour un homme d'esprit. 11 tempérait son zèle et parvenait à tout ; le philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout; ses idées lui servent, non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir luimème aux places. Jugez comme la foule de ceux Digitized by Google

dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients.

*** Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excés du désordre.

*** Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

*** Dans l'ancien régime, un philosophe écrivait des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appelaient aux places, lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenait un vingtième, passait pour un homme inquiétant, mais pour un homme d'esprit. Il tempérait son zèle et parvenait à tout : le philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout; ses idées lui servent, non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux

 qu’il écarte peut s’accoutumer à ce nouvel ordre (le choses ! Les théologiens, toujours tidèles au projet d’aveugler les hommes ; les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité quV-ntraînent les travaux mécaniques et manuels ; ils supposent que les artisans ne peuvent s’élever aux connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d’hommes et de citoyens. Ne diralt-on pas que ces connaissances sont bien compliquées? Supposez qu’on eût employé, pour éclai: rer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu’on a mis à les abrutir; supposons qu’au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant celte route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu’au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d’abnégation de soi-mème et d’avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre : on eût vu que la nature, qui a formé les hommes Digitized by Google

qu'il écarte peut s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses !

*** Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes ; les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux mécaniques et manuels ; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées ? Supposez qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir ; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre : on eût vu que la nature, qui a formé les hommes

MAMMES ET PENSÉES. 97 pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable. IX COMPLÉMENT DES MAXIMES ET PENSÉES. Ce (|ui suit a élu extrait, après une Irclnreottenlive, de l'œuvre complète de Chainfurl, et est tiré de VÉloge de Molière et delà Fontaine,du Discours de réception de Cbainfort, de ses Études sur l'influence dos grands écrivains et sur l'imifutio/t de la nature, de scs Correspondances, etc. Aucune autre édition ne donne ces extraits. Un seul homme peut quelquefois avoir rai.son contre tous les peuples et contre tous les siècles. Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent comme ils sont. Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop. Le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir ; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un protée qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Les femmes font cause commune; elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues Digitized by Google

pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

IX

COMPLÉMENT DES MAXIMES ET PENSÉES.

Ce qui suit a été extrait, après une lecture attentive, de l'œuvre complète de Chamfort, et est tiré de l'*Éloge de Molière et de la Fontaine*, du Discours de réception de Chamfort, de ses *Études sur l'influence des grands écrivains et sur l'imitation de la nature, de ses Correspondances*, etc. Aucune autre édition ne donne ces extraits.

Un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles.

*** Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

*** Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

*** Le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un protée qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice.

*** Les femmes font cause commune; elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues

 secrètes d'un Étal, prouve peut-être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours. S'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de Molière pourrait lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables. La trempe vigoureuse du génie de Molière le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblanee, et est peutêtre sorti des bornes de l'arL en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus faible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles. On a répété que, si Molière donnait ses ouvrages de nos Jours, la plupart ne réussiraient point. On a dit une chose absurde. Comment peindrait-il des mœurs qui n'existent plus? II peindrait les nôtres. L'intervalle qui sépare la destruction d'un

Digilized by Google

secrètes d'un État, prouve peut-être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

*** S'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de Molière pourrait lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

*** La trempe vigoureuse du génie de Molière le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus faible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles.

*** On a répété que, si Molière donnait ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiraient point. On a dit une chose absurde. Comment peindrait-il des mœurs qui n'existent plus? Il peindrait les nôtres.

*** L'intervalle qui sépare la destruction d'un

MAXIMES ET PENSÉES. 09 ridicule de la naissance des autres est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Le système abstrait, tout est bien, paraît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo dans la fable de la Citrouille et le Gfand,qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même. Le génieestunpliénomèncque réducation, le climat ni le gouvernement ne peuvent expliquer. Ce ne sont point des hommes qui forment les grands hommes. ÎS'ous naissons les sujets du grand homme: c'est dans nos cœurs qu'il prend les titres de sa puissance. /, Chaque siècle emprunte sa force et son caractère d'un petit nombre d'hommes que l'on peut appeler les maîtres du genre humain, et qui n'ont que le génie etla pensée pour le gouverner. Quoil celte malheureu.se manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de ba.ssesses môme que la fortune? Quand la vertu ne peut plus habiter le siècle que des meurtres ont souillé, le génie la reçoit dans ses écrits et la rend à l'univers. L'incertitude devient un tourment dont

Digiiized by Google

ridicule de la naissance des autres est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux.

⁂ Le système abstrait, *tout est bien,* paraît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo dans la fable de *la Citrouille et le Gland,* qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même.

⁂ Le génie est un phénomène que l'éducation, le climat ni le gouvernement ne peuvent expliquer.

⁂ Ce ne sont point des hommes qui forment les grands hommes.

⁂ Nous naissons les sujets du grand homme: c'est dans nos cœurs qu'il prend les titres de sa puissance.

⁂ Chaque siècle emprunte sa force et son caractère d'un petit nombre d'hommes que l'on peut appeler les maîtres du genre humain, et qui n'ont que le génie et la pensée pour le gouverner.

⁂ Quoi! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de bassesses même que la fortune?

⁂ Quand la vertu ne peut plus habiter le siècle que des meurtres ont souillé, le génie la reçoit dans ses écrits et la rend à l'univers.

⁂ L'incertitude devient un tourment dont

100 COMPLEMENT. notre âmesedéchire par une erreur, si elle ne le peut par une vérité. Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain. La force pourra-t-elle, armée de la vergé du de.spotisme, rétablir riiarmonio politique, et changer l'esprit général d'un peuple? L'histoire atteste partout l'insuffisance de ce moyen. Non : il n'y a que le génie qui puisse, sans convulsion, sans douleur, rapprocher, réunir les membres séparés du corps politique, t L'Académie n'a point fait grands ccu.x qui honorent sa liste, mais les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois. Législateurs, ne décrétez pas la divinité de l'or, en le donnant pour salaire à ces mouvements sublimes, à ces grands sacrifices qui semblent mettre l'homme en commerce avec son éternel Auteur. Le génie ne préserve pas des écarts du génie. Plus les mœurs s'altèrent, plus on devient délicat sur les décences. Par cette raison, plus les hommes deviennent vicieux, plus ils applaudissent à la peint lire des vertus. Un auteur célèbre a dit que tout ouvrage dramatique est une expérience faite sur le cœur humain. Digilized by Google

notre âme se déchire par une erreur, si elle ne le peut par une vérité.

⁂ Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain.

⁂ La force pourra-t-elle, armée de la verge du despotisme, rétablir l'harmonie politique, et changer l'esprit général d'un peuple? L'histoire atteste partout l'insuffisance de ce moyen. Non : il n'y a que le génie qui puisse, sans convulsion, sans douleur, rapprocher, réunir les membres séparés du corps politique.

⁂ L'Académie n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois.

⁂ Législateurs, ne décrétez pas la divinité de l'or, en le donnant pour salaire à ces mouvements sublimes, à ces grands sacrifices qui semblent mettre l'homme en commerce avec son éternel Auteur.

⁂ Le génie ne préserve pas des écarts du génie.

⁂ Plus les mœurs s'altèrent, plus on devient délicat sur les décences. Par cette raison, plus les hommes deviennent vicieux, plus ils applaudissent à la peinture des vertus.

⁂ Un auteur célèbre a dit que tout ouvrage dramatique est une expérience faite sur le cœur humain.

MAXIMES ET PENSÉES. 101 Avoir ou n’avoir point de réputation est une chose bien indifférente ; mais en avoir une mauvaise est uii malheur qu’il faut tâcher d’éviter. Peut-être, un jour, les hommes parviendront-ils à se faire une aulrc idée de la gloire ; et, dans ce cas, combien de héros dégradés! Le peuple seul dispose des surnoms donnés aux rois; lui seul fait leur renommée après leur mort, comme il fait leur puissance dans leur vie. L’égoïsme le plus complet, armé du despotisme le plus absolu, c’est Louis XIV et son règne. Trois puissances gouvernent les hommes i le fer, l’or et l’opinion; et, quand le despotisme a lui-même détruit cette dernière, il ne tarde pas à perdre les deux autres. On se souviendra longtemps de la manière dont le maréchal de Richelieu fil cesser dans son camp l’habitude de s’enivrer. « Je déclare, dit-il, que ceux d’entre vous qui s’enivreront désormais, n’auront pas l’honneur de monter à l’assaut. » C’était connaître les Français. L’infidélité est un goût né avec nous. L’homme n’a pas plus le pouvoir d’èire constant que celui d’écarter les maladies. L’objet quitté n’a été que prévenu, voilà tout. Quelques 13

Digilizod by Google

*** Avoir ou n'avoir point de réputation est une chose bien indifférente ; mais en avoir une mauvaise est un malheur qu'il faut tâcher d'éviter.

*** Peut-être, un jour, les hommes parviendront-ils à se faire une autre idée de la gloire ; et, dans ce cas, combien de héros dégradés!

*** Le peuple seul dispose des surnoms donnés aux rois ; lui seul fait leur renommée après leur mort, comme il fait leur puissance dans leur vie.

*** L'égoïsme le plus complet, armé du despotisme le plus absolu, c'est Louis XIV et son règne.

*** Trois puissances gouvernent les hommes : le fer, l'or et l'opinion ; et, quand le despotisme a lui-même détruit cette dernière, il ne tarde pas à perdre les deux autres.

*** On se souviendra longtemps de la manière dont le maréchal de Richelieu fit cesser dans son camp l'habitude de s'enivrer. « Je déclare, dit-il, que ceux d'entre vous qui s'enivreront désormais, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. » C'était connaître les Français.

*** L'infidélité est un goût né avec nous. L'homme n'a pas plus le pouvoir d'être constant que celui d'écarter les maladies. L'objet quitté n'a été que prévenu, voilà tout. Quelques

103 COMPLEMKriT. mois de plus ou de moins sont la seule différence entre l'infidèle et l'abandonné. La considération de l'homme le plu.s célè- , bre tient au soin qu'il a de ne pas se prodiguer. Il faut regarder l'économie comme un moyen d'être toujours indépendant des hommes, condition plus nécessaire qu'on ne croit pour conserver son honnêteté. On suppose que le comte d'Artois a dit à un notable dont l'avis avait été favorable au peuple : « Est-ce que vous voulez nous enroturer?» Je ne crois point ce mot ; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, monseigneur; mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons ; mais on peut encore les illustrer, en leur donnant pour sujets des citoyens; et c'est ce qui leur a toujours manqué. » L'aisance du pauvre fait partie de l'opulence du riche. Un journal sans malice est un vaisseau démâté, à qui les corsaires mêmes refusent le salut. Les gens sages, quand ils font une sottise, remettent la sagesse à une autre fois. J'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.
Digilized by Google

mois de plus ou de moins sont la seule différence entre l'infidèle et l'abandonné.

*** La considération de l'homme le plus célèbre tient au soin qu'il a de ne pas se prodiguer.

*** Il faut regarder l'économie comme un moyen d'être toujours indépendant des hommes, condition plus nécessaire qu'on ne croit pour conserver son honnêteté.

*** On suppose que le comte d'Artois a dit à un notable dont l'avis avait été favorable au peuple : « Est-ce que vous voulez nous enroturer? » Je ne crois point ce mot; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, monseigneur; mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons; mais on peut encore les illustrer, en leur donnant pour sujets des citoyens; et c'est ce qui leur a toujours manqué. »

*** L'aisance du pauvre fait partie de l'opulence du riche.

*** Un journal sans malice est un vaisseau démâté, à qui les corsaires mêmes refusent le salut.

*** Les gens sages, quand ils font une sottise, remettent la sagesse à une autre fois.

*** J'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

MAXIMES ET PENSÉES. 103 X DIALOGUES. Madame de... — Qui est-ce qui vient vers nous? Mad. de C. — C'est madame de Ber.... Mad. de... — Est-ce que vous la connaissez? Mad. de C. — Comment 1 vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier? i4. — Vous marierez-vous? B. — Non. A. — Pourquoi? B. — Parce que je serais chagrin. A. — Pourquoi? B. — Parce que Je serais jalou.v. A. — Et pourquoi seriez-vous jaloux? B. — Parce que je serais cocu. A. — Qui vous a dit que vous seriez cocu? B. — Je serais cocu parce que je le mériterais. A. — Et pourquoi le mérileriez-vous? B. — Parce je me serais marié. A. — Croiriez-vous que j'ai vu madame de... pleurer son ami en présence de quinze personnes? Digilized by Google

X

DIALOGUES.

Madame de... — Qui est-ce qui vient vers nous?

Mad. de C. — C'est madame de Ber....

Mad. de... — Est-ce que vous la connaissez?

Mad. de C. — Comment! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier?

*** *A.* — Vous marierez-vous?

B. — Non.

A. — Pourquoi?

B. — Parce que je serais chagrin.

A. — Pourquoi?

B. — Parce que je serais jaloux.

A. — Et pourquoi seriez-vous jaloux?

B. — Parce que je serais cocu.

A. — Qui vous a dit que vous seriez cocu?

B. — Je serais cocu parce que je le mériterais.

A. — Et pourquoi le mériteriez-vous?

B. — Parce je me serais marié.

*** *A.* — Croiriez-vous que j'ai vu madame de... pleurer son ami en présence de quinze personnes?

104 ESPRIT DE CHAMFORT. B. — Quand je VOUS disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre ! Le Cuisinier. — Je n'ai pu acheter ce saumon. Le Docteur de Sorbonne. — Pourquoi? Le C. — Un conseiller le marchandait. Le D. — Prends ces centécus, et va m'acheter le saumon et le conseiller. A. — Je lui ferais du mal volontiers. B. — Mais il ne vous en a jamais fait. A. — Il faut bien que quelqu'un commence. — La place est honnête. B. — Vous voulez dire lucrative. A. — Honnête ou lucrative, c'est tout un. M. de B... — Ah! ma chère amie, nous sommes perdus : votre mari sait tout ! 3fad. deL...— Comment? Quelque lettre surprise? 3/. de B... — Point du tout. Mad.deL... — Une indiscrétion , une méchanceté de quelqu'un de nos amis ? M. de B... — Non. Digitized by Google

B.— Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre!

⁂ *Le Cuisinier.* — Je n'ai pu acheter ce saumon.

Le Docteur de Sorbonne. — Pourquoi?

Le C. — Un conseiller le marchandait.

Le D. — Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.

⁂ *A.* — Je lui ferais du mal volontiers.

B. — Mais il ne vous en a jamais fait.

A. — Il faut bien que quelqu'un commence.

⁂ *A.* — La place est honnête.

B. — Vous voulez dire lucrative.

A. — Honnête ou lucrative, c'est tout un.

⁂ *M. de B...* — Ah! ma chère amie, nous sommes perdus : votre mari sait tout!

Mad. de L... — Comment? Quelque lettre surprise?

M. de B... — Point du tout.

Mad. de L... — Une indiscrétion, une méchanceté de quelqu'un de nos amis?

M. de B... — Non.

DIALOGUES. lOS Mad. de L... — Eh bien , quoi? qu’cst-ce? M. de B... — Votre mari est venu ce matin m’emprunter cinquante louis. Mad. de L... — Les lui avez-vous prêtés? M. de B... — Sur-le-champ. Mad. deL... — Oh bien ! il n’y a pas de mal ; il ne sait plus rien. A. — Détournez la tête, voilà M. de L... B. — N’ayez pas peur, il a la vue basse. A . — Vous me faites plaisir! — Moi j’ai la vue longue et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais. DEUX COURTISANS. — — H >' 3 longtcmps que vous n’avez vu M. Turgot? B. — Oui. A. — Depuis sa disgrâce, par exemple? B. — Je le crois ; j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l’heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi. A. — Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de...? B. — Par le plus grand hazard du monde, je l’ai sur moi. A . — C’est pour cela que je vous le demande. Digitized by Google

Mad. de L... — Eh bien, quoi? qu'est-ce?

M. de B... — Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

Mad. de L... — Les lui avez-vous prêtés?

M. de B... — Sur-le-champ.

Mad. de L... — Oh bien! il n'y a pas de mal; il ne sait plus rien.

⁂ *A.* — Détournez la tête, voilà M. de L...

B. — N'ayez pas peur, il a la vue basse.

A. — Vous me faites plaisir! — Moi j'ai la vue longue et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

DEUX COURTISANS. — ⁂ *A.* — Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Turgot?

B. — Oui.

A. — Depuis sa disgrâce, par exemple?

B. — Je le crois : j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

⁂ *A.* — Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de...?

B. — Par le plus grand hazard du monde, je l'ai sur moi.

A. — C'est pour cela que je vous le demande.

106 ESPRIT DE CHAMFORT. Dd roi DR Prusse et de d'Arget. — Le jioi. — Allons d'Arget, divertis-moi. Conte-moi l'étiquette du roi de France: commence par son lever. (Alors d'Arget entre dans le détail de ce qui se fait, dénombre les officiers, les valets de chambre, leurs fonctions, etc.) — Le Roi, en éclatant de rire. — Ah ! grand Dieu! Si j'étais roi de France, je ferais un antre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place. A. — Madame..., jeune, encore, avait épousé un homme de soixante-dix-huit ans, qui lui fil cinq enfants. B. — Ils n'étaient peut-être pas de lui. A. — Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé au peu d'amour que leur mère avait pour eux. Damon. — Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard. Clitandre. — Si bien que, pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles. . Damon. — Diles-le moi. Clitandre. — Un .moment. Je vais attendre encore quelques années. Digitized by Google

DU ROI DE PRUSSE ET DE D'ARGET. — ⁂ *Le Roi.* — Allons d'Arget, divertis-moi. Conte-moi l'étiquette du roi de France : commence par son lever. (Alors d'Arget entre dans le détail de ce qui se fait, dénombre les officiers, les valets de chambre, leurs fonctions, etc.)

— *Le Roi, en éclatant de rire.* — Ah ! grand Dieu ! Si j'étais roi de France, je ferais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

⁂ *A.* — Madame..., jeune encore, avait épousé un homme de soixante-dix-huit ans, qui lui fit cinq enfants.

B. — Ils n'étaient peut-être pas de lui.

A. — Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé au peu d'amour que leur mère avait pour eux.

⁂ *Damon.* — Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

Clitandre. — Si bien que, pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles.

Damon. — Dites-le moi.

Clitandre. — Un moment. Je vais attendre encore quelques années.

CARACTÈRES ET ANECDOTES. I CARACTÈRES ET ANECDOTES. Noire siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont : mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon çtmadameSaint-Huberti; les quatre autres sont: madame de Mont.,., madame de Genl..., madame N... et madame d'Angiv... « Aujourd'hui, ISmars 1782, j'ai fait, disait M. de..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare : j'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très-grand nom, de beaucoupd'esprit, d'une trèsbonne santé, etc; et, moi, je suis pauvre, obscur, et malade.» On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des proDigitized by Google

CARACTÈRES ET ANECDOTES.

I

CARACTÈRES ET ANECDOTES.

Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont : mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont : madame de Mont..., madame de Genl..., madame N... et madame d'Angiv...

*** « Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disait M. de..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare : j'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très-grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très-bonne santé, etc ; et, moi, je suis pauvre, obscur, et malade.»

*** On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des pro-

 testants. Il parla au nom du clergé. L'évèque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères sans les consulter: «J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. — En ce cas, répliqua l'évèque de SaintrPol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu. » C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses doigts : « Comment! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi? » Et elle recompta pour s'en assurer. Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame (j'ai oublié laquelle), le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer. M. de Tressan avait fait, en 1738, des couplets contre M. le duc de Nivernais, et sollicita l'Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernais, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire. » Le maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse; il voulut se confesser, et dit Digitized by Google

testants. Il parla au nom du clergé. L'évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères sans les consulter : « J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. — En ce cas, répliqua l'évêque de Saint-Pol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu. »

*** C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses doigts : « Comment ! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ? » Et elle recompta pour s'en assurer.

*** Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame (j'ai oublié laquelle), le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

*** M. de Tressan avait fait, en 1738, des couplets contre M. le duc de Nivernais, et sollicita l'Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernais, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire. »

*** Le maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse ; il voulut se confesser, et dit

CARACTÈRES ET AJIECDOÏES. 109 devant plusieurs de ses amis : « Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État... » Un de ses amis l'interrompit : « Tais-toi, dit-il, lu mourras insolvable. » Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des f..., des b...; l'abbé du Renel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le Dictionnaire.» M. de L... parlait à son ami M. de B..., homme très-respectable, et cependant très-peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bète et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! » M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie , et la Française, une sottise.» D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffant, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame du 14 Digilized by Google

devant plusieurs de ses amis : « Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État... » Un de ses amis l'interrompit : « Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable. »

*** Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des f..., des b... ; l'abbé du Renel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le Dictionnaire.»

*** M. de L... parlait à son ami M. de B..., homme très-respectable, et cependant très-peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! »

*** M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie, et la Française, une sottise.»

*** D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffant, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame du

 Deffant ; « Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon très-humble respect;» à M. le president Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer;» à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ;» et à d'Alombert : « Bonjour, monsieur. » Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. » Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes et capable de tout exactement. Un jour, on louait sa douceur ; « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. » M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : « Ce Voltaire qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtart fait un beau vers : Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. » On réfutait je ne sais quelle opinion de M... sur un ouvrage, en lui parlant du public, qui en jugeait autrement : « Le public, le public, dit-il ; combien faut-il de sots pour faire un public?»
Digilized by Google

Deffant : « Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon très-humble respect ; » à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; » à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ; » et à d'Alembert : « Bonjour, monsieur. »

*** Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

*** Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes et capable de tout exactement. Un jour, on louait sa douceur : « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. »

*** M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : « Ce Voltaire qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

*** On réfutait je ne sais quelle opinion de M... sur un ouvrage, en lui parlant du public, qui en jugeait autrement : « Le public, le public, dit-il ; combien faut-il de sots pour faire un public ? »

CARACTÈRES BT ANECDOTES. IH M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement dé la Bastille et celui des Invalides; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. » Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente, d'un côté, Louis XIII, avec les mots ordinaires : Bex Franc, et Nav., et, de l'autre, le cardinal de Richelieu, avec CCS mots autour : Nil sine consilio. M..., ayant lu la lettre de saint Jérôme où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions , disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur, » M... disait ; « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. >» Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise, disait : « Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre. » Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu 1 qui est-ce donc que vous avez Digilized by Google

⁂ M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

⁂ Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente, d'un côté, Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex Franc. et Nav.*, et, de l'autre, le cardinal de Richelieu, avec ces mots autour : *Nil sine consilio.*

⁂ M..., ayant lu la lettre de saint Jérôme où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur, »

⁂ M... disait : « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. »

⁂ Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise, disait : « Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre. »

⁂ Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez

H 2 ESPRIT UE CHAMPORT. perdu? — Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf. » Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, était la maîfresse connue de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle des libertés qui ne réussirent pas : « Je me lais, dit Stanislas; mon chancelier vous dira le reste.» Autrefois, on lirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fonlenclle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un e.xccllent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets.» A quoi il répondit : «Voilà comme nous sommes, nous autres! » Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait as.sassiner le roi. Ce négociant venait à Paris ; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit cequ'il avait entendu, retourna voir M. Berryer, et lui (lit qui il était. Il repartit pour sa province : comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait, lui, Berryer, envoie un exempt de police Digitized by Google

perdu? — Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf. »

*** Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle des libertés qui ne réussirent pas : « Je me tais, dit Stanislas ; mon chancelier vous dira le reste. »

*** Autrefois, on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres! »

*** Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant venait à Paris ; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berryer, et lui dit qui il était. Il repartit pour sa province : comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait, lui, Berryer, envoie un exempt de police

CARACTÈRES ET A7ÎECDOTE8. H3 et des gardes sur la route de Lyon ; on saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dixhuit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 177S, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation. M. de Roquemont, dont la femme était très-galante, couchait une fois par mois dans ta chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant: « Mc voilà net; arrive qui plante!» M. de..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. » Un jeune homme sensible, etportant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libci lins qui se moejuaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que femmes que je n'aime pas?» On faisait une quête à l'Académie française; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu ; mais je le crois. » M. de Digitized by Google

et des gardes sur la route de Lyon; on saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

⁂ M. de Roquemont, dont la femme était très-galante, couchait une fois par mois dans la chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net; arrive qui plante ! »

⁂ M. de..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

⁂ Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que femmes que je n'aime pas? »

⁂ On faisait une quête à l'Académie française; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué; il soutint qu'il avait mis; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu; mais je le crois. » M. de

ESPRIT DE CHAMPORT. Fontcnelle termina la discussion en disant ; « Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas. » L'abbé Maury, allant chez le cardinal de la Roebe-Aymon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. 11 lui trouva de l'humeur et lui en demanda les raisons. « J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider celte assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal. Il n'y a pas jusqu'à ces jeunes gens du clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons. » L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous ; quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus : celüi-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus , outre la portion de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart. Un évèquê de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : «La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. » Milord Marlborough étant à la tranchée Digitized by Google

Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas. »

*** L'abbé Maury, allant chez le cardinal de la Roche-Aymon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur et lui en demanda les raisons. « J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal. Il n'y a pas jusqu'à ces jeunes gens du clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons. »

*** L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous ; quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus : celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal ; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

*** Un évêque de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

*** Milord Marlborough étant à la tranchée

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 115 avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon (il sauter la cervelle à cet ami et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec elïroi. Marlborougli lui dit inlrépidement ; « Eh quoi ! monsieur, vous paraissez étonné? — Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile. » Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : a Était-ce la peine de m'imposer tant deprivations et de me faire vivre en mon particulier?— Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ! — Eh bien , ne savezvous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse? » Le duc de Chartres (1), apprenant l'insulte faite à madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : « On est bien heureux de n'être ni père ni mari. » Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! » Le comte de Mirabeau, très-laid de figure, (1) Qui fut pins tard duc d'Orléans, devint roi des Français et mourut dans l'exil. Digitized by Google

avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement : « Eh quoi ! monsieur, vous paraissez étonné? — Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile. »

*** Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : « Était-ce la peine de m'imposer tant de privations et de me faire vivre en mon particulier? — Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ! — Eh bien, ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse? »

*** Le duc de Chartres (1), apprenant l'insulte faite à madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : « On est bien heureux de n'être ni père ni mari. »

*** Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! »

*** Le comte de Mirabeau, très-laid de figure,

(1) Qui fut plus tard duc d'Orléans, devint roi des Français et mourut dans l'exil.

 mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-mèmeson avocat. «Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction ; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe.» Le commissaire n'entendait pas : «Bête, dit le juge, regardedonc la figure de monsieur ! » M... me disait: « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, qne j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à Iphig^ie, s'en va aux Variétés amusantes. » Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : «Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. » M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer.» M. de Chauvelin écrivit à Chanleloup; M. de Choiseul accepta. Au bout du Digitized by Google

mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. « Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction ; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe.» Le commissaire n'entendait pas : « Bête, dit le juge, regarde donc la figure de monsieur ! »

*** M... me disait : « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, qne j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie,* s'en va aux *Variétés amusantes.* »

*** Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : « Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. »

*** M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer. » M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup ; M. de Choiseul accepta. Au bout du

CARACTÈRES ET A?JECDOTKS. \\1 mois, le roi demanda si le partage des gains était fait : «Oui, dit M. de Chauvelin : M. de Choiseul gagne (rois mille louis. — Ah ! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le-Iui bien vile. » L'amour, disait M..., devrait n'èlre le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire ; « De quoi vous mêlez-vous? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille. » Ne me vantez point le caractère de N... : c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre. Savez-vous pourquoi, me disait M. de..., on est plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans que passé cet âge? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé; que, chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irrémédiables. Jusqu'alors on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens; après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres. Madame de, B..., ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D..., son amant, liommé par trdp médiocre, l'a épousé. \'s Digitized by Google

mois, le roi demanda si le partage des gains était fait : « Oui, dit M. de Chauvelin : M. de Choiseul gagne trois mille louis. — Ah ! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le-lui bien vite. »

*** L'amour, disait M..., devrait n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : « De quoi vous mêlez-vous ? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille. »

*** Ne me vantez point le caractère de N... : c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

*** Savez-vous pourquoi, me disait M. de..., on est plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans que passé cet âge ? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé ; que, chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irremédiables. Jusqu'alors on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens ; après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres.

*** Madame de B..., ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D..., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé.

118 ESPRIT DE CHAMFORT. En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre; en fait de maris, on montre tout. M. le comte d'Orsay, fils d'un fermier général, et connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiscul-Goulïier chez le prévôt des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation, considérablement augmentée; l'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses litres de noblesse. M. d'Autrep disait de M. de Ximenès ; « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : «Âh ! la vilaine bête! » Le czar Pierre !«*■, étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtiment de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable ; Pierre dit ; « Qu'on prenne un de mes gens. — Prince, lui réponditon, vos gens sont en Angleterre, et, par conséquent, sous la protection des lois. » M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire j il s'approcha de ce dernier et lui dit: « Le Digilized by Google

En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre; en fait de maris, on montre tout.

*** M. le comte d'Orsay, fils d'un fermier général, et connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier chez le prévot des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation, considérablement augmentée; l'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

*** M. d'Autrep disait de M. de Ximenès : « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : « Ah ! la vilaine bête! »

*** Le czar Pierre Ier, étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtiment de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable; Pierre dit : « Qu'on prenne un de mes gens. — Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre, et, par conséquent, sous la protection des lois. »

*** M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit : « Le

CARACTÈRES ET ANECDOTES. H9 prince vient de me dire telle chose (un compliment frès-fla(teur pour Voltaire).» Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit ; « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. » J'ai vu M. de Foncemagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : « Il y a longtemps qu'il est honnête homme. » M. d'Argenson, apprenant à la bataille de Raucoux qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. » Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenardc, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstett, les plus honnêtes gens de la cour disaient : «Au moins, le roi se porte bien, c'est le principal. » Quand M. le comte d'Eslaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur Digitized by Google

prince vient de me dire telle chose (un compliment très-flatteur pour Voltaire).» Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. »

*** J'ai vu M. de Foncemagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : « Il y a longtemps qu'il est honnête homme. »

*** M. d'Argenson, apprenant à la bataille de Raucoux qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

*** Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstett, les plus honnêtes gens de la cour disaient : « Au moins, le roi se porte bien, c'est le principal. »

*** Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur

120 ESPRIT DE CHAMFORT. SCS béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui ; la reine ne sut lui dire autre chose, sinon: «Monsieur le comte, avezvous été content du petit Laborde?» Je n'ai vu dans le monde, disait M..., que des diners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance , des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour. Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant: «Ah! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésusestune dépendance de votre Église. » Je disais à M. B..., misanthrope plaisant, qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : « Voire ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. — Oui, dit-il; et il est déjà triste comme s'il savait tout. » M... disait qu'un esprit .sage, pénétrant et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. 11 faut absolument diriger sa vue vers le coté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur Digitized by Google

ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui ; la reine ne sut lui dire autre chose, sinon : « Monsieur le comte, avez-vous été content du petit Laborde? »

*** Je n'ai vu dans le monde, disait M..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour.

*** Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : « Ah! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre Église. »

*** Je disais à M. B..., misanthrope plaisant, qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : « Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. — Oui, dit-il; et il est déjà triste comme s'il savait tout. »

*** M... disait qu'un esprit sage, pénétrant et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 121 laquelle il saule. Dès lors, tout change; l'esprit des difl'érents élals, la vanité particulière à chacun d'eux, ses diflërentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé. M... me disait ;« J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. On demandait au même pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi : « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. » Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : Eripe nos, Pomine, à luto fœcis, qu'il traduisait ainsi ; « Seigneur, débourbonnez-nous ! » Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas: Qu'à cela ne tienne, et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait aflaire, envoya sa démission. Un homme de lettres menait de front un poëme et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poëme. Digitized by Google

laquelle il saute. Dès lors, tout change; l'esprit des différents états, la vanité particulière à chacun d'eux, ses différentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

*** M... me disait : « J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

*** On demandait au même pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi : « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. »

*** Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, à luto fœcis,* qu'il traduisait ainsi : « Seigneur, débourbonnez-nous ! »

*** Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : *Qu'à cela ne tienne,* et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait affaire, envoya sa démission.

*** Un homme de lettres menait de front un poëme et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poëme.

 « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tète lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai. » M. de la Reynière, obligé de choisir entre •la place d'administrateur des postes, et celte de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, SC plaignit à eux de l'alternaUve qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune.. C'est un million à mettre à fonds perdu ; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous. » M..., Provençal, qui a des idées plaisantes, me disait, à propos de rois et même de ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebrochc : il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la Digiiized by Google

« Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai. »

*** M. de la Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes, et celle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh ! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune.. C'est un million à mettre à fonds perdu ; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous. »

*** M..., Provençal, qui a des idées plaisantes, me disait, à propos de rois et même de ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebroche : il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 123 broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. » On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir. Sur quoi l'évèque de Castres dit plaisamment : «< La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. » « Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra. » On venait de citer quelques traits de la gournaandisede plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny, que voulez-vous que fassent cos pauvres rois? 11 faut bien qu'ils mangent! » On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher, « Je me datte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan. Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux Qu'il mourût de Corneille, pria Noverre de faire danser les Maximes de la Rochefoucauld. M. de Malcsherbes disait à M. do Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille. Digitized by Google

broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

*** On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir. Sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

*** « Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra. »

*** On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent ! »

*** On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher. « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

*** Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût* de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de la Rochefoucauld.

*** M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille.

ESPRIT DE CHAMFORT. in «Il faut bien s’en garder, lui répondit M. de Maurepas ; il ne voudrait plus j’ faire mettre personne. » Pendant un siège, un porteur d’eau criait dans la ville : « A six sous la voie d’eau ! » Une bombe vient et emporte un de ses seaux : « A douze sous le seau d’eau! » s’écrie le porteur sans s’étonner. L’abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n’avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tète par-dessus son bonnet, les deux cotés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : «Qui va là ? -— Ouvrez... » Il lire un cordon et la porte s’ouvre. L’abbé de Molière , ne regardant point : « Qui êtes vous? — Donnez-moi de l’argent. — De l’argent? — Oui, de l’argent. — Ah ! j’entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l’argent. — Vraiment, oui, il vous en faut? Eh bien, cherchez là-dedans... »Il tend le cou, et présente un descôlésde la culotte ; le voleur fouille : « Eh bien, il n’y a point d’argent. — Vraiment, non; mais il y a ma clef. — Eh bien, cette clef... ? — Celte clef, prenez-la. — Je la liens. — Allez-vousen à ce secrétaire; ouvrez... » Le voleur met la clef à Un autre tiPolr. « Laissez donc, ne déDigilizod by Google

« Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas ; il ne voudrait plus y faire mettre personne. »

*** Pendant un siége, un porteur d'eau criait dans la ville : « A six sous la voie d'eau ! » Une bombe vient et emporte un de ses seaux : « A douze sous le seau d'eau ! » s'écrie le porteur sans s'étonner.

*** L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : « Qui êtes vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut ? Eh bien, cherchez là-dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille : « Eh bien, il n'y a point d'argent. — Vraiment, non ; mais il y a ma clef. — Eh bien, cette clef... ? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez... » Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc, ne dé-

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 125 rangez pas ! ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous? ce sont mes papiers 1 A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien, prenez... Fermez donc le tiroir...» Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait! maudit voleur! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail. M..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, eu considérant la lenteur des progrès des arts, et l'état actuel de la civilisation : « Que veutil qu'on fasse de ses six mille ans ? 11 en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet, et pour inventer les allumettes. » La comtesse de Boufllers disait au prince de Gonti, qu'il était le meilleur des tyrans. Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde ; je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est d'èlre amoureux de toutes les femmes. » Une femme disait à M... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais perdu terre avec les femmes. «Jamais, lui dil-il, si ce n'est dans le ciel. » En effet, son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement. 16 Digilizod by Google

rangez pas! ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? ce sont mes papiers! A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien, prenez... Fermez donc le tiroir...» Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!... Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait! maudit voleur! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

*** M..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts, et l'état actuel de la civilisation : « Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet, et pour inventer les allumettes. »

*** La comtesse de Boufflers disait au prince de Conti, qu'il était le meilleur des tyrans.

*** Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde ; je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

*** Une femme disait à M... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes. « Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. » En effet, son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

i26 ESPRIT DE CHAMPORT. Du temps de M. de Machaut, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait : « Ici, le roi prendra unairsévère; ici, le front du roi s'adoucira ; ici, le roi fera tel gesie, etc. » Le mémoire existe. « Il faut, disait M..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet. » Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. » M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de scs dettes, celui-ci mil à la tète de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père indigné crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il aVait payé celle Digiiized by Google

⁂ Du temps de M. de Machaut, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait : « Ici, le roi prendra un air sévère; ici, le front du roi s'adoucira; ici, le roi fera tel geste, etc. » Le mémoire existe.

⁂ « Il faut, disait M..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet. »

⁂ Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. »

⁂ M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père indigné crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 127 charge. « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour son mari; et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi ; j'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. » Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : «< Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas : il n'y a ici personne plus valet que moi. » M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante milleécus: « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? — Non, dit l'autre ; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. » Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée, pendant tout un dîner, d'un étranger jeune et beau, l'aborda au sortir de table, et lui adressait d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit: a Passez, passez, bonhomme, on vous adonné. » M..., connu par son usage du monde, me disait, que ce qui l'avait le plus formé, c'était Digilized by Google

charge. « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour son mari ; et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi ; j'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. »

*** Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : « Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas : il n'y a ici personne plus valet que moi. »

*** M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante mille écus : « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? —Non, dit l'autre ; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. »

*** Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée, pendant tout un dîner, d'un étranger jeune et beau, l'aborda au sortir de table, et lui adressait d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit: « Passez, passez, bonhomme, on vous a donné. »

*** M..., connu par son usage du monde, me disait, que ce qui l'avait le plus formé, c'était

 d’avoir su coucher, dans l’occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts. Le duc de Clioiseul et le duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête, du roi ou de M. de la Vrillière : le duc de Praslin soutenait que c’était M. de la Vrillière ; l’autre, en fidèle sujet, pariait pour le roi. Un jour, au conseil, le roi dit une grosse bêtise. « Eh bien, monsieur de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu’en pensez-vous? » M. de Buffbn s’environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l’abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu’il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énîgme, dont il donna enfin le mot. Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui, dès les premiers jours, se présenta comme mortelle. Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu’il donnait, le mot : Il faut. Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, et d’une voix mourante : Il faut! il faut ! Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait -O'

d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

⁂ Le duc de Choiseul et le duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête, du roi ou de M. de la Vrillière : le duc de Praslin soutenait que c'était M. de la Vrillière; l'autre, en fidèle sujet, pariait pour le roi. Un jour, au conseil, le roi dit une grosse bêtise. « Eh bien, monsieur de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu'en pensez-vous? »

⁂ M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme, dont il donna enfin le mot.

⁂ Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui, dès les premiers jours, se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot : *Il faut.* Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, et d'une voix mourante : *Il faut! il faut!*

⁂ Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 129 après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Élioles une ramure de cerf. Celui-ci la fil mellre dans sa salle à manger, avec ces mots : «Présent fait par le roiùM.d'Ètioles.» Madame de... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde ; en un mot, refuse. M. de... relient le soldat, et lui dit; «Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. » M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait de lui : «Il a fait semblant d'èlre malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. » M. de Richelieu disait, au sujet du siège de Mahon par M. le duc de Grillon : « J'ai pris Mahon par une étourderie ; et, dans ce genre, M. de Grillon paraît en savoir plus que moi. » A la bataille de Rocoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin ; cependant, il Digitized by Google

après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Étioles.»

*** Madame de... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde; en un mot, refuse. M. de... retient le soldat, et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

*** M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait de lui : « Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. »

*** M. de Richelieu disait, au sujet du siége de Mahon par M. le duc de Crillon : « J'ai pris Mahon par une étourderie; et, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi. »

*** A la bataille de Rocoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin; cependant, il

 n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit : « Petit Thyange, tu as eu une belle peur? — Oui, M. le maréchal, dit celui-ci; j'ai craint que vous ne fussiez blessé. » Voltaire disait, à propos de VAnti machiavel du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. » On faisait compliment à madame Denis de la façon dont clic venait de jouer Zaïre : « 11 faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. » M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et, comme il parlait à M. de Vollaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, ol je suis très-frileux. » Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bète, aussi bète qu'il l'est. Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (178/1), de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa.
LacomDigitized by Google

n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit : « Petit Thyange, tu as eu une belle peur? — Oui, M. le maréchal, dit celui-ci ; j'ai craint que vous ne fussiez blessé. »

*** Voltaire disait, à propos de l'*Anti machiavel* du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. »

*** On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre : « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

*** M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et, comme il parlait à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, ot je suis très-frileux. »

*** Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

*** Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784), de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa. La com-

 tesse Talleyrand prenait intérêt à celte femme ; elle en parla au garde des sceaux ; nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine; autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui ; refus très-bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part ; l'incommodité de la voilure publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit ; « Vous aurez demain ce que vous demandez. «Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain malin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un commis d'un commis, nommé M. Étienne. Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra)a petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. « C'est, luiditclle,qucles diamantssont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent Digitized by Google

tesse Talleyrand prenait intérêt à cette femme; elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine : autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils; elle fit écrire par lui : refus très-bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez.» Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un commis d'un commis, nommé M. Étienne.

*** Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent

 à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. » Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais, qui voulait l'empêcher do se tuer : « Moi, arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi, que seraient B...., D.,..,N.... (Ils vivent tous)? Enfin, monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police! » Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi George III, et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : « Je sais Irès-bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier; mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. » On disait au .satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices ; mais ménagez les vicieux. — Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs? » On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : Digilized by Google

à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. »

*** Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais, qui voulait l'empêcher de se tuer : « Moi, arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi, que seraient B...., D...., N.... (Ils vivent tous)? Enfin, monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police ! »

*** Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi George III, et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : « Je sais très-bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier ; mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

*** On disait au satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices ; mais ménagez les vicieux. — Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs ? »

*** On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit :

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 133 « Je lui écrirais : « Je suis charitié d'apprendre » que le ciel ait enfin béni notre union ; soignez » votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. » Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. « Cela a tourne bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et, le jour même de sa mort, 'deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était, comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit ; « Brossez ce fauteuil... Voyons « mes deux broderies nouvelles... » enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. » M..., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait, pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. «J'ai ressemblé, ajoutait-il, àun grand joueurd'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu. » Un courtisan disait à 1a mort de Louis XIV: « Après la mort du roi, on peut tout croire. » J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me 17 Digitized by Google

« Je lui écrirais : « Je suis charmé d'apprendre » que le ciel ait enfin béni notre union ; soignez » votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

*** Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. « Cela a tourné bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et, le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était, comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit : « Brossez ce fauteuil... Voyons « mes deux broderies nouvelles... » enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »

*** M..., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait, pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. « J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu. »

*** Un courtisan disait à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

*** J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me

 passe ce terme) pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle. Je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai ; je suis très-bonne Française , et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. » La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la "Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch ; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manège dura longtemps : le prêtre fut découvert et inquiété, mais on assoupit cette affaire. Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le ministre même, que l'homme qui le suit dans sa garderobe. » M. de..., qui avait vécu avec des princesses d'Allemagne, me disait : « Croyez-vous que M. de Digilized by Google

passe ce terme) pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai ; je suis très-bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

*** La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch ; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manége dura longtemps : le prêtre fut découvert et inquiété, mais on assoupit cette affaire.

*** Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le ministre même, que l'homme qui le suit dans sa garde-robe. »

*** M. de..., qui avait vécu avec des princesses d'Allemagne, me disait : « Croyez-vous que M. de

 L. .. ait madame de S...?» Je lui répondis :« Il n'en a pas même la prétention ; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe; c'est avec cela qu'on a des reines. » M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortaitde chezleminislreavecun airtriomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : « Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. » L'Écluse, celui qui a été à la tête des Variétés amusantes, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent. On assure que madame de Montpensier , ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait qu'oui. La princesse, trop honnête pour profiler de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le Digilized by Google

L... ait madame de S... ? » Je lui répondis : « Il n'en a pas même la prétention ; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout.—Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe; c'est avec cela qu'on a des reines. »

*** M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : « Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. »

*** L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes,* racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

*** On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait qu'oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le

 mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause. M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la police, que le lieutenant de police tout au plus. Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : «Combien paye-l-on? est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel 'endroit? — Poste, monseigneur. — Eh bien , il y aura désormais poste etdemie.nLa fortune du maître de poste était faite. Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant nommé. Je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte ; et leur chef, M. d'Avejau, avait ordre, dans ses instructions, de tirer sur la canaille; c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fît une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie ; et, avant de dire : Tirez! il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour. « MesDigilized by Google

mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

*** M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la police, que le lieutenant de police tout au plus.

*** Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : « Combien paye-t-on? est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit? — Poste, monseigneur. — Eh bien, il y aura désormais poste et demie. » La fortune du maître de poste était faite.

*** Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte; et leur chef, M. d'Avejan, avait ordre, dans ses instructions, de tirer sur la canaille: c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie; et, avant de dire : *Tirez!* il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour. « Mes-

GARAGTÈBES ET ANECDOTES. 137 sieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille ; je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut (1). C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machaut. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait ké offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avaitdit au roi; « Votre Majesté me fait donc premier ministre? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. » On disputait chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Delille : Et ces deux grands débris se consolaient entre eux : On annonce le bailli de Breteuil et madame delà Reynière : « Le vers est bon, » dit la maréchale. (1) Oo a faiu, à tort, dans une oraUon funèbre rèccute, les honneurs de ce mot 4 la fois touchant et spirituel à un garde national de Paris, mort il y a quelque temps. Digitized by Google

sieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille ; je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut (1).

*** C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machaut. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : « Votre Majesté me fait donc premier ministre ? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. »

*** On disputait chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux !

On annonce le bailli de Breteuil et madame de la Reynière : « Le vers est bon, » dit la maréchale.

(1) On a fait, à tort, dans une oraison funèbre récente, les honneurs de ce mot à la fois touchant et spirituel à un garde national de Paris, mort il y a quelque temps.

138 ESPBIT DE CHAHFORT. M..., m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa manière de voir les hommes et les choses, qui me sembla triste et affligeante, je lui en fis la remarque, et j'ajoutai qu'il devait être malheureux. Il me répondit qu'en effet il l'avait été assez longtemps; mais que ces mêmes idées n'avaient plus rien d'effrayant pour lui. « Je ressemble, continua-tril, aux Spartiates, à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très-supportable. » Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme ; prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant :« C'est comme ma femme; «prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : « C'est comme une telle ; » ainsi de suite. Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence; M. de Fronsac sur-le-champ se met à chanter des couplets abominables qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant :« Que diable! Fronsac, il y a dix bouteilles devin de Champagne entre cette chanson et la première. »
Digilized by Google

⁂ M..., m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa manière de voir les hommes et les choses, qui me sembla triste et affligeante, je lui en fis la remarque, et j'ajoutai qu'il devait être malheureux. Il me répondit qu'en effet il l'avait été assez longtemps; mais que ces mêmes idées n'avaient plus rien d'effrayant pour lui. « Je ressemble, continua-t-il, aux Spartiates, à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très-supportable. »

⁂ Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme; prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant: « C'est comme ma femme; » prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : « C'est comme une telle; » ainsi de suite.

⁂ Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence; M. de Fronsac sur-le-champ se met à chanter des couplets abominables qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant: « Que diable! Fronsac, il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson et la première. »

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 139 Madame du Defîani, étant petite fille et au couvent, y prêchait l'irréligion à ses petites camarades. L'abbé fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant : « Elle est charmante. »> L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela , demanda à l'évêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit : « Un catéchisme de cinq sous. » On ne put en tirer autre chose. L'abbé Baudeau disait de M. Turgot, que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche. M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un très-joli jardin que madame la duchesse de la Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de la Vallière lui répondit ; « Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous? vous m'auriez eue comme les autres. » L'abbé Fraguier perditun procès qui avait duré vingt ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. « Ohl dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Ce mot est trèsphilosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous Digilized by Google

*** Madame du Deffant, étant petite fille et au couvent, y prèchait l'irréligion à ses petites camarades. L'abbé fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant : « Elle est charmante. » L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda à l'évêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit : « Un catéchisme de cinq sous. » On ne put en tirer autre chose.

*** L'abbé Baudeau disait de M. Turgot, que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

*** M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un très-joli jardin que madame la duchesse de la Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de la Vallière lui répondit : « Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres. »

*** L'abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré vingt ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. « Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Ce mot est très-philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous

 fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre. Madame Dubarry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauveau. Madame de Beauveau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame Dubarry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne, a Point du tout, dit madame de Beauveau, nous n'en voulions qu'à votre place. «Après cetaveu naïf, on demanda à madame Dubarry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauveau) et de madame de Grammont. « Oh 1 beaucoup. — Eh bien, quel mal, de moi, par exemple? — De vous, madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari parle nez.» M. de Beauveau était présent : on se hâta de changer de conversation. M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cotte facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un Digitized by Google

fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

*** Madame Dubarry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauveau. Madame de Beauveau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame Dubarry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. « Point du tout, dit madame de Beauveau, nous n'en voulions qu'à votre place. » Après cet aveu naïf, on demanda à madame Dubarry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauveau) et de madame de Grammont. « Oh ! beaucoup. — Eh bien, quel mal, de moi, par exemple ? — De vous, madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. » M. de Beauveau était présent : on se hâta de changer de conversation.

*** M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un

CARACTÈRES ET ANECDOTES. . 141 air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était • une plaisanterie ; mais, voyant que l'autre parlait tout de bon ; « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persifliez pas; vous êtes un honnête homme ; je vais vous donner ma démission. » L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ! » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie. D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celuici, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : «Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. » Madame de Maurepas availde l'amitié pour le comte Lowendal (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du 18 Digitized by Google

air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais, voyant que l'autre parlait tout de bon : « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persifflez pas; vous êtes un honnête homme ; je vais vous donner ma démission. »

*** L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ! » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

*** D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible.—Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

*** Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte Lowendal (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du

H2 ESPRIT DE CHAMFORT. voyage, descendit chez elle. « Ah ! vous voilà, cher comte ! dit-elle. Vous arrivez bien à propos : il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa. M. de Galonné, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter, «Je voudrais qu'illa prît.ditrex-ministre; il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux ; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Galonné l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant ; «Victoire! victoire! nous le tenons, il accepte.» M. de Galonné pensa crever de rire. Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Galonné une pension de dix mille livres. « Que voulez-vous faire de dix mille livres? » dit celui-ci; et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées, à l'époque du retranchement des pensions par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest. M... disait, à propos de madame de... : « J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais Digitized by Google

voyage, descendit chez elle. « Ah ! vous voilà, cher comte ! dit-elle. Vous arrivez bien à propos : il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

*** M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. « Je voudrais qu'il la prît, dit l'ex-ministre : il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux ; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant : « Victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. » M. de Calonne pensa crever de rire.

*** Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille livres. « Que voulez-vous faire de dix mille livres ? » dit celui-ci ; et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées, à l'époque du retranchement des pensions par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

*** M... disait, à propos de madame de... : « J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais

 près de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net. » M... disait, à propos de sottises ministérielles et ridicules ; « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. » ,*,I1 a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit; il ne s'en sert point; il te le rendra. » On disait de J.-J. Rousseau : C'est un hibou. « Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et, quand je sors du Devin du Village, j'ajouterais, déniché par les Grâces. » On connaît le proverbe ; « On ne passe jamais sur le pont Neuf sans y voir un moine , un cheval blanc et une catin. » Deux femmes de la cour, passant sur le pont Neuf, virent en deux minutes un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi, nous n'en sommes pas en peine. » Le prince de Conli actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses : on lui fit enDigitized by Google

près de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net. »

⁂ M... disait, à propos de sottises ministérielles et ridicules : « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. »

⁂ Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut ; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point ; il te le rendra. »

⁂ On disait de J.-J. Rousseau : *C'est un hibou.* « Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et, quand je sors du *Devin du Village,* j'ajouterais, déniché par les Grâces. »

⁂ On connaît le proverbe : « On ne passe jamais sur le pont Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin. » Deux femmes de la cour, passant sur le pont Neuf, virent en deux minutes un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi, nous n'en sommes pas en peine. »

⁂ Le prince de Conti actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses : on lui fit en-

144 ESPRIT DE CHAMFORT, tendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompt le harangueur, en lui disant : « Vous ne savez pas ce que c'est que les princes! » M... disait que la goutte ressemblait aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut. M... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : « Vous n'avez pas de taie dans l'œil ; mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. » /^M.deB... prétendait qu'on ne dit point à une femme à trois heures, ce qu'on lui dit à six; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il ajoutait que son ton de conversation avec madame de... était changé depuis qu'elle avait changé en cramoisi le nïeuble de son cabinet, qui était bleu. J.-J. Rousseau étant, à Fontainebleau, à la représentation de son Devin du Village, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment: « Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau: «Mais y songez-vous? quelle réponse vous venez Digitized by Google

tendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompt le harangueur, en lui disant : « Vous ne savez pas ce que c'est que les princes ! »

*** M... disait que la goutte ressemblait aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

*** M... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : « Vous n'avez pas de taie dans l'œil ; mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. »

*** M. de B... prétendait qu'on ne dit point à une femme à trois heures, ce qu'on lui dit à six ; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il ajoutait que son ton de conversation avec madame de... était changé depuis qu'elle avait changé en cramoisi le meuble de son cabinet, qui était bleu.

*** J.-J. Rousseau étant, à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin du Village*, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment : « Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau : « Mais y songez-vous? quelle réponse vous venez

 de faire! — Fort bonne, dit Rousseau; connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait? » M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes. « Voyez, voyez! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre I » On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait oflicié pontiflcalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écartant des deux côtés : «C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. » Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait celte histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai con.solé personne. » A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait : « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop Digitized by Google

de faire! — Fort bonne, dit Rousseau; connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait? »

⁂ M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes. « Voyez, voyez! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre! »

⁂ On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écartant des deux côtés: « C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. »

⁂ Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait: « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

⁂ A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait: « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop

 longs. J’entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit. » C’est une remarque très-fine et très-judicieuse de M..., que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d’en prendre une partie : être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère n’est pas même un préservatif contre eux. M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l’Âmour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et forttranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un cétèbre financier vint dire à l’oreille de celte actrice , assez haut pour qu’Helvétius l’entendît: « Mademoiselle, vous serait-il agréable d’accepter six cents louis en échange de quelques complaisances ? — Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain malin chez moi avec cette figure-là. » La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n’avait point eu d’amants et l’on s’en étonnait; une autre femme, voulant rappeler qu’elle était rousse et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. » Digitized by Google

longs. J'entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit. »

*** C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de M..., que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie : être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère n'est pas même un préservatif contre eux.

*** M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l'Amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances ?— Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là. »

*** La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants et l'on s'en étonnait ; une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. »

CARACTÈRES ET AÎIBCDOTES. 147 Madame Brisard, célèbre par scs galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas ! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. » C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert. Le régent voulait aller au bal, et n'y être pas reconnu : « J'en sais un moyen, » dit l'abbé Dubois ; et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent, qui les trouva trop forts, lui dit: « L'abbé, tu me déguises trop! » La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu de l'enfer, dit : « Je me

Digilizod by Google

*** Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas ! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

*** C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

*** Le régent voulait aller au bal, et n'y être pas reconnu : « J'en sais un moyen, » dit l'abbé Dubois; et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent, qui les trouva trop forts, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop ! »

*** La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu de l'enfer, dit : « Je me

 flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. » Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant ; il lui dit : « Madame, on sait bien que je vous passe tout; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes et que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter cet exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fausse, se moquantdeM.de Soubise, qui l'avait crue, et de sa femme, qui avait été souffletée. M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine. M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : «Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi.» L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette flgure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche apparemment. »
Digiiized by Google

flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

*** Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant ; il lui dit : « Madame, on sait bien que je vous passe tout ; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes et que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter cet exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fausse, se moquant de M. de Soubise, qui l'avait crue, et de sa femme, qui avait été souffletée.

*** M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

*** M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : « Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche apparemment. »

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 149 M. de R. venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes sur autant de personnes dont aucune n était vivante. On se tourna vers M. de..., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. «Moi! dit-il naïvement ; tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire. » M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dixsept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. «Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. » Le duc de Lauzun disait : « J'ai souvent de vives disputes avec M. de Galonné; mais, comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder ; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier.» Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs cx-jesuites; M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre Majesté ne fcra-l-elle rien pour la famille de Damiens, qui c.sl dans la plus profonde misère?» 13 Digitized by Google

*** M. de R. venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes sur autant de personnes dont aucune n'était vivante. On se tourna vers M. de..., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. « Moi ! dit-il naïvement : tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire. »

*** M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

*** Le duc de Lauzun disait : « J'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne ; mais, comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder ; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier. »

*** Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites ; M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère ? »

150 ESPRIT DE CHAMFORT. Fontenclle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah ! madame; lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs. » M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désigne souvent Dieu par cette phrase : Le gentilhomme d'en haut. M. Lorri, médecin, racontait que madame de Sully, étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : «Votre maladie vient de vos besoins, voilà un homme» ; et, en même temps, il se présenta dans un état peu décent. Lorri excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait; «Je ne sais ce qui est arrivé depuis ; mais ee qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu.» L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame Dubarry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien ; elle ajouta : «Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire! lui dit-il; il est tout fait! le voici : je suis l'abbé Arnaud.» On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius était celui

Digiiized by Google

*** Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs. »

*** M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désigne souvent Dieu par cette phrase : Le gentilhomme d'en haut.

*** M. Lorri, médecin, racontait que madame de Sully, étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : « Votre maladie vient de vos besoins, voilà un homme » ; et, en même temps, il se présenta dans un état peu décent. Lorri excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait : « Je ne sais ce qui est arrivé depuis ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu. »

*** L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame Dubarry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien ; elle ajouta : « Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire! lui dit-il ; il est tout fait! le voici : je suis l'abbé Arnaud. »

*** On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius était celui

 qui en proGlait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, luiditque, s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit ; «Toujours assassin 1 » Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignaient de la mauvaise société qu'il avait eue. «C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. » Un paysan partagea le peu de biens qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'ùn, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un voyage chez ses enfants : « Eh bien , comment vous ont-ils reçu? comment vous ontils traité? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci. Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on voulait savoir quelques traits relatifs à la Russie. Le bailli de Chabrillant dit : « M. de Schwalow, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vons qui étiez le Pompadour de ce pays-là. » Le comte d'Artois, le jour de ses noces.

qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui dit que, s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : « Toujours assassin ! »

*** Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignaient de la mauvaise société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »

*** Un paysan partagea le peu de biens qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un voyage chez ses enfants : « Eh bien, comment vous ont-ils reçu ? comment vous ont-ils traité ? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

*** Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on voulait savoir quelques traits relatifs à la Russie. Le bailli de Chabrillant dit : « M. de Schwalow, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompadour de ce pays-là. »

*** Le comte d'Artois, le jour de ses noces,

 prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens.» Ce mot a couru, mais c'est le millième; et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet. ,*,«Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorenci.» M. de..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'àme. Le roi de Prusse defnandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. «Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française. — Eh bien, reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit? — Il ne m'a pas parlé, sire. — A qui donc parle-t-il? » poursuivit Frédéric. C'est un fait certain et connu dès amis de Digitized by Google

prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais c'est le millième; et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

*** « Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorenci. »

*** M. de..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme.

*** Le roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. « Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française. — Eh bien, reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit? — Il ne m'a pas parlé, sire. — A qui donc parle-t-il? » poursuivit Frédéric.

*** C'est un fait certain et connu des amis de

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 153 M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères ; ce fut madame Dubarry qui lui dit ; « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi devous avoir nommé à la place.» Elle dit au roi ; « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secré-. taire d'état des affaires étrangères. »Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller ; madame Dubarry le lui ordonna; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions surle-champ. M.,., faisant sa cour au prince Henri, à Neuchâtel, lui dit que les Neuchâtélois adoraient le roi de Prusse. «Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux.» L'abbé Raynal, dînant à Neuchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et • ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chog.e tombait du plancher, et profita du silence pour parler à son tour. Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service • domestique, homme de la plus belle figure qu'on.-. pût voir ; d'Alembert en parut frappé. « C'est, Digilizod by Google

M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères ; ce fut madame Dubarry qui lui dit ; « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. » Elle dit au roi : « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'état des affaires étrangères. » Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller ; madame Dubarry le lui ordonna ; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions sur-le-champ.

*** M.,., faisant sa cour au prince Henri, à Neuchâtel, lui dit que les Neuchâtélois adoraient le roi de Prusse. « Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux. »

*** L'abbé Raynal, dînant à Neuchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher, et profita du silence pour parler à son tour.

*** Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir ; d'Alembert en parut frappé. « C'est,

 dil le roi, le plus bel homme de mes États : il a été quelque temps mon cocher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. » Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans, le monde. « Je 1e crois bien, répondit M..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie.» M. de la Reynière devait épouser mademoiselle de Jarinle, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : «Ne pensez-vous pas, en effet, que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura.» Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole , et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; et ! Google

dit le roi, le plus bel homme de mes États : il a été quelque temps mon cocher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

*** Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. « Je le crois bien, répondit M..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie.»

*** M. de la Reynière devait épouser mademoiselle de Jarinte, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas, en effet, que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. «

*** Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole, et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; et

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 155 c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle ; c'est une calomnie. — Soit, dit Diderot ; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. » M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose, Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. «Ah I madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organe, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame Duchâtelet, son Émilie. Le roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays ; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan. M... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue. Je demandais à M... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui ; il me répondit ; «Ce n'est pas que j'y sois insensible; mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie ; la consiDigilizod by Google

c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle ; c'est une calomnie. — Soit, dit Diderot ; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérite de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. »

*** M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose, Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. « Ah ! madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organe, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame Duchâtelet, son Émilie.

*** Le roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays ; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan.

*** M... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

*** Je demandais à M... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui ; il me répondit : « Ce n'est pas que j'y sois insensible ; mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie ; la consi-

156 ESPRIT DE CHÀMPORT. dération demande des soins continuels ; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences réitérées cent fois, que, sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes; le mariage est jugé encore plus que le reste ; l'honneur d'être père amène une suite de calamités ; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considère, sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'àge de la folie.» Le marquis de Villequier était des amis du grand Coudé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. ; by Google

dération demande des soins continuels; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences réitérées cent fois, que, sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes; le mariage est jugé encore plus que le reste; l'honneur d'être père amène une suite de calamités; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considère, sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie.»

*** Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle.

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 157 «Ah ! mon Dieu ! s'écria le marquis , je suis perdu. » Madame de MoUeville, surprise de cette exclamation, lui dit; «Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince; mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment! dit le marquis de Villequier, ne voyezvous pas que cette exécution me regardait; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi?» Madame de MoUeville, indignée, lui répondit ; « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme. On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom, son imagination s'allume ; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. — A ce ton, dit-elle en eonlant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta à la mer en voyant que c'était un singe. » 20 Digitized by Google

« Ah ! mon Dieu ! s'écria le marquis, je suis perdu. » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince ; mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment ! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait ; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi ? » Madame de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme.

*** On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom, son imagination s'allume ; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous.—A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta à la mer en voyant que c'était un singe. »

158 ESPRIT DE CHAMPORT. Marmontel dans sa jeunesse recherchait heaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : «Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot.» Alors, ils firent leur dictionnaire. L'àme s'appelait Margot; la religion, Javotte; la liberté, Jeanneton; et le Père Éternel, M. de l'Être. Les voilà disputant et s'entendant trèsbien. Un homme on habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserai-je vous demander ce que c'était que ce monsieur de l'Être qui s'est si .souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent?— Monsieur, reprît Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-mème du métier. Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le roi étonné lui dit : «J'en suis d'autant plus touché, que, vous autres Anglais, vous n'aimez pas les rois. — Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins. » Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville , Digilizod by Google

*** Marmontel dans sa jeunesse recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors, ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appelait *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté, *Jeanneton;* et le Père Éternel, *M. de l'Être.* Les voilà disputant et s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserai-je vous demander ce que c'était que ce monsieur de l'Être qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent? — Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

*** Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le roi étonné lui dit : « J'en suis d'autant plus touché, que, vous autres Anglais, vous n'aimez pas les rois. — Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins. »

*** Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville,

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 159 l’un d’cjüx s’échauffant, le chevalier lui dit : «Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître? — Savez-vous, lui répondit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux?» La comtesse d’Egraont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tète de l’éducation de M. de Chinon, son neveu, n’osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poète Bernard de passer chez elle. Il y alla ; elle le mit au fait. Bernard lui dit : » Madame, l’auteur de l'Art d’aimer n’est pas un personnage bien imposant ; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de. monsieur votre frère... — Eh bien , dit madame d’Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Ai’nould. » Le souper s’arrangea. Bernard y proposa l’abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C’est celui qui a depuis achevé l’éducation du duc d’Enghien, *** Un philosophe à qui l’on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre ; dans la solitude, tout tend à me faire monter. » M. de B. est un de ces sots qui regardent de bonne foi l’échelle des conditions comme'

Digilized by Google

l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : « Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître ? — Savez-vous, lui répondit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux ? »

*** La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poëte Bernard de passer chez elle. Il y alla ; elle le mit au fait. Bernard lui dit : » Madame, l'auteur de l'*Art d'aimer* n'est pas un personnage bien imposant ; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère... — Eh bien, dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. » Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien,

*** Un philosophe à qui l'on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre ; dans la solitude, tout tend à me faire monter. »

*** M. de B. est un de ces sots qui regardent de bonne foi l'échelle des conditions comme

 celle du mérite ; qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B. ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide ; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de la Bruyère. J'ai bien examiné M..., et son caractère m'a paru piquant : très-aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime ; en récompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui ; nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé ; jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins. L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi, il disait; «Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. » Madame Beauzée couchait avec un maître Digilized by Google

celle du mérite ; qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B. ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide ; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de la Bruyère.

*** J'ai bien examiné M..., et son caractére m'a paru piquant : très-aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime ; en récompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui : nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé : jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins.

*** L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi, il disait : « Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. »

*** Madame Beauzée couchait avec un maître

, CARACTÈRES ET ANECDOTES. ICI de langue allemande. M. Beauzéc les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme ; «Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en aille. » M. Beauzée, toujours puriste, lui dit : « que je m'en allasse, monsieur. » M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméja ; « Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse.» On demandait à Pehméja quelle était sa fortune? « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh ! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. » Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil ; «Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents, et j'avais un accès de fièvre toutes les fois que je songeais à lui en faire. — Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne, qui avait placé trente-six mille livres sur sa tète : voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez. » L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les Institutes de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre Digilizsd by Google

de langue allemande. M. Beauzée les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme ; « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en *aille*. » M. Beauzée, toujours puriste, lui dit : « que je m'en *allasse*, monsieur. »

*** M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméja : « Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma chambre ? Il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse. »

*** On demandait à Pehméja quelle était sa fortune? « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh ! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. »

*** Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : « Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents, et j'avais un accès de fièvre toutes les fois que je songeais à lui en faire. — Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne, qui avait placé trente-six mille livres sur sa tête : voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez. »

*** L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre

 ce conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah ! l'abbé, vous voilà? lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh ! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable ! c'est quelque chose 1 Et combien cela vaut-il? — Mille francs. — C'est bien peu 1 » Et il reprend, le ton leste et léger : « Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonne affaire [avec l'air de la considération). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de Rohan? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye ! Ah ! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi. » M. de la Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants, et se chauffait les pieds; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amjs : « Un ami, dit M. delaPopeliniêremontrantson chien, le voilà. » Jamais Dossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince était trè.sindolent. On raconte que ses billets à madame la comtesse du Roure finissaient tous par ces mots : Digitized by Google

ce conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah ! l'abbé, vous voilà ? lui dit-il lestement ; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci ? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh ! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires ? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre ? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable ! c'est quelque chose ! Et combien cela vaut-il ? — Mille francs. — C'est bien peu ! » Et il reprend, le ton leste et léger : « Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonne affaire (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste ! vous allez chez le cardinal de Rohan ? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye ! Ah ! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi. »

*** M. de la Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants, et se chauffait les pieds ; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de la Popelinière montrant son chien, le voilà. »

*** Jamais Bossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince était très-indolent. On raconte que ses billets à madame la comtesse du Roure finissaient tous par ces mots :

 Le roi me fait mander pour le conseil. Le jour que celte comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. « Sans doute, dit le dauphin, mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet. » Le maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant ; il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. «Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres... — Et de l'hôpital, » ajoutat-elle. La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop lard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du leverDieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bé^>ayant : « Madame la maréchale, J'entends la petite clochette, Le petit mouton n'est pas loin. » Ce sont deux vers d'un'opéra-comique. La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. » ■ Le duc de Choiseul, à qui l'on parlait de son étoile, que l'on regardait comme sans excmDigitized by Google

Le roi me fait mander pour le conseil. Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. « Sans doute, dit le dauphin, mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet. »

*** Le maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant ; il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. « Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres... — Et de l'hôpital, » ajouta-t-elle.

*** La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant : « Madame la maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin. »

Ce sont deux vers d'un opéra-comique.

*** La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants ; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. »

*** Le duc de Choiseul, à qui l'on parlait de son étoile, que l'on regardait comme sans exem-

 pie, répondit : « Elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment? — Le voici : j'ai toujours très-bien traité les filles ; il y en a une que je néglige; elle devient reine de France, ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs ; je leur ai prodigué l'or et les honneurs : il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement ; il devient ministre de la guerre ; c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul : mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage: c'est M. deVergennes; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien. » Le maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : «MaisM. d'Âumonl, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. — Moi! dit le maréchal, point du tout; mais, comme il pleurait lui-méme dès la première scène, j'ai cru qu'il était honnête de prendre part à sa douleur. » M. Th... me disait un jour qu'en général, dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête et courageuse par un motif digne Digilizod by Google

ple, répondit : « Elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment? — Le voici : j'ai toujours très-bien traité les filles : il y en a une que je néglige; elle devient reine de France, ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs; je leur ai prodigué l'or et les honneurs : il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement; il devient ministre de la guerre; c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul : mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage: c'est M. de Vergennes; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien. »

*** Le maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : « Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. — Moi! dit le maréchal, point du tout; mais, comme il pleurait lui-même dès la première scène, j'ai cru qu'il était honnête de prendre part à sa douleur. »

*** M. Th... me disait un jour qu'en général, dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête et courageuse par un motif digne

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 163 d'elle, c'est-à-dire très-noble^ il fallait que celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire. Louis XV demandait au duc d'Ayen (depuis maréchal deNoailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie ; le duc répondit que non. «Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah 1 sire, dit M. d'Ayen ,quand Jésus-Christ mourut le vendredisaint, il savait bien qn'il ressusciterait le dimanche. » Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin , le collet s'allongea tellement, qu'il a passé quelque temps pour janséniste, et a été suspect à 1a cour. Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : «C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. — Comment, travaille ! dit le conducteur : quelle insolence ! ce grand roi travailler f Vous venez ici pour insulter Sa Majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à 21 Digitized by Google

d'elle, c'est-à-dire très-noble, il fallait que celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

*** Louis XV demandait au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie; le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi-saint, il savait bien qn'il ressusciterait le dimanche. »

*** Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin, le collet s'allongea tellement, qu'il a passé quelque temps pour janséniste, et a été suspect à la cour.

*** Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. — Comment, travaille! dit le conducteur : quelle insolence! ce grand roi travailler! Vous venez ici pour insulter Sa Majesté! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à

166 ESPRIT DE CHAMPORT. l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître. M. de..., ayant aperçu que M. Barlhe était jaloux (de sa femme), lui dit : «Vous, jaloux! mais savez-vous bien que c'est une prétention? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête? Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu? Une espèce! Quarfd il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment.» Madame de Créqui me disait du baron de Breleuil : « Ce n'est, morbleu ! pas une bête que le baron ; c'est un sot. » Un homme d'esprit me disait un jour que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons. L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit : c'était celui des Mois de M. Boucher. L'abbé Delille s'en * douta, et dit en plaisantant : j « Odeur de vers se sentait à la ronde. ' — Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. » Digilized by Google

l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

*** M. de..., ayant aperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit : « Vous, jaloux ! mais savez-vous bien que c'est une prétention ? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête? Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu? Une espèce ! Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment. »

*** Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est, morbleu ! pas une bête que le baron ; c'est un sot. »

*** Un homme d'esprit me disait un jour que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

*** L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit : c'était celui des *Mois* de M. Roucher. L'abbé Delille s'en douta, et dit en plaisantant :

« Odeur de *vers* se sentait à la ronde.

— Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. »

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 167 M. de Fleuri, procureur général, disait devant quelques gens de lettres : « Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que le tiers n'est qu'adventice dans la constitution^» (Cela veut dire, en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et qu'un accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes.) Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : «Ah ! ah 1 dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous.» Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avezvous entendu ce sermon jusqu'au bout? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. » M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit ; « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Digiiized by Google

⁂ M. de Fleuri, procureur général, disait devant quelques gens de lettres : « Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que le *tiers n'est qu'adventice dans la constitution*?» (Cela veut dire, en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et qu'un accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes.)

⁂ Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous.»

⁂ Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. »

⁂ M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé.

168 ESPRIT DE CHAMFORT. Je VOUS promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre , vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. » On demandait à Diderot quel homme était M. d'Èpinay. «C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. » M. de Th..., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez, s'il y mettait des loups. » M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme, ne le connaissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appelait que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessé de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appelait monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : « Qu'est-ce que tu dis là? monseigneur ! on va te prendre pour un évêque. » M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins, pour ne plus rien trouver de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde. ,*,M. d'Alemberteutoccasion de voir madame Digiiized by Google

Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

*** On demandait à Diderot quel homme était M. d'Épinay. « C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. »

*** M. de Th..., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez, s'il y mettait des loups. »

*** M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme, ne le connaissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appelait que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessé de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appelait monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : « Qu'est-ce que tu dis là? monseigneur! on va te prendre pour un évêque. »

*** M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins, pour ne plus rien trouver de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

*** M. d'Alembert eut occasion de voir madame

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 169 Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. «Heureuse! dit-il, je vous en réponds, heureuse à faire mal au cœur. » **, Quelqu'un, ayant entendu la traduction des Géorgiques de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de ■ Virgile. » M. de B. et M. de G. sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B. disait ' un jour à M. de C. : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si lu m'aimais mieux qu'elle? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc? — Madame de M... ») C'était la maîtresse de son ami. M... me racontait, avec indignation, une malversation de vivriers. « Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim ; et voilà, monsieur, comme le roi est servi!» M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux ; car de quoi nous moquerons-nous? — Ohl luiditM. Sabatierde Cabre, consolez-vous; les occasions ne vous manqueront pas plus que Digilized by Google

Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse ! dit-il, je vous en réponds, heureuse à faire mal au cœur. »

*** Quelqu'un, ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile. »

*** M. de B. et M. de C. sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B. disait un jour à M. de C. : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si tu m'aimais mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc ? — Madame de M... » C'était la maîtresse de son ami.

*** M... me racontait, avec indignation, une malversation de vivriers. « Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim ; *et voilà, monsieur, comme le roi est servi !* »

*** M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux ; car de quoi nous moquerons-nous ? —Oh ! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous ; les occasions ne vous manqueront pas plus que

 les moyens. — Ah! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'Église point de salut. » M. le régent avait promis de faire quelque chose du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poëte attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le prince le vit et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux ; en voilà quatre. » Le prince pensa étouffer de rire. ♦** Quelqu'un ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon , dans le Journal de ^ Paris : « Avec cet esprit-là , dit-il , ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air. » Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et" qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne ; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite Digilizod by Google

les moyens. — Ah! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'Église point de salut.»

*** M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poëte attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le prince le vit et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre.» Le prince pensa étouffer de rire.

*** Quelqu'un ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris :* « Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air. »

*** Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne ; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite

 les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles ; ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes. Louis XV se fit peindre par Latour. Le peintre, toutén travaillant, causait avec le roi, qui paraissait le trouver bon. Latour, encouragé et naturellement indiseret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : « Au fait, sire, vous n'avez point de marine. » Le roi répondit sèchement ; « Que dites-vous là ? Et Vernet, dône I ,%'On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment... — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là? — Oui. — Qu'il attende ; il entrera avec les sacrements. » Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme : il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police. M. Lemière a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa Veuve de Malabar, jouée en 1770, et sa Veuve de Malabar, jouée en 1781, Digilized by Google

les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles; ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

*** Louis XV se fit peindre par Latour. Le peintre, tout en travaillant, causait avec le roi, qui paraissait le trouver bon. Latour, encouragé et naturellement indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : « Au fait, sire, vous n'avez point de marine. » Le roi répondit sèchement : « Que dites-vous là ? Et Vernet, donc !

*** On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment... — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là ? — Oui. — Qu'il attende : il entrera avec les sacrements. »

*** Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme : il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

*** M. Lemière a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa *Veuve de Malabar,* jouée en 1770, et sa *Veuve de Malabar,* jouée en 1781,

 il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionne qui a fait le succès de la pièce. Un philosophe, retiré du monde, m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu , mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société ; tnais cultivez les sentiments qui vous en séparent. Diderot, âgé de soixante-deux ans et amoureux de toutes les femmes , disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi -même: Vieux fou! vieux gueux! quand cesseras -tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? » M. de C..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés , un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand , lui dit ; « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sens que je m'y trouverais très-mal. — M. l'abbé, lui répondit naïvement M. de C..., c'est parce que vous y seriez mal que le pays est excellent. » Plusieurs officiers français étant allés à Berlin , l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui Digilized by Google

il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

*** Un philosophe, retiré du monde, m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu, mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société ; mais cultivez les sentiments qui vous en séparent.

*** Diderot, âgé de soixante-deux ans et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : Vieux fou ! vieux gueux ! quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ? »

*** M. de C..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés, un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sens que je m'y trouverais très-mal. — M. l'abbé, lui répondit naïvement M. de C..., c'est parce que vous y seriez mal que le pays est excellent. »

*** Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui

 et lui demanda son nom. « Le marquis de Beaucourt. — De quel régiment? — De Champagne. — Ah! oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre. » Et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes. M. deChaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé ; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui fl contait son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. » Lecomte de... et le marquis de... me demandant quelle différence je faisais entre eux en fait de principes, je répondis : « La différence qu'il y a entre vous est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait. Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmait la conduite de l'archevèque de Sens. Il le qualifiait de despote , et disait : « Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme, et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. » Il croyait , en tenant ce discours , faire acte de citoyen , et risquer de se perdre à la cour. Madame Desparbès couchant une nuit avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah ! sire. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant ! — Le maréchal 22 Digitized by Google

et lui demanda son nom. « Le marquis de Beaucourt. — De quel régiment? — De Champagne. — Ah! oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre. » Et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes.

*** M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui il contait son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

*** Le comte de... et le marquis de... me demandant quelle différence je faisais entre eux en fait de principes, je répondis : « La différence qu'il y a entre vous est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait.

*** Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmait la conduite de l'archevèque de Sens. Il le qualifiait de despote, et disait : « Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme, et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. » Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la cour.

*** Madame Desparbès couchant une nuit avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah! sire. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant! — Le maréchal

 de Richelieu. — Il a tant. d'esprit! — Manville. — 11 a une si belle jambe! — A la bonne heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. — Ah ! sire , il est si attaché à Votre Majesté ! » Madame de Main tenon et madame de Caylus se promenaient autour de la- pièce d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'ellés étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon , qui répondit : « Elles sont comme moi ; elles regrettent leur bourbe. » Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. » Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante , mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que • c'était pour prendre sa revanche, et que la fête Digitized by Google

de Richelieu. — Il a tant d'esprit! — Manville. — Il a une si belle jambe! — A la bonne heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. — Ah! sire, il est si attaché à Votre Majesté! »

*** Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit : « Elles sont comme moi; elles regrettent leur bourbe. »

*** Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. »

*** Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête

 serait superbe. On accourt ; grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. Œ Messieurs , dit-il , ce sont les dépenses , et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien (et il cntr'ouvre son habit dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominicain qui vaut cinq mille guinées ; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets , ils sont de mille guinées chacun , payables à vue sur la banque d'Amsterdam. » Il en fait un rouleau , et les met sur le réchaud allumé. « Je ne doute pas , messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, messieurs , la fête est finie. » La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent. Trois choses, disait N..., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre ; le bruit, le vent et la fumée. A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait : « Si j'étais une catin , je serais encore une fort honnête femme ; car je ne voudrais point prendre Digitized by Google

serait superbe. On accourt; grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien (et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominicain qui vaut cinq mille guinées; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets, ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. » Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé. « Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, messieurs, la fête est finie. »

*** La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent.

*** Trois choses, disait N..., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée.

*** A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait : « Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme; car je ne voudrais point prendre

 pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. « Madame de G. . . , disait M. . . , a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. » Feue madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari dans les commencements de son mariage ; il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière, qui était malade. Pendant la conversation , elle s'endormit ; et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille ; « Il vous était réservé, madame, de faire rougir du mariage. » Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : « Misérable! si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois àMarly, où il s'était ennuyé à périr. Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui ; « C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accaWe, il ne me hait pas plus qu'un autre. » Duclos parlait un jour du paradis que chacun se fait à sa -manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi comDigitized by Google

pour amant un homme qui serait capable de m'épouser.

*** « Madame de G..., disait M..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. »

*** Feue madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari dans les commencements de son mariage ; il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière, qui était malade. Pendant la conversation, elle s'endormit ; et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il vous était réservé, madame, de faire rougir du mariage. »

*** Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : « Misérable ! si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

*** Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui : « C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. »

*** Duclos parlait un jour du paradis que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi com-

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 177 poser le vôtre : du pain , du vin , du fromage et la première venue. » C'était l'usage, chez madame Deluchet, que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous? — Tant. » Il arriva que madame Deluchet demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celleci parvint à rendre ce compte , à l'exception de trente-six livres ; lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah ! madame , et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous ayez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres ! » M. de Bissi , voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue, qu'elle voulait ménager M. de Bissi et s'arranger pour, qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à des.sein. Mais M. de Bissi ne fît semblant de rien , et la garda six mois , en l'importunant de ses assiduités. M. d'Épréménil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises del'alchimie. D'Épréménil se plaignant de ce que cette pierre philosophale 1 Digilized by Google

poser le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

⁂ C'était l'usage, chez madame Deluchet, que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous? — Tant. » Il arriva que madame Deluchet demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six livres; lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah! madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous ayez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres! »

⁂ M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue, qu'elle voulait ménager M. de Bissi et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

⁂ M. d'Épréménil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Épréménil se plaignant de ce que cette pierre philosophale

178 ' BSPBIT DE CHAMIORT. n’arrivait pas , et une certaine formule n’ayant point eu d’effet , Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu’il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. « II faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l’Être suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. » Celle-ci redoubla de coquetterie; d’Épréménil épousa, et il n’y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale. On disait à Louis XV qu’un de ses gardes, qu’on lui nommait , allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d’avaler un écu de six livres. « Àh ! bon Dieu ! dit le roi, qu’on aille chercher Ândouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire , dit le duc de Noailles , ce ne sont point là les gens qu’il faut. — Et qui donc ? — Sire , c’est l’abbé Terray. L’abbé Terray ! comment? — Il arrivera , il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième , un second vingtième ; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres ; il s’en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ail fait de la peine à l’abbé Terray ; c’est la seule dont il eût conservé le souvenir ; il le dit lui-mème au marquis de Sesraaisons. M. d’Ormesson, étant contrôleur général, Digiiized by Google

n'arrivait pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. « Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l'Être suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. » Celle-ci redoubla de coquetterie; d'Épréménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

*** On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. « Ah! bon Dieu! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray! comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

*** M. d'Ormesson, étant contrôleur général,

 disait devant vingt personnes, qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été uliles des gens comme Corneille, Boileau, la Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait; car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Morfontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : « Je sais que c'est votre façon de penser, mais ayez pour moi le ménagement de ne le pas dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait souvent à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : <1 Qu'on leur montre le château, lesjardins, » tout, excepté moi. » On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : « Vous êtes bien content, M. Levret, d'accoucher madame la dauphine? cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. » Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepoix, que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes Digilized by Google

disait devant vingt personnes, qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, la Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait; car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Morfontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : « Je sais que c'est votre façon de penser, mais ayez pour moi le ménagement de ne le pas dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait souvent à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : « Qu'on leur montre le château, les jardins, » tout, excepté moi. »

*** On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : « Vous êtes bien content, M. Levret, d'accoucher madame la dauphine? cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

*** Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepoix, que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes

180 ESPRIT DE CUAMFORT. honnêtes ; et là-dessus, il enfile une histoire fort gaie; puis une autre encore plus forte; enfin, à une troisième qui commençait encore plus vivement ; madame de Rochefort l'arrête, et lui dit : . « Prenez donc garde, Duclos ; vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. » Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien, dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, u'avez-vous jamais perdu une bataille? » M. de Choiseul-Goulïier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles. Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. » Madame Geoifrin disait de madame de la Digitized by Google

honnêtes ; et là-dessus, il enfile une histoire fort gaie ; puis une autre encore plus forte ; enfin, à une troisième qui commençait encore plus vivement ; madame de Rochefort l'arrête, et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos ; vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

⁂ Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien, dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille? »

⁂ M. de Choiseul-Gouffier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.

⁂ Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. »

⁂ Madame Geoffrin disait de madame de la

 Ferté-Imbaul, sa fille : « Quand je la considère, je suis élonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »> Le lord Rochesler avait fait dans une pièce de vers l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre ; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiezvous? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. » Louis XIV, se plaignant chez madame de Maintenon du chagrin que lui causait la division des évêques : « Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait un schisme; mais cela ne sera pas facile. — Eh bien, sire, dit en riant madame la duchesse, que ne ditesvous aux quarante de revenir à l'avis des neuf? ils ne vous refuseront pas. » Le roi,- quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer avant le temjip ordinaire un concert qui l'ennuyait, et dit : « Voilà assez de musique. » Les concertants le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : « Mon ami, quel règne se prépare ! » Ce fut le comte de Grammont lui-mème qui vendit quinze cùnts livres le manuscrit des 23 Digitized by Google

Ferté-Imbaut, sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »

*** Le lord Rochester avait fait dans une pièce de vers l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. »

*** Louis XIV, se plaignant chez madame de Maintenon du chagrin que lui causait la division des évêques : « Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait un schisme; mais cela ne sera pas facile. — Eh bien, sire, dit en riant madame la duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir à l'avis des neuf? ils ne vous refuseront pas. »

*** Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer avant le temps ordinaire un concert qui l'ennuyait, et dit : « Voilà assez de musique. » Les concertants le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : « Mon ami, quel règne se prépare! »

*** Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des

182 ESPRIT DE CHAMFORT. mémoires où il est si clairement tratlé de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton. Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le père Neuville. La lecture so fit sur le manuscrit de l'auteur, etM. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tiPi, ce fut de faire dire au père Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi. M. d'invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier ; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit ; « Vous Digitized by Google

mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

*** Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le père Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au père Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

*** M. d'Invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier ; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : « Vous

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 183 n’êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parla de sa place, comme d’une chose qui suppléait à la richesse : « Oh ! dit le roi, la place peut s’en aller, et la femme reste. » Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul; un d’eu.x, d’une mine très-grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses ; « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adressa la parole. « Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le roi est bien gardé par des Suisses. » Pendant la guerre d’Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : « Vous vous êtes battu pour votre maître; moi, pour le mien; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils? » Ce trait vaut biea celui du roi de Pegu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n’avaient pas de roi. Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. » Digitizod by Google

n'êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse : « Oh ! dit le roi, la place peut s'en aller, et la femme reste. »

*** Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul ; un d'eux, d'une mine très-grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adressa la parole. « Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo ! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage ; le roi est bien gardé par des Suisses. »

*** Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : « Vous vous êtes battu pour votre maître ; moi, pour le mien ; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils? » Ce trait vaut bien celui du roi de Pegu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de roi.

*** Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

ESPRIT DE CHAMPORT. iSl L'abbé de la Galaisière était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, semblait ne pas le reconnaître. « Mon ami, lui dit l'abbé de la Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt, votre maître ne l'est pas encore. » Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans, disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingtquinze : « La mort nous a oubliés. — Chut 1 » lui répondit M. de Fontenelle en mettant le doigt sur sa bouche. M. de Vendôme disait à madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles ; « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. » M. le prince de Charolais, ayant surpris M.deBrissacchezsa maîtresse, lui dit; «Sortez! » M. de Brissac lui répondit ; « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons. » M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau^, dit avec impatience à M. de R...., qui me l'a-répélé : « Cela est incroyable; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier ; on ne s'accoutume point à cela. » M. de Turenne dînant chez M. de LamoiDigitized by Google

*** L'abbé de la Galaisière était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, semblait ne pas le reconnaître. « Mon ami, lui dit l'abbé de la Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt, votre maître ne l'est pas encore. »

*** Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans, disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » lui répondit M. de Fontenelle en mettant le doigt sur sa bouche.

*** M. de Vendôme disait à madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

*** M. le prince de Charolais, ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez ! » M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons. »

*** M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R...., qui me l'a répété : « Cela est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

*** M. de Turenne dînant chez M. de Lamoi-

 gnon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'élait pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation ; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. » Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui , le connaissant bien , lui dit : « Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret? » En effet, ce fut Diderot qui le trahit. C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme maraudeur; on vient le lui dire : « Je suis très-content de mon cuisinier, répondit-il ; mais j'ai un mauvais marmiton. » Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu. Je proposais à M. de L... un mariage qui semblait avantageux. lime répondit : « Pourquoi me marierais-je? Le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas. » Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots ; Digilized by Google

gnon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. »

*** Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui, le connaissant bien, lui dit : « Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret? » En effet, ce fut Diderot qui le trahit.

*** C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme maraudeur; on vient le lui dire : « Je suis très-content de mon cuisinier, répondit-il; mais j'ai un mauvais marmiton. » Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.

*** Je proposais à M. de L... un mariage qui semblait avantageux. Il me répondit : « Pourquoi me marierais-je? Le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas. »

*** Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots;

 l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer: « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle; qu'il ne se mêle pas du mien. » Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. » . On demandait à M. de Fontenelle mourant: « Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va. » Le roi de Pologne Stanislas avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : « Mais, mon clier abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute; vous tenez des discours très-libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu ; il faut vous modérer : tâchez d'y croire; je vous donne un an pour cela. » M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami en le retrouvant : « Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié. » Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je au refus et aux traeasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions? » Le roi lui répondit: « Je n'aime point à me dessaisir; il Digilizod by Google

l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer: « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle; qu'il ne se mêle pas du mien. »

*** Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

*** On demandait à M. de Fontenelle mourant: « Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, dit-il; cela s'en va. »

*** Le roi de Pologne Stanislas avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : « Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute; vous tenez des discours très-libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu; il faut vous modérer : tâchez d'y croire; je vous donne un an pour cela. »

*** M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami en le retrouvant : « Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié. »

*** Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je au refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions? » Le roi lui répondit: « Je n'aime point à me dessaisir; il

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 187 faut toujours avoir de quoi vivre. » {Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.) Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople ; le roi ne voulait pas ; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit ; « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes ; c'est vous qui m'y forcez ; soit, qu'il parle ; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » {Anecdote contée par Favier, qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.) On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame Dubarry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait scs ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait: « Parlez à Bcrtin; donnez-lui trois Digilized by Google

faut toujours avoir de quoi vivre. » (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

⁂ Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople; le roi ne voulait pas; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes; c'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » (*Anecdote contée par Favier, qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.*)

⁂ On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame Dubarry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : « Parlez à Bertin; donnez-lui trois

 millions en tels effets : je vous fais présent du reste. » Le roi partageait ainsi avec le ministre , èt, n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul malgré les intrigues de madame Dubarry. M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : « Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an, que pendant les vingt-cinq ou trente premières années ; mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale. » Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M, de Galonné dans l'affaire de M. de la Chalotais; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Galonné, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois ; « En voilà une bonne à brûler^ » ou telle autre plaisanterie; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et JL de Galonné se divertissant de sou embarras, et lui disant : « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte toutle piquanl de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d' Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de CaDigilized by Google

millions en tels effets : je vous fais présent du reste. » Le roi partageait ainsi avec le ministre, et, n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul malgré les intrigues de madame Dubarry.

*** M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : « Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an, que pendant les vingt-cinq ou trente premières années ; mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale. »

*** Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de la Chalotais ; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois : « En voilà une bonne à brûler, » ou telle autre plaisanterie ; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant : « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Ca-

 lonne : « Je sais, monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul, relatives à l'affaire de M. de la Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes. » Un homme très-pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait ; « Morbleu! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme. » Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-mcme; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. » Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne; c'est ce qui les sauva : et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamai.s su l'énormité du désa.stre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques a Digitized by Google

lonne : « Je sais, monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul, relatives à l'affaire de M. de la Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes. »

*** Un homme très-pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme. »

*** Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siége, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même ; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal.— En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

*** Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne ; c'est ce qui les sauva : et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques

 églises; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui. Madame de G... disait à M. B... : « J'aime en vous... — Ah! madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu. » J'ai connu un misanthrope, qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connaisse. » Le maréchal de Broglie affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucourt, s'approcha, et lui dit à l'oreille: « Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. deRoulhc qui commandera. » C'était le plus sot des lieutenants généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira. Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : « On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince ; et, s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. » Le roi, quand M. de Silhouette Digitized by Google

églises; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

*** Madame de C... disait à M. B... : « J'aime en vous... — Ah! madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu. »

*** J'ai connu un misanthrope, qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connaisse. »

*** Le maréchal de Broglie affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucourt, s'approcha, et lui dit à l'oreille: « Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. » C'était le plus sot des lieutenants généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

*** Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : « On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince; et, s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. » Le roi, quand M. de Silhouette

 fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et lui ajouta : « Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. (.4necdote contée par madame de Boufflers.) Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans! car je suis sûr que je vivrai jusques-là. Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et elle ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Ce irait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme. Un homme buvait à table d'excellent vin, sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. « Voilà du bon vin ! » dit le buveur silencieux. « C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est un vin des dieux. — Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation. » Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : Un Italien de Rome. « Dans ma jeunesse même, me disait M...,
Digitized by Google

fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et lui ajouta : « Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. (*Anecdote contée par madame de Boufflers.*)

*** Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : *Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans ! car je suis sûr que je vivrai jusques-là.* Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et elle ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Ce trait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

*** Un homme buvait à table d'excellent vin, sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. « Voilà du bon vin ! » dit le buveur silencieux. « C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est un vin des dieux. — Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation. »

*** Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome.*

*** « Dans ma jeunesse même, me disait M...,

 j’aimais à intéresser, J’aimais assez peu à séduire, et j’ai toujours détesté de corrompre. » M... me disait: « Toutes les fois que je vais chez quelqu’un, c’est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. » Malgré toutes les plaisanteries qu’on rebat sur le mariage, disait M..., je ne vois pas ce qu’on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq. M. de L... me disait de M. de R... : « C’est l’entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères. » Je causais un jour avec M. de V..., qui paraît vivre sans illusions dans un âge où l’on en est encore susceptible. Je lui témoignais la surprise qu’on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : « On ne peut pas être et avoir été. J’ai été dans mon temps, tout comme un autre, l’amant d’une femme galante, le jouet d’une coquette, le passe-temps d’une femme frivole, l’instrument d’une intrigante. Que peut-on être de plus? — L’ami d’une femme sensible. — Ah 1 nous voilà dans les romans! » « Je vous prie de croire , disait M... à un homme très-riche, que je n’ai pas besoin de ce qui me manque. » Digitized by Google

j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre. »

⁂ M... me disait : « Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. »

⁂ Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M..., je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq.

⁂ M. de L... me disait de M. de R... : « C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères. »

⁂ Je causais un jour avec M. de V..., qui paraît vivre sans illusions dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui témoignais la surprise qu'on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : « On ne peut pas être et avoir été. J'ai été dans mon temps, tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-temps d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante. Que peut-on être de plus ? — L'ami d'une femme sensible. — Ah ! nous voilà dans les romans ! »

⁂ « Je vous prie de croire, disait M... à un homme très-riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque. »

CÀR/ICTÈRES ET ANECDOTES. 193 M..., à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : « Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande. » Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit ; « Tout le monde ne peut pas être sec. » « Je repousse, disait M...,les bienfaits de la protection ; je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime; mais je ne chéris que ceux de l'amitié. » M..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la SaintJean. » On demandait à M... ; « Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société? » Il répondit : « C'est de plaire. » On disait à un homme que M..., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. «« Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que .j'aie besoin de lui conserver. »
Digilizod by Google

*** M..., à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : « Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande. »

*** Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : « Tout le monde ne peut pas être sec. »

*** « Je repousse, disait M..., les bienfaits de la protection ; je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime ; mais je ne chéris que ceux de l'amitié. »

*** M..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la Saint-Jean. »

*** On demandait à M... : « Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société? » Il répondit : « C'est de plaire. »

*** On disait à un homme que M..., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. « Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'aie besoin de lui conserver. »

ESPRIT DE CHAMPORT. Une jeune personne dont la mère était jalouse, et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour; « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. » M..., voyant, dans ces derniers temps, jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'H voulait voir arriver : « Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique. » Je demandais à M. N..., pourquoi il n'allait plus dans le monde. Il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes, et que je connais les hommes. » M... avait montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre ; c'était son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi ; tu les trouveras en repassant, » La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait au plus honnête homme l'envie d'être diffamé. Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient trèségoïstes. <f Oui, dit M... , en attendant qu'ils soient polis. » On disait à M... : « Vous aimez beaucoup Digilized by Google

*** Une jeune personne dont la mère était jalouse, et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

*** M..., voyant, dans ces derniers temps, jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : « Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique. »

*** Je demandais à M. N..., pourquoi il n'allait plus dans le monde. Il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes, et que je connais les hommes. »

*** M... avait montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre; c'était son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi; tu les trouveras en repassant. »

*** La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait au plus honnête homme l'envie d'être diffamé.

*** Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très-égoïstes. « Oui, dit M... , en attendant qu'ils soient polis. »

*** On disait à M... : « Vous aimez beaucoup

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 195 la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa ; « Non, j'en ai pour moi ; ce qui m'attire quelquefois celle des autres. » On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois, ces deux vers de Racine : Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée Que sur la foi promise, et rarement gardée. On disait à M..., académicien: « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. » M... disait de mademoiselle..., qui n'était point vénale, n'écoutait que son cœur, et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat. Un mari disait à sa femme : « Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule ; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. » J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avait devant lui n'était Digitized by Google

la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j'en ai pour moi ; ce qui m'attire quelquefois celle des autres. »

*** On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Lomènie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois, ces deux vers de Racine :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.

*** On disait à M..., académicien : « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. »

*** M... disait de mademoiselle..., qui n'était point vénale, n'écoutait que son cœur, et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat.

*** Un mari disait à sa femme : « Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi ; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule ; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. »

*** J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avait devant lui n'était

196 ESPBIT DE GHAMFOBT. pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : « Monsieur , ou il ne la connaît pas , ou c'est sa femme. » Je demandais à M. de... s'il se marierait. « Je ne le crois pas, » me disait-il. Et il ajouta en riant: « La femme qu'il me faudrait,je ne la cherche point, je ne l'évite même pas. » M..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers , répondit froidement : « Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue* » Je propo.serais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants, le traité que voici. Je dirais aux premiers: « Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas ; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirais aux méchants : Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intéDigilizod by Google

pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : « Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme. »

*** Je demandais à M. de... s'il se marierait. « Je ne le crois pas, » me disait-il. Et il ajouta en riant : « La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas. »

*** M..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : « Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. »

*** Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants, le traité que voici. Je dirais aux premiers: « Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirais aux méchants : Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque inté-

 rêl personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive. » On disait d'un escrimeur adroit mais poltron; spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant ; « Il manie très-bien le fleuret et la fleurette, mais le duel lui fait peur. » **, «C'est bien mal fait, disait M..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de jouer. A présent, ce n'est plus rien du tout. » M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un Jour, à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. » M... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par 1a crainte sur la faiblesse. Un célibataire qu'on pressait de se marier, répondit plaisamment : « Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage. » Un homme parlait du respect que mérite le public. « Oui, dit M..., le respect qu'il obtient de la prudence. Tout le monde méprise les haDigilizod by Google

rêt personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive. »

⁂ On disait d'un escrimeur adroit mais poltron ; spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : « Il manie très-bien le fleuret et la fleurette, mais le duel lui fait peur. »

⁂ « C'est bien mal fait, disait M..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de jouer. A présent, ce n'est plus rien du tout. »

⁂ M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. »

⁂ M... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

⁂ Un célibataire qu'on pressait de se marier, répondit plaisamment : « Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage. »

⁂ Un homme parlait du respect que mérite le public. « Oui, dit M..., le respect qu'il obtient de la prudence. Tout le monde méprise les ha-

198 ESPRIT DE CHAMPORT. rangères ; cependant, qui oserait risquer de les oft'enser en traversant la halle? » Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talent, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la révolution de 1789; il me répondit ; « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement. » «11 faut que ce qu'on appelle la police, soit une chose bien terrible, disait plaisamment madame de..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste. » «Cequi rend le monde désagréable, me disait M. deli..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens ; de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns, et corriger les autres. Il faudrait détruire l'enfer et recomposer le paradis. ;> Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait; de façon que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de... disait d'elle : « Quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'ètre point purgée. » Digitized by Google

rangères ; cependant, qui oserait risquer de les offenser en traversant la halle? »

*** Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talent, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la révolution de 1789 ; il me répondit : « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement. »

*** « Il faut que ce qu'on appelle *la police,* soit une chose bien terrible, disait plaisamment madame de..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste. »

*** « Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens ; de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns, et corriger les autres. Il faudrait détruire l'enfer et recomposer le paradis. »

*** Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait ; de façon que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de... disait d'elle : « Quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée. »

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 199 Un homme d'esprit définissait Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter, c'est-à-dire s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise. M... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : « Parler toujours bien du sexe en général ; louer celles qui sont aimables ; se taire sur les autres ; les voir peu ; ne s'y fier jamais , et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit. » Un philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire. Madame de... disait de M. B... ; « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux ; c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes. M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec éllë. 1) C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en

Digitized by Google

*** Un homme d'esprit définissait Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter, c'est-à-dire s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

*** M... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : « Parler toujours bien du sexe en général ; louer celles qui sont aimables ; se taire sur les autres ; les voir peu ; ne s'y fier jamais, et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit. »

*** Un philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire.

*** Madame de... disait de M. B... : « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes.

*** M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. »

*** C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en

 vers, l’autre en prose, de l’amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soientrmorts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c’est de voir l’amour sentimental posséder madame ‘de Voyer jusqu’au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres ccladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur. « Qu’un homme d’esprit, disait en 'riant M. de..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit ; mais sur sa femme ! il faut être bien bête. » « Dans le monde, disait M... , vous avez trois sortes d’amis : vos amis qui vous aiment ; vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent. » M... disait: « Je ne sais pourquoi madame de L... désire tant que j’aille chez elle; car, quand j’ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins.» On pourrait dire cela du monde en général. D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n’y a que l’inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d’en envoyer un second. »
Digitized by Google

vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

*** « Qu'un homme d'esprit, disait en riant M. de..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit; mais sur sa femme! il faut être bien bête. »

*** « Dans le monde, disait M..., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment; vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent. »

*** M... disait : « Je ne sais pourquoi madame de L... désire tant que j'aille chez elle; car, quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. » On pourrait dire cela du monde en général.

*** D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

 On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires; sur quoi, M... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que ce célibat pourrait bien avoir une autre cause. » disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps ; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour, est de sentiment à sentiment, ou de position à posilion, etc. M. de... disait qu'il ne fallait rien dire, dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivait son avis en disant ; En fait d'imtr tilités, il ne faut que le nécessaire, » M... disait que le désavantage d'être audessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin. On proposait un mariage à M... ; il répondit : « Il y a deux choses que fai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. » La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues, à regarder
Digitized by Google

*** On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires; sur quoi, M... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que ce célibat pourrait bien avoir une autre cause. »

*** N... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour, est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc.

*** M. de... disait qu'il ne fallait rien dire, dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivait son avis en disant : *En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire.* »

*** M... disait que le désavantage d'être au-dessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

*** On proposait un mariage à M... ; il répondit : « Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. »

*** La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues, à regarder

202 ESPRIT DI CHAMFORT. un chien ronger un os : « C'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de..., que je suis plus curieux de ce spectacle. » M. Thomas me disait un jour ; « Je n'ai pas besoin de mes contemporains ; mais j'ai besoin de la postérité : » Il aimait beaucoup la gloire. « Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés ! » N. .. disait à M. Barthe: « Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé; il y en aurait un moyen. — Et lequel? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme. M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence ; et le peu qui lui en reste, il le garde pour lui. On proposait à un célibataire de se marier. Il répondit par de la plaisanterie; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit: « Votre femme ne s'ennuierait pas. » Sur quoi, il répondit : « Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre. » On accusait M... d'être misanthrope. « Moi, dit-il, je ne le suis pas ; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre.
Digilizod by Google

un chien ronger un os : « C'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de..., que je suis plus curieux de ce spectacle. »

*** M. Thomas me disait un jour : « Je n'ai pas besoin de mes contemporains ; mais j'ai besoin de la postérité : » Il aimait beaucoup la gloire. « Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés ! »

*** N... disait à M. Barthe : « Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé ; il y en aurait un moyen. — Et lequel ? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme.

*** M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence ; et le peu qui lui en reste, il le garde pour lui.

*** On proposait à un célibataire de se marier. Il répondit par de la plaisanterie ; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : « Votre femme ne s'ennuierait pas. » Sur quoi, il répondit : « Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre. »

*** On accusait M... d'être misanthrope. « Moi, dit-il, je ne le suis pas ; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre.

CARACTÊBES ET ANECDOTES. 203 — Qu’avez-vous fait pour l’empêcher? — Je me suis fait solitaire. » Il est temps, disait M...,*que la philosophie ait aussi son index, comme l’inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu’elle fasse une liste des livres qu’elle proscrit, et cette proscfiptioq sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres même qu’elle approuve en général, combien d’idées particulières ne condamnerait-elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens ! « Ce jour-là, je fus très-aimable, point brutal, » me disait M. S..., qui était, en effet, l’un et l’autre. M... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d’aimer les femmes ou de les connaître : il n’y a pas de milieu. » M..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d’en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. « Non, dit-il, il faut laisser à l’envie le temps d’essuyer son écume. » M..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage qu’il lui offrait, pour courir après celui de M. de L...,qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gênes, riche et puisDigilized by Google

— Qu'avez-vous fait pour l'empêcher? — Je me suis fait solitaire. »

*** Il est temps, disait M..., que la philosophie ait aussi son index, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscrit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres même qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamnerait-elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens!

*** « Ce jour-là, je fus très-aimable, point brutal, » me disait M. S..., qui était, en effet, l'un et l'autre.

*** M... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître : il n'y a pas de milieu. »

*** M..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. « Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume. »

*** M..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. de L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gênes, riche et puis-

ESPRIT DE CEAMFORT. \ 204 santé, a offert sa souveraineté à plusieurs rois, qui l'ont refusée, et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante. » Un des parents de M. de Vergennes, lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de Paris, le baron de Breteuil, qui était dans le cas delui succéder. « C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée; que quantité de gens le croient digne du ministère : il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil. On reprochait à M. L... , homme de lettres, de neplus rien donner au public. « Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liège est défendu de temps en temps? » M... disait de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : «On le mange, mais onne le digère pas. » ,*,M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avaittoujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter.Sa femme s'y refuse. « Eh quoil lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en afDigilized by Google

sante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois, qui l'ont refusée, et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante. »

*** Un des parents de M. de Vergennes, lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de Paris, le baron de Breteuil, qui était dans le cas de lui succéder. « C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici; c'est qu'il a une réputation usurpée; que quantité de gens le croient digne du ministère : il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil.

*** On reprochait à M. L..., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. « Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liége est défendu de temps en temps? »

*** M... disait de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

*** M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. « Eh quoi! lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en af-

t CARACTÈRES ET ANECDOTES. 20S faire avec M...? — Belle raLson! dit-il, ne m'avez-vous pas laissé mes droits, quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T..,? — Oh ! quelle différence! était-ce de l'amour que j'avais pour eux! Rien, pures fantaisies ; mais avecM..., c'est un sentiment ; c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savais pas cela ; n'en parlons plus. » Et, en effet, tout fut dit. M.deR..., qui entendait conter cette histoire, s'écria: « Mon Dieu! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses ! » « Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M... ; car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire. » Je demandais à M... s'il se marierait. Il me répondit : « Pourquoi faire? Pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort? » M. de... demandait à l'évèque de... une maison de campagne où il n'allait jamais. Celui-ci lui répondit ; « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point, et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait? » M. de..., après un instant de silence, répondit : « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. » Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très-lu36 Digilized by Google

faire avec M...? — Belle raison! dit-il, ne m'avez-vous pas laissé mes droits, quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T...? — Oh! quelle différence! était-ce de l'amour que j'avais pour eux! Rien, pures fantaisies; mais avec M..., c'est un sentiment: c'est à la vie et à la mort. — Ah! je ne savais pas cela; n'en parlons plus. » Et, en effet, tout fut dit. M. de R..., qui entendait conter cette histoire, s'écria: « Mon Dieu! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses! »

*** « Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M...; car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire. »

*** Je demandais à M... s'il se marierait. Il me répondit: « Pourquoi faire? Pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort? »

*** M. de... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où il n'allait jamais. Celui-ci lui répondit: « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point, et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait? » M. de..., après un instant de silence, répondit: « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. »

*** Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très-lu-

206 ESPRIT DE CHAMÏORT. crative qu'il avait perdue ; sa femme l'y exhortait; il lui répondit ; «c Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme. » Je pressais M. de L... d'oublier les torts de M. de B..., qui l'avait autrefois obligé; il me répondit : « Dieu a recommandé le pardon des injures ; il n'a point recommandé celui des bienfaits. » ,%M... me disait ; « Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles. » ,%M. de Galonné, voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clef n'entrait point dans la serrure ; il lâcha un f d'impatience, et, sentant sa faute : « Pardon, mesdames ! dit-il ; j'ai bien fait des affaires dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. » En effet, la clef entra tout de suite. Je demandais à M... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité , il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire. «Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. » Digiiized by Google

crative qu'il avait perdue ; sa femme l'y exhortait ; il lui répondit : « Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse ; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme. »

*** Je pressais M. de L... d'oublier les torts de M. de B..., qui l'avait autrefois obligé ; il me répondit : « Dieu a recommandé le pardon des injures ; il n'a point recommandé celui des bienfaits. »

*** M... me disait : « Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles. »

*** M. de Calonne, voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clef n'entrait point dans la serrure ; il lâcha un f..... d'impatience, et, sentant sa faute : « Pardon, mesdames ! dit-il ; j'ai bien fait des affaires dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. » En effet, la clef entra tout de suite.

*** Je demandais à M... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire. « Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 207 M. de... promettait je ne sais quoi à M.L..., et jurait foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnète homme? » Le fameux Ben-Jonhson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez bien à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'ètre ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune. Ce n'est pas, me disait M. de M..., un homme très-vulgaire, que celui qui dit à la fortune : « Je ne veux de toi qu'à telle condition ; tu subiras le joug que je veux t'imposer ; » et qui dit à la gloire ; « Tu n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je repousserai si tu en risques avec moi de trop familières et qui ne me conviennent pas. » C'était luimême qu'il peignait ; et tel est, en effet, son caractère. On disait d'un courtisan léger, mais non corrompu : « 11 a pris de la poussière dans le tourDigilized by Google

*** M. de... promettait je ne sais quoi à M. L..., et jurait foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme ? »

*** Le fameux Ben-Jonhson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez bien à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

*** Ce n'est pas, me disait M. de M..., un homme très-vulgaire, que celui qui dit à la fortune : « Je ne veux de toi qu'à telle condition ; tu subiras le joug que je veux t'imposer ; » et qui dit à la gloire : « Tu n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je repousserai si tu en risques avec moi de trop familières et qui ne me conviennent pas. » C'était lui-même qu'il peignait ; et tel est, en effet, son caractère.

*** On disait d'un courtisan léger, mais non corrompu : « Il a pris de la poussière dans le tour-

 billon; mais il n’a pas pris de tache dans la boue. » M... disait qu’il fallait qu’un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d’èlre tranquille ; puis celui des vivants, de penser, sentir et s’amuser. M. de Vergennes n’aimait point tes gens de lettres, et on remarqua qu’aucun écrivain distingué n’avait fait des vers sur la paix de 1783 ; sur quoi, quelqu’un disait : « Il y en a deux raisons ; il ne donne rien aux poètes et ne prête pas à la poésie. » Je demandais à M... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. « Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d’avoir un fils qui me ressemble. » Comme, j’étais surpris, vu que c’est un très-honnête homme : « Oui, dit-il, un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi. » Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d’amour. Un homme d’esprit dit là-dessus ; « A quoi bon cette forfanterie? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela? » Dans le temps de l’assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de... « Ne vous fatiguez pas, lui dilDigitized by Google

billon; mais il n'a pas pris de tache dans la boue. »

⁂ M... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille; puis celui des vivants, de penser, sentir et s'amuser.

⁂ M. de Vergennes n'aimait point les gens de lettres, et on remarqua qu'aucun écrivain distingué n'avait fait des vers sur la paix de 1783; sur quoi, quelqu'un disait : « Il y en a deux raisons; il ne donne rien aux poëtes et ne prête pas à la poésie. »

⁂ Je demandais à M... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. « Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. » Comme j'étais surpris, vu que c'est un très-honnête homme : « Oui, dit-il, un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi. »

⁂ Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus : « A quoi bon cette forfanterie? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela? »

⁂ Dans le temps de l'assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de... « Ne vous fatiguez pas, lui dit-

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 209 elle, il n’ouvre jamais le bec. — Comment avezvous un perroquet qui ne dit mot? Ayez-en un qui dise au moins : Vive le roi! — Dieu m’en préserve, dit-elle : un perroquet disant : Vive le roi! je nel’aurais plus; on en aurait fait un notable. » Un malheureux portier à qui les enfants de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres, qu’il pouvait réclamer par justice, me dit : « Voulez-vous, monsieur, que j’aille plaider contre les enfants d’un homme que j’ai servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze? » Il sc faisait, de leur injustice même, une raison d’être généreux à leur égard. On demandait à M..., pourquoi la nature avait rendu l’amour indépendant denotre raison, a C’est, dit-il, parce que la nature ne songe qu’au maintien de l’espèce ; et, pour la perpétuer, elle n’a que faire de notre sottise. Qu’étant ivre, je m’adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j’eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins ; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la tille et de Clarisse même peut-être. » A ne consulter que la raison, quel est l’homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une épileps4e de quelques Digitized by Google

elle, il n'ouvre jamais le bec. — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot? Ayez-en un qui dise au moins : *Vive le roi!* — Dieu m'en préserve, dit-elle : un perroquet disant : *Vive le roi!* je ne l'aurais plus ; on en aurait fait un notable. »

*** Un malheureux portier à qui les enfants de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres, qu'il pouvait réclamer par justice, me dit : « Voulez-vous, monsieur, que j'aille plaider contre les enfants d'un homme que j'ai servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze? » Il se faisait, de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

*** On demandait à M..., pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison. « C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce ; et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins ; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille et de Clarisse même peut-être. » A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques

 minutes, se donnerait une maladie d'une année entière? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier. M... est un homme mobile, dont Tàme est ouverte à toutes les impressions, dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la belle action qu'on lui raconte, et un sourire pour le ridicule qu'un sot essaye de jeter sur elle. M... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au Vauxhall ; il s'approche d'elle, et lui demande en quel endroit on pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. «Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame... C'est un lieu très-honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carro,?se ; une porte cochère, un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle ! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. »M... Digitized by Google

minutes, se donnerait une maladie d'une année entière? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier.

*** M... est un homme mobile, dont l'âme est ouverte à toutes les impressions, dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la belle action qu'on lui raconte, et un sourire pour le ridicule qu'un sot essaye de jeter sur elle.

*** M... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au Vauxhall; il s'approche d'elle, et lui demande en quel endroit on pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. « Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame... C'est un lieu très-honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carrosse; une porte cochère, un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. » M...

 reprenait toutes les circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au inonde tel qu'il est. M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante ; c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin, qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions. M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre.» Pourmoi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. » Un homme de lettres, à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir ; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. » Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est

Digitized by Google

reprenait toutes les circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

*** M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante : c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin, qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

*** M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. « Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. »

*** Un homme de lettres, à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir ; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

*** Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est

 sans illusion, et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait. Le maréchal de Noailles avait un procès au parlement avec un de ses fermiers. Huit ou neuf conseillers se récusèrent, disant tous : « En qualité de parentde M.deNoailles. . .» et ils l'étaient en effet au huüantième degré. Un conseiller nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant ; « Je me récuse aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit ; «< Comme parent du fermier. » Madame de..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M..., âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis. M..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : « Je puis dire sur elles ce que madame de C... disait sur les enfants : j'ai dans la tête un fils dont je n'ai pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup : j'ai bien des obligations à cette femme-là. » On avisait dan& une société aux moyens de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout ù coup ; « Ne pourrait-on pas lui faire faire Digitized by Google

sans illusion, et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

⁂ Le maréchal de Noailles avait un procès au parlement avec un de ses fermiers. Huit ou neuf conseillers se récusèrent, disant tous : « En qualité de parent de M. de Noailles... » et ils l'étaient en effet au *huitantième* degré. Un conseiller nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : « Je me récuse aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : « Comme parent du fermier. »

⁂ Madame de..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M..., âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis.

⁂ M..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : « Je puis dire sur elles ce que madame de C... disait sur les enfants : j'ai dans la tête un fils dont je n'ai pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup : j'ai bien des obligations à cette femme-là. »

⁂ On avisait dans une société aux moyens de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout à coup : « Ne pourrait-on pas lui faire faire

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 213 quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête pour le faire chasser? » **, «Que peuvent pour moi, disait M..., les grands et les princes? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout? » M. de B... voyait madame de L... tous les jours ; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi, il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousàt pas plus volontiers que moi, et réciproquement; il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. » L'illusion, disait M..., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions. On agitait dans une société la question : « Lequel était plus agréable de donner ou de recevoir? » Les uns prétendaient que c'était de donner; d'autres, que, quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit, à qui on demanda son avis, dit ; « Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif ; mais je préférerais celui do donner} il m'a semblé qu'au 27
Digitized by Google

quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête pour le faire chasser? »

*** « Que peuvent pour moi, disait M..., les grands et les princes? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout? »

*** M. de B... voyait madame de L... tous les jours; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi, il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement; il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. »

*** L'illusion, disait M..., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions.

*** On agitait dans une société la question : « Lequel était plus agréable de donner ou de recevoir? » Les uns prétendaient que c'était de donner; d'autres, que, quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit, à qui on demanda son avis, dit : « Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif; mais je préférerais celui de donner; il m'a semblé qu'au

 moins il était le plus. durable, et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. » Les amis de M... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit ; « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. » Je me refuse, disait M..., aux avances de M. de B..., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que, s'il savait les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte. » On reprochait à M. de... d'être le médecin Tant-Pis. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin Tant-Mieux. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. » Un homme qui avait refusé d'avoir madame S..., disait : « A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de...? » On offrait à M... une place lucrative qui ne lui convenait pas ; il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. » **, Quelqu'un disait d'un homme très-personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire doux œufs. » Digiiized by Google

moins il était le plus durable, et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. »

*** Les amis de M... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit : « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. »

*** Je me refuse, disait M..., aux avances de M. de B..., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que, s'il savait les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte. »

*** On reprochait à M. de... d'être le médecin *Tant-Pis*. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin *Tant-Mieux*. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. »

*** Un homme qui avait refusé d'avoir madame S..., disait : « A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de...? »

*** On offrait à M... une place lucrative qui ne lui convenait pas ; il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. »

*** Quelqu'un disait d'un homme très-personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs. »

CABACTÈRES BT ANECDOTES. 21S ,%Le duc de..., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes. ,%Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. » « Je crois, disait M... sur le duc de..., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie. On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables, avec qui cela poûvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit ; « Exagération ! méchanceté! il a aussi des femmes, » ,%M..., qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire, pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête, et du Tibulle dans le cœur. » Digilized by Google

*** Le duc de..., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

*** Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. »

*** « Je crois, disait M... sur le duc de..., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie.

*** On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables, avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit : « Exagération ! méchanceté ! il a aussi des femmes. »

*** M..., qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire, pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête, et du Tibulle dans le cœur. »

216 ESPRIT DE CHA.MFORT. M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative, aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient. « La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M..., c'est que vous avez dit à tous les masques : « Je vous connais ; » et moi, je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même. » « L'homme, disait M,.., est un sot animal, si j'en juge par moi. » M... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite:» C'est l'avant-dernier des hommes.— Pourquoi l'avant-dernier? lui demandaiton. — Pour ne décourager personne; car il y a presse. » « Au physique , disait M... , homme d'une santé délicate et d'un caractère très-fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas ; au moral, je suis, au contraire, le chêne qui rompt et qui ne plie point. » Homo interior totus nervus, dit Vanhelmont. ,*,M. de C...avaitreçuun bienfait de M.d'A...; celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent ; alors Digitized by Google

*** M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

*** « La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M..., c'est que vous avez dit à tous les masques : « Je vous connais ; » et moi, je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même. »

*** « L'homme, disait M,.., est un sot animal, si j'en juge par moi. »

*** M... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes.— Pourquoi l'avant-dernier ? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne ; car il y a presse. »

*** « Au physique, disait M..., homme d'une santé délicate et d'un caractère très-fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas ; au moral, je suis, au contraire, le chêne qui rompt et qui ne plie point. » *Homo interior totus nervus,* dit Vanhelmont.

*** M. de C... avait reçu un bienfait de M. d'A... ; celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent ; alors

CARACTfeREiS ET ANECDOTES. 217 M. de C... révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. T..., Jeur ami commun, inslruit, demanda à M. de C... la raison de celte apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : « J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret ; à présent, c'est le mien. » M. .. disait du prince de Beauveau, grand puriste : « Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé), j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. » N. .. disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres ; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet? « J'ai vu, disait M..., peu de fiertés dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le Paradis perdu. » «cLe bonheur, disait M..., n'est pas chose aisée. Il est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs, » On engageait M. de... à quitter une place dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants ; il répondit : « On peut couDigilizod by Google

M. de C... révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. T..., leur ami commun, instruit, demanda à M. de C... la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : « J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret ; à présent, c'est le mien. »

*** M... disait du prince de Beauveau, grand puriste : « Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé), j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. »

*** N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres ; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet?

*** « J'ai vu, disait M..., peu de fiertés dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le *Paradis perdu.* »

*** « Le bonheur, disait M..., n'est pas chose aisée. Il est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. »

*** On engageait M. de... à quitter une place dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants ; il répondit : « On peut cou-

 per à Samson sa chevelure, mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque. » On disait que M... était peu sociable: « Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature. » On faisait la guerre à M... sur son goût pour la solitude ; il répondit : « C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. » On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une' des occasions où elle se montra tout entière le plus*puissamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voilure versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relai et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui Digilized by Google

per à Samson sa chevelure, mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque. »

*** On disait que M... était peu sociable : « Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature. »

*** On faisait la guerre à M... sur son goût pour la solitude; il répondit : « C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

*** On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus puissamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relai et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui

CABÀCTÈRES ET AEECDOTES. 219 demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, etqui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur ; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête? Est-il bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir.» Le domestique va et revient. «Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah ! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. «Le laquais va etrevient.K Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure 1 qu'il vienne, et nous verrons ce que c'est. «Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voilure. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien ; vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux apparemment? ~ Non ; je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je Digilizod by Google

demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête? Est-il bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir.» Le domestique va et revient. « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. « Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure! qu'il vienne, et nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux apparemment? — Non; je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je

220 ESPRIT DE CHÀMFORT. vais remercier... — Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi! {/ci, l'archevêque se recule et fait un peu de place.) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur; c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche (L'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très grand nom [L'ar~ chevêque recède la placé). »Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... {L'archevêque fait beaucoup de place) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Commentdonc? Un petit gouvernement sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, • c'est d'une province. — D'une province, monsieur! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur... vous êtes gouverneur du...! Vous êtes donc le duc de...? »» Et il veut descendre de sa voiture. Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous ? mais cela est incroyable! mais à quoi m'exposezvous! Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas. . . Je suis bien Digitized by Google

vais remercier...—Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi! (*Ici, l'archevêque se recule et fait un peu de place.*) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur; c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche (*L'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture*), mais d'un très grand nom (*L'archevêque recède la place*). » Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (*L'archevêque fait beaucoup de place*) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc? Un petit gouvernement sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province, monsieur! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur... vous êtes gouverneur du...! Vous êtes donc le duc de...? » Et il veut descendre de sa voiture. Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? mais cela est incroyable! mais à quoi m'exposez-vous! Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 221 heureux encore d'avoir cru, sur voire parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans rêlre ! Et puis ce d'Hosier est un fripon. Ah I M. le duc, je suis confus. — Remettezvous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais ; ü s'est contenté de vous dire que j'étais un hon'nêle homme; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. » Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel, et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part, et lui dit: a II n'est pas décent que je me trompe en celte occasion ; diles-moi de quel côté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit ; « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre; cependant, on peut voir avec un peu d'attention, que celui-ci est l'original. » Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier. Lès nôtres pensent différemment. SB Digitized by Google

heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être ! Et puis ce d'Hosier est un fripon. Ah ! M. le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais ; il s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme ; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

*** Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel, et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part, et lui dit : « Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion ; dites-moi de quel côté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre ; cependant, on peut voir avec un peu d'attention, que celui-ci est l'original. »

*** Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier. Les nôtres pensent différemment.

222 ESPRIT DE CHAMFORT. M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise ; « C'est une cruche sans anse. » « Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Ce mot de Voisenon passe la portée ordinaire. Le feu prince de Conti, ayant été trèsmaltraité de paroles de Louis XV, conta celte scène désagréable à son ami le lord Tirconncl, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé , lui dit naïvement : « Monseigneur, il ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération. » /^Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ail fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire. On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela, dit M. B...? — Vous avez bien raison, dit M. T...? — Sans doute, reprit M.B..., c'est la langue latine, n'estil pas vrai? — Point du tout, dit M. T... , c'est la langue française. » « Comment trouvez-vous M. de...? — Je le trouve très-aimable ; je ne l'aime point du tout. » L'acccnl dont le dernier mot fut dit, marquait

Digilizod by Google

*** M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : « C'est une cruche sans anse. »

*** « Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Ce mot de Voisenon passe la portée ordinaire.

*** Le feu prince de Conti, ayant été très-maltraité de paroles de Louis XV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tirconnel, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : « Monseigneur, il ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération. »

*** Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire.

*** On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela, dit M. B...? — Vous avez bien raison, dit M. T...? — Sans doute, reprit M. B..., c'est la langue latine, n'est-il pas vrai? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française. »

*** « Comment trouvez-vous M. de...? — Je le trouve très-aimable; je ne l'aime point du tout. » L'accent dont le dernier mot fut dit, marquait

CARACTÈRES BT ANECDOTES. 223 très-bien la différence de l’homme aimable et de l’homme digue çl’èlre aimé. « Le moment où j’ai renoncé à l’amour, disait M..., le voici : c’est lorsque les femmes ont commencé à dire: « M..., je l’aime beaucoup, «je l’aime de tout mon cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j’étais jeune, elles di.saient: «M..., je l’estime infiniment, c’est un jeune » homme bien honnête. » ,%« Je hais si fort le despotisme, disait M..., que je ne puis souffrir le mot ordonnance du médecin. » Un homme était abandonné des médecins; on demanda à M. Tronchin s’il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant, » répondit-il. Quand l’abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : « Ceci est bon pour moi, quant à présent. » Rien ne peint mieux la variété des jugements humains, et la mobilité du jugement de chaque homme. Avant que mademoiselle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait pour le théâtre tragique qu’un seul habit qu’on appelait l’habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et se fit faire un habit grec pour jouer Oreste d' Andromaque. Dauberval arrive Digilized by Google

très-bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

*** « Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : « M..., je l'aime beaucoup, « je l'aime de tout mon cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient : « M..., je l'estime infiniment, c'est un jeune » homme bien honnête. »

*** « Je hais si fort le despotisme, disait M..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin. »

*** Un homme était abandonné des médecins; on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant, » répondit-il.

*** Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : « Ceci est bon pour moi, quant à présent. » Rien ne peint mieux la variété des jugements humains, et la mobilité du jugement de chaque homme.

*** Avant que mademoiselle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait pour le théâtre tragique qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et se fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive

 dans la loge de Lekain, au moment que le tailleur de la comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était.» Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau, reprend Dauberval ! le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, jeleferai faire à la grecque.» M... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caraetères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé. Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants^ les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, jes fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc. La nature , en nous accablant de tant de misères, et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison après avoir posé des sentinelles à notre porte. 11 faut que le danger soit Digilizod by Google

dans la loge de Lekain, au moment que le tailleur de la comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau, reprend Dauberval ! le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

*** M... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

*** Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants, les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

*** La nature, en nous accablant de tant de misères, et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison après avoir posé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit

 bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre. Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque, par hasard, ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est, de leur part, qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent. On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. Vous avez, diWl, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. » On disait de M..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. » L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui sur les malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêchepas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. » Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns Digitized by Google

bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

*** Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque, par hasard, ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est, de leur part, qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent.

*** On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. Vous avez, dit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. »

*** On disait de M..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. »

*** L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui sur les malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. »

*** Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns

226 ESPRIT DE CHAMFORT. disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. » Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de-douze cents livres de rente à une fdle, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiment, et se lia avec unjeunehomme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tète de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier payement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours. Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses Synodes, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire et devait être rentré à neuf heures ; madame de Simiane soupait à sept par complaisance pour lui. Ce fut à l'un de ces soupers tète à tête, qu'il fit une chanson très-jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet : Aimons-nous tendrement, Elvire: Ceci n'est qu'une chanson Pour qui voudrait en médire; Mais, pour nous, c'est tout de bon. Digitized by Google

disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

*** Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiment, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier payement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

*** Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses *Synodes,* un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire et devait être rentré à neuf heures ; madame de Simiane soupait à sept par complaisance pour lui. Ce fut à l'un de ces soupers tête à tête, qu'il fit une chanson très-jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet :

. . . . . .

Aimons-nous tendrement, Elvire:
Ceci n'est qu'une chanson
Pour qui voudrait en médire;
Mais, pour nous, c'est tout de bon.

CARACTÉBES ET AlfECDOTES. 227 On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir : « Non, dit-elle, il ressemble trop au passé. » Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre. On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au collège Royal. « Nous verrons cela, » dit-il, et il ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : « Eh bien , voilà comme vous êtes ! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée! reprit-il; eh bien, je vais la demander. — Êtes-vous fou? — Parbleu! non ; j'avais cent concurrents , je n'en ai plus qu'un. » I! demanda la place, et l'obtint. Madame..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... ; « Je n'en fais pas grand cas; il ne vient pas chez moi. » L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier mmislre ; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs.» Ah! monseigneur, lui dit na'iveraent la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ! » M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Digilized by Google

*** On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir : « Non, dit-elle, il ressemble trop au passé. »

*** Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

*** On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au collége Royal. « Nous verrons cela, » dit-il, et il ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : « Eh bien, voilà comme vous êtes ! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée.— Elle est donnée ! reprit-il ; eh bien, je vais la demander. — Êtes-vous fou? — Parbleu! non ; j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. » Il demanda la place, et l'obtint.

*** Madame..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas ; il ne vient pas chez moi. »

*** L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre ; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs. « Ah! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ! »

*** M. le duc de Chabot ayant fait peindre une

228 ESPRIT DE CHÀMFORT. Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers : Votre prudence est endormie De loger magnifiquement Et de traiter superLement Votre plus crueile ennemie. Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se' désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. U Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer? » Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé! combien de fois? » demanda le père. On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible, eton la vantait beaucoup. O Oui, dit-il, le scamlale du texte y est conservé dans toute sa pureté. » /,Une femme, causant avec M. de M..., lui dit : a Allez, vous ne savez que dire des sottises. —Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait. » « Vous bâillez, disait une femme à son mari. — *Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. » Digitized by Google

Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

*** Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer? »

*** Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme.—Estimé! combien de fois? » demanda le père.

*** On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible, et on la vantait beaucoup. « Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté. »

*** Une femme, causant avec M. de M..., lui dit : « Allez, vous ne savez que dire des sottises. —Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait. »

*** « Vous bâillez, disait une femme à son mari. — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. »

CARACTÈRES ET AîïECDOTES. 229 Mauperluis, étendu dans son fauteuil et baillant, dit un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier. «‘^-Mademoiselle d’Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l’épouser, lui dit : « Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, » répondit-il. Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d’ôler l’entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. » ,*,Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent; M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M.d’Estrades pour lui succéder ; il mourutauboutdumême terme: sur quoi, Benserade dit : « On ne peut pas éleverun gouverneur pour M. le duc de Chartres. » Diderot, s’étant aperçu qu’un homme àqui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler et l’avait volé lui-meme, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L’autre profita du conseil, et Diderot n’en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour, il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son homme, et, d’un air étonné, il s’écrie : « Ah 1 ah! c’est vous! » Celui-ci lui répond : « Ma foi, il ne 29

Digitized by Google

*** Maupertuis, étendu dans son fauteuil et bâillant, dit un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier.

*** Mademoiselle d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l'épouser, lui dit : « Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, » répondit-il.

*** Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. »

*** Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent; M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M. d'Estrades pour lui succéder ; il mourut au bout du même terme : sur quoi, Benserade dit : « On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres. »

*** Diderot, s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler et l'avait volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour, il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son homme, et, d'un air étonné, il s'écrie : « Ah ! ah! c'est vous ! » Celui-ci lui répond : « Ma foi, il ne

 s’en est guère fallu. » Il avait démêlé que Diderot s’étonnait qu’il ne fût pas pendu. M. de..., fort adonné au jeu, perdit en un seul coup de dés son revenu d’une année; c’était mille écus. Il les envoya demander à M..., son ami, qui connaissait sa passion pour le jeu, et qui voulait l’en guérir. Il lui envoya la lettre de change suivante : « Je prie M... , banquier, de donner à M... ce qu’il lui demandera, à la concurrence de ma fortune. » Cette leçon terrible et généreuse produisit son effet. On faisait l’éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et ses talents. «Au moins Votre Majesté accordera qu’il faisait bien le roi. — Pas si bien qUe Baron, » dit le roi de Prusse avec humeur. Une femme était à une représentation de Mérope, et ne pleurait point ; on était surpris. > « Je pleurerais bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. » Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l’Italie, celui-ci dit gauchement : « J’ai tout vu, hors un conclave, que je voudrais bien voir. » L’abbé de Ca’naye disait que Louis XV aurait dû faire une pension à Cahusac. « Et pourquoi? — C’est que Cahusac l’empêche d’être l’homme de son royaume le plus méprisé. » Digilized by Google

s'en est guère fallu. » Il avait démêlé que Diderot s'étonnait qu'il ne fût pas pendu.

*** M. de..., fort adonné au jeu, perdit en un seul coup de dés son revenu d'une année; c'était mille écus. Il les envoya demander à M..., son ami, qui connaissait sa passion pour le jeu, et qui voulait l'en guérir. Il lui envoya la lettre de change suivante : « Je prie M... , banquier, de donner à M... ce qu'il lui demandera, à la concurrence de ma fortune. » Cette leçon terrible et généreuse produisit son effet.

*** On faisait l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et ses talents. « Au moins Votre Majesté accordera qu'il faisait bien le roi. — Pas si bien que Baron, » dit le roi de Prusse avec humeur.

*** Une femme était à une représentation de *Mérope*, et ne pleurait point; on était surpris. « Je pleurerais bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. »

*** Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : « J'ai tout vu, hors un conclave, que je voudrais bien voir. »

*** L'abbé de Canaye disait que Louis XV aurait dû faire une pension à Cahusac. « Et pourquoi? — C'est que Cahusac l'empêche d'être l'homme de son royaume le plus méprisé. »

 Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête ; il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. Il appela ensuite le président Jeannin :«!! faudra s'en assurer, «dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre: «Eh! sire, y pensez-vous? ditil ; cette poutre durera plus que vous et moi. » J'ai entendu un dévot , parlant contre des gens qui discutaient des articles de foi , dire naïvement : « Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère: si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. » M. le régent disait à madame de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. » Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait a Rouen, il y causait bien du désordre ; les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, j'y remis tout dans l'ordre. Le chanoine Recupero, célèbre physicien, Digitized by Google

*** Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine?— Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête ; il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. Il appela ensuite le président Jeannin : « Il faudra s'en assurer, » dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre : « Eh ! sire, y pensez-vous? dit-il ; cette poutre durera plus que vous et moi. »

*** J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens qui discutaient des articles de foi, dire naïvement : « Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère: si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. »

*** M. le régent disait à madame de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. »

*** Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre : les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, j'y remis tout dans l'ordre.

*** Le chanoine Recupero, célèbre physicien,

 ayant publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvait, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éniptions. 11 se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye. Marivaux disait que le style a un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase. On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très-pauvre. Un jour, plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. » On condamna en même temps le livre de l'Esprit et le poème de la Pucelle. Ils furent tous les deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivitau sénat: « Nous n'avons trouvé dans tout le canton, ni Esprit ni Pucelle. » ,*, « J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et

Digitized by Google

ayant publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvait, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye.

*** Marivaux disait que le style a un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase.

*** On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très-pauvre. Un jour, plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. »

*** On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le poëme de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat: « Nous n'avons trouvé dans tout le canton, ni *Esprit* ni *Pucelle*. »

*** « J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et

CARACTÈRES ET A?(ECDOTES. 233 un malhonnête, celui qui cherche chicane à une bonne action. » C'est un mot de M. de Mairan. La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats. Madame du D... disait de M..., qu'il était aux petits soins pour déplaire. « Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes tes demipreuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. » ,*,M... disait: «< On m'a dit du maldeM.de..., j'aurais cru cela il y a six mois; mais nous sommes réconciliés. » ~ Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. » Digitized by Google

un malhonnête, celui qui cherche chicane à une bonne action. » C'est un mot de M. de Mairan.

*** La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux.—En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats.

*** Madame du D... disait de M..., qu'il était aux petits soins pour déplaire.

*** « Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. »

*** M... disait : « On m'a dit du mal de M. de..., j'aurais cru cela il y a six mois; mais nous sommes réconciliés. »

— Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

234 ESPRIT DE CRAMIORT. Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire. Un certain Marchand, avocat, homme d’esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. » ,%«Je sais me suffire, disait M...,el dans l’occasion, je sauraibien me passer de moi, «voulant dire qu’il mourrait sans chagrin. « Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M..., me fait l’effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau. » « Je joue aux échecs à vingt-quatre sous , dans un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre diûicile et ingrate, tandis que d’autres faisaient des campagnes faciles et brillantes. Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir, la trouva jouant de la harpe , et lui dit avec surprise ; « Eh 1 mon Dieul je m’attendais à vous trouver dans la désolation.—Ah 1 dit-elle' d’un ton pathétique, c’est hier qu’il fallait me voir! » La marquise de Saint-Pierre était dans Digitized by Google

*** Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire.

*** Un certain Marchand, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

*** « Je sais me suffire, disait M..., et dans l'occasion, je saurai bien me passer de moi, » voulant dire qu'il mourrait sans chagrin.

*** « Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M..., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau. »

*** « Je joue aux échecs à vingt-quatre sous, dans un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

*** Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir, la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : « Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation.—Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il fallait me voir ! »

*** La marquise de Saint-Pierre était dans

CARACTERES ET ANECDOTES. 235 une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une.« Sans aimer ! c'est bientôt dit, repritelle; moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration ; « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. » On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : « Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demandé. » Le marquis de Choiseul-la-Baume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très-jeune, devint triste tout à coup. Son oncle, l'évèque, lui en demanda la raison ; il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrailbien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère? — Oui, mon oncle: vingt-cinq louis. » L'onclc les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous l'ayez vue. » II la lui montra, en effet, au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café, c'était un jolie cafetière, c'est-à-dire limonadière, connue deDigitized by Google

une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer ! c'est bientôt dit, reprit-elle ; moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

*** On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : « Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande. »

*** Le marquis de Choiseul-la-Baume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très-jeune, devint triste tout à coup. Son oncle, l'évêque, lui en demanda la raison : il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle : vingt-cinq louis. » L'oncle les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous l'ayez vue. » Il la lui montra, en effet, au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café, c'était un jolie cafetière, c'est-à-dire limonadière, connue de-

 puis SOUS le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste. Je ne vois jamais jouer les pièces de... , et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mol d'un major de place qui avait indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : « Parlez donc , messieurs les b 1 d'où vient donc est-ce que vous n'ètes qu'un? » Voltaire disait du poêle Roy, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. » Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M.de Guémenée,la sérénissime banqueroute. Luxembourg, le crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la Comédie, disait, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : a La Comédie sera mal ici, il n'y a point d'écho. » On demandait à un homme qui faisait profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup.il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. » On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour.Jl répondit; « On peut être très-bon géographe sans être sorti Digitized by Google

puis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évèque janséniste.

*** Je ne vois jamais jouer les pièces de... , et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place qui avait indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : « Parlez donc , messieurs les b.....! d'où vient donc est-ce que vous n'êtes qu'un? »

*** Voltaire disait du poëte Roy, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

*** Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M. de Guémenée, la sérénissime banqueroute.

*** Luxembourg, le crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la Comédie, disait, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : « La Comédie sera mal ici, il n'y a point d'écho. »

*** On demandait à un homme qui faisait profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. »

*** On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit: « On peut être très-bon géographe sans être sorti

 de chez soi. D'Anville n'avait jamais quitté sa chambre. » Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes qui flclrissenl la famille du coupable, M... dit: « C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiment où il n'y a pas de crime. » Mylord Tirauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal. M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : « Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises ! » Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je ii'en avais pas du tout? » M. de Vaines lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela ; je n'ai jamais été dans ime maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. » M... me disait que ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le puso Digitized by Google

de chez soi. D'Anville n'avait jamais quitté sa chambre. »

*** Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes qui flétrissent la famille du coupable, M... dit: « C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiment où il n'y a pas de crime. »

*** Mylord Tirauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

*** M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : « Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises! »

*** Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout? » M. de Vaines lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

*** M... me disait que ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le pu-

 blic, lui paraissaient ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste. L'homme arrive novice à chaque âge de la vie. M... disait à un Jeune homme qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. » « Pourquoi donc, disait mademoiselle de..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase: « Ap«prendre à mourir? » jevoisqu'on y réussit trèsbien dès la première fois. » On disait à M..., qui n'était plus jeune : « Vous n'ètes plus capable d'aimer. — Je ne l'ose plus, dit-il ; mais je me dis encore quelquefois en voyant une jolie femme : Combien je l'aimerais, si j'étais plus aimable! » Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Galonné est très-maltraité, on disait pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui, n'avait d'autre objet que de masquer la collusion. « Je n'aime point, disait M..., ces femmes impeccables, au-dessus de toute faiblesse. Il me semble que je vois sur leur porte le vers du Dante sur la porte de l'enfer ; Digitized by Google

blic, lui paraissaient ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

*** L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

*** M... disait à un jeune homme qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. »

*** « Pourquoi donc, disait mademoiselle de..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : « Apprendre à mourir? » je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois. »

*** On disait à M..., qui n'était plus jeune : « Vous n'êtes plus capable d'aimer. — Je ne l'ose plus, dit-il; mais je me dis encore quelquefois en voyant une jolie femme : Combien je l'aimerais, si j'étais plus aimable! »

*** Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Calonne est très-maltraité, on disait pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui, n'avait d'autre objet que de masquer la collusion.

*** « Je n'aime point, disait M..., ces femmes impeccables, au-dessus de toute faiblesse. Il me semble que je vois sur leur porte le vers du Dante sur la porte de l'enfer :

CARACTÈRES ET llfECDOTES. 239 Voi che intrate, lasciate ogni speranza. Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. » C'est la devise des damnés. « J'estime le plus que je puis, disait M..., et cependant J'estime peu ; je ne sais comment cela se fait. » Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand soigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement ; « Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font? » On disait à un jeune homme de redeman- ' der ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. « Vraisemblablement elle ne les a plus, dit-il. — Si fait, lui répondit quelqu'un; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour. » M... disait, à propos de l'utilité de la retraite et de ta force que l'esprit y acquiert : « Malheur au poète qui se fait friser tous les jours! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet Digilized by Google

Voi che intrate, lasciate ogni speranza.
Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. »

C'est la devise des damnés.

⁂ « J'estime le plus que je puis, disait M..., et cependant j'estime peu; je ne sais comment cela se fait. »

⁂ Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : « Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font? »

⁂ On disait à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. « Vraisemblablement elle ne les a plus, dit-il.—Si fait, lui répondit quelqu'un; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour. »

⁂ M... disait, à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert : « Malheur au poëte qui se fait friser tous les jours! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet

 de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tète avec sa main. Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits. C’est une chose curieuse que l’hisloire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l’auteur de Phèdre parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès. D’Arnaud , entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. «Alil Monsieur, ditil, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque. » On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d’échecs au prince de Conti, qu’il ne lui avait pas fait sa cour, et qu’il fallait lui en laisser gagnerquelques-unes:« Goramentl dit-il, je lui donne la tour. » me disait que madame de G..., (fui tache d’ètre dévote, n’y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fond de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent. « Et c’est ce fond, ajoutait-il, qu’on appelle la grâce. » Madame de Talmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s’occuper d’elle, faire sa cour à Digilized by Google

de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main.

*** Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

*** C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

*** D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. « Ah ! Monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque. »

*** On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avait pas fait sa cour, et qu'il fallait lui en laisser gagner quelques-unes : « Comment! dit-il, je lui donne la tour. »

*** M... me disait que madame de C..., qui tâche d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fond de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent. « Et c'est ce fond, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

*** Madame de Talmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à

CARACTÈRES ET A?JECDOTES. 241 madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit , lui dit : « Monsieur le maréchal , vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd. » L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations. «Eh! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez Y Almanach royal! » Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes. Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison , en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit :« Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier; voilà votre argent, mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. » La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait Digilized by Google

madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd. »

*** L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations. « Eh ! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal !* »

*** Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes.

*** Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : « Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier ; voilà votre argent, mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. »

*** La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait

 excessivement dans une société le ministère de M. Necker; quelqu'un qui apparemment ne l'aimait pas, demanda ; « Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay? » Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme. Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage , lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Kollin, »dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Kollin , trouva cependant le mot excellent. Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisantde profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrilde ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience; mais le savant en us s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot, et.

excessivement dans une société le ministère de M. Necker; quelqu'un qui apparemment ne l'aimait pas, demanda : « Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay? » Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

*** Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Kollin, » dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Kollin, trouva cependant le mot excellent.

*** Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot, et,

CARACTÈRES ET ARECDOTES. 243 après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède. M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers \o\umes deCléveland, que sous la condition que Cléveland se ferait catholique au dernier volume. M... disait de madame la princesse de...: « C'est une femme qu'il faut absolument tromper; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »> Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa à je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis trèscontent, dit-il; il parle de l'enfer comme un ange.» On demandait à la Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du Sylvandre » dit-il. (Un de ses romans qui avait réussi.) L'abbé de Vertot changea d'état très-souvent. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot. M... disait: «Je ne me soucierais pa.s

Digilizod by Google

après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

*** M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilége pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland*, que sous la condition que *Cléveland* se ferait catholique au dernier volume.

*** M... disait de madame la princesse de...: « C'est une femme qu'il faut absolument tromper; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »

*** Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa à je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très-content, dit-il; il parle de l'enfer comme un ange. »

*** On demandait à la Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du *Sylvandre* » dit-il. (Un de ses romans qui avait réussi.)

*** L'abbé de Vertot changea d'état très-souvent. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

*** M... disait : « Je ne me soucierais pas

 d’être chrétien ; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. » M. de...., homme violent, à qui on reprochait quelques torts, entra en fureur et dit qu’il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement ; « Je vois que vous aimez mieu.v garder vos défauts que vos amis. » Louis XIV, après la bataille de Ramillies, dont il venait d’apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j’ai fait pour lui? » (Anecdote contée à H. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.) Il est d’usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison, et sûrs d’être condamnés, vendent tout ce qu’ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C’est ordinairement leurs chevaux qu’on est le plus empressé d’acheter, parce qu’ils sont pour la plupart excellents. Un d’eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu’un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper; mon cheval, quoique bon coureur, a un très-grand défaut: c’est qu’il recule quand il est auprès de la portière. » On ne distingue pas aisément l’intention de l’auteur dans le Temple de Gnide, et il y a même quelque obscurité dans les détails; c’est Digiiized by Google

d'être chrétien; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. »

*** M. de...., homme violent, à qui on reprochait quelques torts, entra en fureur et dit qu'il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : « Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis. »

*** Louis XIV, après la bataille de Ramillies, dont il venait d'apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui? » (Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)

*** Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison, et sûrs d'être condamnés, vendent tout ce qu'ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper; mon cheval, quoique bon coureur, a un très-grand défaut: c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière. »

*** On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur dans le *Temple de Gnide,* et il y a même quelque obscurité dans les détails; c'est

CARICTÉRKS ET A71BCD0TES. 24S pour cela que madame du Deffant, l'appelait ï Apocalypse CiQ la galanterie. On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était tracassier en bien. Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs , et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ces dettes. Get oncle se maria et eut un fils; à la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le Messie que cet enfant; il vient au monde pour la destruction des juifs. » M. Dubuc disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes. Un homme disait à M. de A'^oltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué, » répoiidit-il. Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur ad honores vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec unjeunehomme très-bien mis. « Monsieur, lui dit-elle le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma' douleur contre monsieur, et je l'ai perdue. » On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé 31 Digiiized by Google

pour cela que madame du Deffant, l'appelait l'*Apocalypse* de la galanterie.

*** On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était tracassier en bien.

*** Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ces dettes. Cet oncle se maria et eut un fils; à la naissance de l'enfant, Fox dit: « C'est le Messie que cet enfant; il vient au monde pour la destruction des juifs. »

*** M. Dubuc disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

*** Un homme disait à M. de Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué, » répondit-il.

*** Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très-bien mis. « Monsieur, lui dit-elle le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue. »

*** On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé

246 ESPniT DE CBAMPORT. et rais au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine. Il paraît certain que riiomme au masque de fer est uu frère de Louis XIV ; sans celle explication, c'est un mystère absurde. Il paraît certain non-seulement que Mazarin eut la reine, mais, ce qui est plus inconcevable, qu'il était marié avec elle; sans cela, comment expliquer la lettre qu'il lui écrivit de Cologne, lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convient bien, madame, etc? » Les vieux courtisans racontent, d'ailleurs, que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explications entre la reine et sou fils; et l'on est fondé à croire que c'est dans celle scène que fut faite la confidence de la mère au fils. Le baron de la Houze, ayant rendu quelques services au pape Gangancllі, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de la Houze, ruségascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très-surpris de cette demande de la part d'un Français. 11 lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très-mince, sans débouché pour les denrées, y lit porter son saint, Digilizod by Google

et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.

*** Il paraît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication, c'est un mystère absurde. Il paraît certain non-seulement que Mazarin eut la reine, mais, ce qui est plus inconcevable, qu'il était marié avec elle; sans cela, comment expliquer la lettre qu'il lui écrivit de Cologne, lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convient bien, madame, etc? » Les vieux courtisans racontent, d'ailleurs, que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explications entre la reine et son fils; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

*** Le baron de la Houze, ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de la Houze, rusé gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très-surpris de cette demande de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très-mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint,

CARACTÈRES ET ANECDOTES. 547 le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, unvillaffe d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent. Le roi Jacques, retiré a Saint-Germain, et vivant des libéralités de Louis XIV, venait à Paris pour guérir les écrouelles, qu'il ne touchait qu'en qualité de roi de France. M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle de G..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle. Un soldisaitau milieu d'une conversation; « Il me vient une idée. » Un plaisant dit : «« J'en suis bien surpris. » Milord Hamilton, personnage très -singulier, étant ivre dans une liôtelleric d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : <> Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon? «Le lord lui répondit en balbutiant : « Mettez-le sur la carte. « Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait , et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami ! comment te portes-tu? » répondit; Bonjour, mon ami ! comment t'appelles-tu? » Digitized by Google

le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

*** Le roi Jacques, retiré à Saint-Germain, et vivant des libéralités de Louis XIV, venait à Paris pour guérir les écrouelles, qu'il ne touchait qu'en qualité de roi de France.

*** M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle de C..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle.

*** Un sot disait au milieu d'une conversation: « Il me vient une idée. » Un plaisant dit : « J'en suis bien surpris. »

*** Milord Hamilton, personnage très-singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon? » Le lord lui répondit en balbutiant : « Mettez-le sur la carte. »

*** Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami! comment te portes-tu? » répondit: Bonjour, mon ami! comment t'appelles-tu? »

248 ESPRIT DE CHAMFORT. Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent; on lui conseillait de la faire arracher: « Ah! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. » On dit d'un homme tout à fait malheureux : « Il tombe sur le dos et se casse le nez. » Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de..., et je ne l'avais pas nommée. M... reprit naïvement: « Cette présidente de Bernière dont vous venez de parier... » Toute la société partit d'un éclat de rire. M... disait, à son retour d'Allemagne: «Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. » Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Galaisière lui dit à ce sujet: « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. » M... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer la santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. » Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La ' Digitized by Google

*** Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent ; on lui conseillait de la faire arracher : « Ah! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

*** On dit d'un homme tout à fait malheureux : « Il tombe sur le dos et se casse le nez. »

*** Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de..., et je ne l'avais pas nommée. M... reprit naïvement : « Cette présidente de Bernière dont vous venez de parler... » Toute la société partit d'un éclat de rire.

*** M... disait, à son retour d'Allemagne : « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

*** Le roi de Pologue Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Galaisière lui dit à ce sujet : « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. »

*** M... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer la santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. »

*** Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La

CARICTËRES ET ANECDOTES. 249 sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usa^ge. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose h'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé N...; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. » révèque de L... étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de...; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs, c'est aujourd'hui jeûne. » M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut ta visite des députés de l'académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée. Allé sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. » L'évèque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Levi, dit en mettant la main sur le cercueil : « Je le possède enfin, cet homme vertueux. » Madame la princesse de Conti, fille de Digilizod by Google

sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé N... ; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. »

*** M. l'évêque de L... étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de... ; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs, c'est aujourd'hui jeûne. »

*** M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. »

*** L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Levi, dit en mettant la main sur le cercueil : « Je le possède enfin, cet homme vertueux. »

*** Madame la princesse de Conti, fille de

250 RSPRIT DE CHAMFORT. Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait, ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. » Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres , et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes. « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés. » Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portaient sur les riches, un millionnaire, se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient du malheur des temps, dit : « Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci? Quelques misérables. » Ce fut l'abbé S... qui administra le viatique à l'abbé Pétiot dans une maladie très-danreuse, et il raconte qu'en voyant la manière trèsprononcée dont celui-ci reçut ce que vous savez, il se dit à lui-même : « S'il en revient , ce sera mon ami. » Digilized by Google

Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait, ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

*** Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes. « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés. »

*** Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portaient sur les riches, un millionnaire, se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient du malheur des temps, dit : « Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci? Quelques misérables. »

*** Ce fut l'abbé S... qui administra le viatique à l'abbé Pétiot dans une maladie très-dangereuse, et il raconte qu'en voyant la manière très-prononcée dont celui-ci reçut ce que vous savez, il se dit à lui-même : « S'il en revient, ce sera mon ami. »

FRAGMENTS INÉDITS. 2oI Un poêle consultait C... sur un distique; « Excellent, répondit-il, sauf les longueurs. » Rullière lui disait un jour ; « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand rmira-t-clle? » demanda C...]\I. de Vaudreuil se plaignait à C... de son peu de confiance en ses amis. « Vous n'êtes point riche, lui disait-il, et vous oubliez notre amitié. — Je vous promets, répondit G..., de vous emprunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé vos dettes. » H SUPPLÉMENT AUX OEUVRES DE CHAMFORT. (Fragments retrouvés et complètement inédits.) Les ministres ont amené la destruction de l'autorité royale, comme le prêtre celle de la religion. Dieu et le roi ont porté la peine des sottises de leurs valets. Définition d'un gouvernement despotique : Un ordre de choses où le supérieur est vil, et l'inférieur avili.
Ilcnestdesphilosophescommedesmoincs, dont plusieurs le sont malgré eux, et enragent toute leur vie. Quelques autres prennent patience, un petit nombre enfin est heureux, se tait et ne cherche point à faire des prosélytes,
Digilizod by Google

*** Un poëte consultait C... sur un distique : « Excellent, répondit-il, sauf les longueurs. »

*** Rullière lui disait un jour : « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle? » demanda C...

*** M. de Vaudreuil se plaignait à C... de son peu de confiance en ses amis. « Vous n'êtes point riche, lui disait-il, et vous oubliez notre amitié. — Je vous promets, répondit C..., de vous emprunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé vos dettes. »

II

SUPPLÉMENT AUX OEUVRES DE CHAMFORT.

(Fragments retrouvés et complétement inédits.)

Les ministres ont amené la destruction de l'autorité royale, comme le prêtre celle de la religion. Dieu et le roi ont porté la peine des sottises de leurs valets.

*** Définition d'un gouvernement despotique : Un ordre de choses où le supérieur est vil, et l'inférieur avili.

*** Il en est des philosophes comme des moines, dont plusieurs le sont malgré eux, et enragent toute leur vie. Quelques autres prennent patience, un petit nombre enfin est heureux, se tait et ne cherche point à faire des prosélytes,

 tandis que ceux qui sont désespérés de leur engagement, cherchent à racoler des novices. /, La plupart des bienfaiteurs ressemblent à ces généraux maladroits qui prennent la ville et qui laissent la citadelle. On disait de M... qu'il tenait d'autant plus à un grand seigneur qu'il avait plus fait de bassesses pour lui. C'est comme le lierre qui s'attache en rampant. Il y a une sorte de reconnaissance basse. Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit. Les vieillards, dans les capitales, sont plus corrompus que les jeunes gens. C'est là que la pourriture vient à ta suite de la maturité. « On dilla puissance spirituelle, disaitM..., par opposition à la puissance bête. Spirituelle, parce qu'elle a eu l'esprit de s'emparer de l'autorité. » « M... était passionné et se croyait sage. J'étais folle, mais je m'en doutais, et, sous ce point de vue, j'étais plus près que lui de la sagesse. » Une femme laide, qui se pare pour se trouver avec de jeunes et jolies femmes, fait, en son genre, ce que font dans une discussion les gens qui craignent d'avoir le dessous : ils s'efforcent de changer habilement l'état de 1^ quesDigilized by Google

tandis que ceux qui sont désespérés de leur engagement, cherchent *à racoler des novices*.

*** La plupart des bienfaiteurs ressemblent à ces généraux maladroits qui prennent la ville et qui laissent la citadelle.

*** On disait de M... qu'il tenait d'autant plus à un grand seigneur qu'il avait plus fait de bassesses pour lui. C'est comme le lierre qui s'attache en rampant.

*** Il y a une sorte de reconnaissance basse.

*** Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit.

*** Les vieillards, dans les capitales, sont plus corrompus que les jeunes gens. C'est là que la pourriture vient à la suite de la maturité.

*** « On dit la puissance spirituelle, disait M..., par opposition à la puissance bête. Spirituelle, parce qu'elle a eu l'esprit de s'emparer de l'autorité. »

*** « M... était passionné et se croyait sage. J'étais folle, mais je m'en doutais, et, sous ce point de vue, j'étais plus près que lui de la sagesse. »

*** Une femme laide, qui se pare pour se trouver avec de jeunes et jolies femmes, fait, en son genre, ce que font dans une discussion les gens qui craignent d'avoir le dessous : ils s'efforcent de changer habilement l'état de la ques-

FRAGMENTS INÉDITS. 253 lion. 11 s'agissait de savoir quelle était la plus belle. La laide veut qu'on demande quelle est la plus riche. On pourrait faire un petit chapitre qui serait intitulé : Des vices nécessaires de la bonne compagnie. On pourrait y ajouter celui des qualités médiocres. Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie française, on loua beaucoup son discours. On lui disait un jour dans une grande assemblée que le ton en était parfait, plein de grâce et de facilité, que les gens de lettres écrivaient plus correctement peut-être , mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon discours est de M. Roy, et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. » M..., à qui on demandait fréquemment la lecture de ses vers, et qui s'en impatientait, disait qu'en commençant cette lecture, il sc rappelait toujours ce qu'un charlatan du pont Neuf disait à son singe, en commençant ses jeux : « Allons, mon cher Bertrand, il n'est pas question ici de s'amuser. Il nous faut divertir l'honorable compagnie. » M. Bressard, le père, écrivait à sa femme 32 Digilizod by Google

tion. Il s'agissait de savoir quelle était la plus belle. La laide veut qu'on demande quelle est la plus riche.

⁂ On pourrait faire un petit chapitre qui serait intitulé : *Des vices nécessaires de la bonne compagnie.* On pourrait y ajouter celui des *qualités médiocres.*

⁂ Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie française, on loua beaucoup son discours. On lui disait un jour dans une grande assemblée que le ton en était parfait, plein de grâce et de facilité, que les gens de lettres écrivaient plus correctement peut-être, mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon discours est de M. Roy, et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. »

⁂ M..., à qui on demandait fréquemment la lecture de ses vers, et qui s'en impatientait, disait qu'en commençant cette lecture, il se rappelait toujours ce qu'un charlatan du pont Neuf disait à son singe, en commençant ses jeux : « Allons, mon cher Bertrand, il n'est pas question ici de s'amuser. Il nous faut divertir l'honorable compagnie. »

⁂ M. Bressard, le père, écrivait à sa femme

254 ESPRIT DR CRAMFORT. « Ma chère amie, notre chapelle avance, et nous pouvons nous flatter d'y être enterrés l'un et l'autre, si Dieu nous prête vie. » Un provincial, à la messe du roi, pressait de questions son voisin. « Quelle est cette dame? — C'est la reine. — Celle-ci? — Madame. — Celle-la, là? — La comtesse d'Artois. — Cette autre? » L'habitant de Versailles, impatienté, lui répondit : « C'est la feue reine. » Un curé de campagne dit au prône à ses paroissiens : « Messieurs, priez Dieu pour le possesseur de ce château , mort à Paris de ses blessures. » (Il avait été roué.) Histoire de M, de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières sont pour lui. 11 envoie trois louis au prêtre , qui répond : « Je dis la messe pour mon plaisir. » On demandait à l'abbé Trublet combien de temps il mettait à faire un livre; il répondit: « C'est selon le monde qu'on voit. » Il y a des gens qui mettent leurs livres dans leur bibliothèque, mais M... met sa bibliothèque dans ses livres. (Dit d'un faiseur de livres faits.) Un médecin disait : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien. » Un amant de la duchesse d'Olonne, la Digilizod by Google

« Ma chère amie, notre chapelle avance, et nous pouvons nous flatter d'y être enterrés l'un et l'autre, si Dieu nous prête vie. »

*** Un provincial, à la messe du roi, pressait de questions son voisin. « Quelle est cette dame? — C'est la reine. — Celle-ci? — Madame. — Celle-la, là? — La comtesse d'Artois. — Cette autre? » L'habitant de Versailles, impatienté, lui répondit : « C'est la feue reine. »

*** Un curé de campagne dit au prône à ses paroissiens : « Messieurs, priez Dieu pour le possesseur de ce château, mort à Paris de ses blessures. » (Il avait été roué.)

*** Histoire de M. de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières sont pour lui. Il envoie trois louis au prêtre, qui répond : « Je dis la messe pour mon plaisir. »

*** On demandait à l'abbé Trublet combien de temps il mettait à faire un livre; il répondit : « C'est selon le monde qu'on voit. »

*** Il y a des gens qui mettent leurs livres dans leur bibliothèque, mais M... met sa bibliothèque dans ses livres. (Dit d'un faiseur de livres faits.)

*** Un médecin disait : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien. »

*** Un amant de la duchesse d'Olonne, la

FRAGMENTS INÉDITS. 255 voyant faire des coquetteries à son mari, sortit en disant : « Parbleu 1 il faut être bien coquine ! celui-là est trop fort. » , Un docteur de Sorbonne, furieux contre le Système de la nature, disait : « C'est un livre exécrable, abominable; c'est l'athéisme démontré. » Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il était persiflé par deux mauvais plaisants, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot ni bête, je suis entre deux. » Il y a une chanson qui roule sur Hercule vainqueur des cinquante pucelles. Le couplet finit par ces mots : Comme lui, je les aurai, Lorsque je les trouverai. Le roi de Prusse a fait élever des casernes qui bouchent le jour à une église catholique. On lui fit des représentations pour cela. Il renvoya la requête, avec ces paroles au bas : Deati qui non viderunt et crediderunt. Un juge disait naïvement à un de ses amis: « Nous avons,cematin, condamné trois hommes à mort. Il y en avait deux qui le méritaient bien. » Un homme, attaquant une femme sans être Digilized by Google

voyant faire des coquetteries à son mari, sortit en disant : « Parbleu ! il faut être bien coquine ! celui-là est trop fort. »

*** Un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la nature,* disait : « C'est un livre exécrable, abominable; c'est l'athéisme démontré. »

*** Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il était persiflé par deux mauvais plaisants, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot ni bête, je suis entre deux. »

*** Il y a une chanson qui roule sur Hercule vainqueur des cinquante pucelles. Le couplet finit par ces mots :

Comme lui, je les aurai,
Lorsque je les trouverai.

*** Le roi de Prusse a fait élever des casernes qui bouchent le jour à une église catholique. On lui fit des représentations pour cela. Il renvoya la requête, avec ces paroles au bas :

Beati qui non viderunt et crediderunt.

*** Un juge disait naïvement à un de ses amis : « Nous avons, ce matin, condamné trois hommes à mort. Il y en avait deux qui le méritaient bien. »

*** Un homme, attaquant une femme sans être

 prêt, lui dit : « Madame, s’il vous était égal d'avoir encore un quart d’heure de vertu? » Une femme d’esprit, voyant à l’Opéra une Armide difforme cl un Renaud fort laid, dit : a Voilà des amants qui ne paraissent pas s’ètre choisis, mais s’èlre restés quand tout le monde a eu fait son choix. » M. le comte de Charolais avait été quatre ans sans payer sa maison ni même ses premiers officiers. Un M. de Laval et un M. de Choiseul, qui étaient du nombre, lui présentèrent un jour leurs gens, en lui disant: « Si Votre Altesse ne nous paye pas, qu’elle nous ^se au moins comment nous pourrons satisfaire ces gens-ci.*» Le prince fit appeler son trésorier, et, montrant M. de Laval et M. de Choiseul, et leur livrée : « Qu’on paye ces messieurs, » dit-il. « Quand j’ai une tentation, disait Bl..., savez-vous ce que j’en fais? — Non. — Je la garde. » Un malade qui ne voulait pas recevoir les sacrements disait à son ami : « Je vais faire semblant de ne pas mourir. » M. de Pi..., étant en Angleterre, voulait engager une jeune Anglaise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu’on lui dit, et, d’un air fort tranquille : « Que vouDigiiized by Google

prêt, lui dit : « Madame, s'il vous était égal d'avoir encore un quart d'heure de vertu? »

*** Une femme d'esprit, voyant à l'Opéra une Armide difforme et un Renaud fort laid, dit : « Voilà des amants qui ne paraissent pas s'être choisis, mais s'être restés quand tout le monde a eu fait son choix. »

*** M. le comte de Charolais avait été quatre ans sans payer sa maison ni même ses premiers officiers. Un M. de Laval et un M. de Choiseul, qui étaient du nombre, lui présentèrent un jour leurs gens, en lui disant: « Si Votre Altesse ne nous paye pas, qu'elle nous dise au moins comment nous pourrons satisfaire ces gens-ci. » Le prince fit appeler son trésorier, et, montrant M. de Laval et M. de Choiseul, et leur livrée : « Qu'on paye ces messieurs, » dit-il.

*** « Quand j'ai une tentation, disait M..., savez-vous ce que j'en fais? — Non. — Je la garde. »

*** Un malade qui ne voulait pas recevoir les sacrements disait à son ami : « Je vais faire semblant de ne pas mourir. »

*** M. de Pl..., étant en Angleterre, voulait engager une jeune Anglaise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu'on lui dit, et, d'un air fort tranquille : « Que vou-

FRAGMENTS IN1&D1TS. 257 lez-vous ! dil-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre. » On louait je ne sais quel président d'avoir une bonne caboche. Quelqu'un répondit ; « C'est 1e terme que j'ai entendu employer cent fois, mais jamais personne n'a osé dire qu'il avait une bonne tète. » M. de..., amoureux passionné, après avoir vécu plusieurs années dans l'indiiTérence, disait à ses amis, qui le plaisantaient sur sa vieillesse prématurée : « Vous prenez mal votre temps, j'étais bien vieux il y a quelques années, mais je suis bien jeune à présent. » On demandait à madame Cramer, de retour de Genève à Paris, après quelques années : « Que fait madame Troncbin (personne trèslaide) ? — Madame Troncbin fait peur, » répondit-elle. Une jolie femme dont l'amant était maussade, et avait des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. » M. .. disait plaisamment qu'à Paris chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police, comme Pope dit que les poètes nourrissent les critiques et les journalistes. A l'époque de l'assemblée des notables Digilizod by Google

lez-vous ! dit-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre. »

*** On louait je ne sais quel président d'avoir une bonne caboche. Quelqu'un répondit : « C'est le terme que j'ai entendu employer cent fois, mais jamais personne n'a osé dire qu'il avait une bonne tête. »

*** M. de..., amoureux passionné, après avoir vécu plusieurs années dans l'indifférence, disait à ses amis, qui le plaisantaient sur sa vieillesse prématurée : « Vous prenez mal votre temps, j'étais bien vieux il y a quelques années, mais je suis bien jeune à présent. »

*** On demandait à madame Cramer, de retour de Genève à Paris, après quelques années : « Que fait madame Tronchin (personne très-laide) ? — Madame Tronchin fait peur, » répondit-elle.

*** Une jolie femme dont l'amant était maussade, et avait des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. »

*** M... disait plaisamment qu'à Paris chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police, comme Pope dit que les poëtes nourrissent les critiques et les journalistes.

*** A l'époque de l'assemblée des notables

238 ESPRIT DE CBAMFORT. (1787), lorsqu'il fut question du pouvoir qu'il fallait accorder aux intendants dans les assemblées provinciales, un certain personnage important leur était très-favorable. On en parla à un homme d'esprit lié avec lui. Celui-ci promit de le faire changer d'opinion et il y réussit. On lui demanda comment il s'y était pris ; il répondit : « Je n'ai point insisté sur les abus tyranniques de riniluence des intendants ; mais vous savez qu'il est très-entêté de noblesse, et je lui ai dit que de fort bons gentilshommes étaient obligés de les appeler monseigneur. II a senti que cela était énorme, et c'est ce qui l'a amené à notre avis. » Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font fut le texte que prit le prédicateur au mariage de d'Aubigné, âgé de soixante et dix ans, et d'une jeune personne de dix-sept. Une petite fille disait à M.,^, auteur d'un livre sur l'Italie : « Monsieur, vous avez fait un livre sur l'Italie? — Oui, mademoiselle. — Y avez-vous été? — Certainement. — Est-ce avant ou après votre voyage que vous avez fait votre livre? » M. D... avait refusé les avances d'une jolie femme; son mari le prit en haine, comme s'il les eût acceptées, et on riait de M. D..., qui disait : « Morbleu ! s'il savait du moins combien il est plaisant ! » Digitized by Google

(1787), lorsqu'il fut question du pouvoir qu'il fallait accorder aux intendants dans les assemblées provinciales, un certain personnage important leur était très-favorable. On en parla à un homme d'esprit lié avec lui. Celui-ci promit de le faire changer d'opinion et il y réussit. On lui demanda comment il s'y était pris ; il répondit : « Je n'ai point insisté sur les abus tyranniques de l'influence des intendants ; mais vous savez qu'il est très-entêté de noblesse, et je lui ai dit que de fort bons gentilshommes étaient obligés de les appeler *monseigneur*. Il a senti que cela était énorme, et c'est ce qui l'a amené à notre avis. »

⁂ *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* fut le texte que prit le prédicateur au mariage de d'Aubigné, âgé de soixante et dix ans, et d'une jeune personne de dix-sept.

⁂ Une petite fille disait à M..., auteur d'un livre sur l'Italie : « Monsieur, vous avez fait un livre sur l'Italie? — Oui, mademoiselle. — Y avez-vous été? — Certainement. — Est-ce avant ou après votre voyage que vous avez fait votre livre? »

⁂ M. D... avait refusé les avances d'une jolie femme ; son mari le prit en haine, comme s'il les eût acceptées, et on riait de M. D..., qui disait : « Morbleu ! s'il savait du moins combien il est plaisant ! »

FRAGMENTS INÉDITS. 359 Un homme engagé dans un procès criminel qui devait lui faire couper le cou, rencontra après plusieurs années un de ses amis qui, dans le commencement du procès, avait entrepris un long voyage. Le premier dit à celui-ci : « Depuis le temps que nous ne nous sommes vus, ne me trouvez-vous pas changé? — Oui, dit l'autre, je vous trouve grandi de la tète. » Un homme disait à table : « J'ai beau manger, je n'ai plus faim. » Un autre, fort riche, disait en parlant des pauvres : « On a beau ne leur rien donner, ces drôles-là demandent toujours. » Plus d'un prince pourrait dire cela de ses courtisans. Un homme connu pour avoir fermé les yeux sur les désordres de sa femme, et qui en avait tiré parti plusieurs fois pour sa fortune, montrait le plus grand chagrin sur sa mort et médit gravement: « Je puis dire ce que Louis XIV disait à la mort de Marie-Thérèse : voilà le premier chagrin qu'elle m'ait jamais donné. » M. D,. L... vint conter à M. D... un procédé horrible qu'on avait eu pour lui, et ajoutait: « Que feriez-vous à ma place? » Celui-ci, homme devenu indifférent à force d'avoir souffert des injustices, et égoïste par misanthropie, lui répondit froidement : « Moi, monsieur, dans ces cas-là, je soigne mon estomac, je tiens ma Digilized by Google

⁂ Un homme engagé dans un procès criminel qui devait lui faire couper le cou, rencontra après plusieurs années un de ses amis qui, dans le commencement du procès, avait entrepris un long voyage. Le premier dit à celui-ci : « Depuis le temps que nous ne nous sommes vus, ne me trouvez-vous pas changé? — Oui, dit l'autre, je vous trouve grandi de la tête. »

⁂ Un homme disait à table : « J'ai beau manger, je n'ai plus faim. »

⁂ Un autre, fort riche, disait en parlant des pauvres : « On a beau ne leur rien donner, ces drôles-là demandent toujours. » Plus d'un prince pourrait dire cela de ses courtisans.

⁂ Un homme connu pour avoir fermé les yeux sur les désordres de sa femme, et qui en avait tiré parti plusieurs fois pour sa fortune, montrait le plus grand chagrin sur sa mort et me dit gravement : « Je puis dire ce que Louis XIV disait à la mort de Marie-Thérèse : voilà le premier chagrin qu'elle m'ait jamais donné. »

⁂ M. D.. L... vint conter à M. D... un procédé horrible qu'on avait eu pour lui, et ajoutait : « Que feriez-vous à ma place? » Celui-ci, homme devenu indifférent à force d'avoir souffert des injustices, et égoïste par misanthropie, lui répondit froidement : « Moi, monsieur, dans ces cas-là, je soigne mon estomac, je tiens ma

260 ESPRIT DE CHAMFORT. langue vermeille, et mon urine bien briquetée, » M. le dauphin, frère du roi (Louis XVI), aimait passionnément sa première femme, qui était rousse et qui avait le désagrément attaché à cette couleur. Il fut longtemps sans aimer la seconde dauphine, et en donnait pour raison qu'elle ne sentait pas la femme. Il croyait que cette odeur était celle du sexe. Une petite fille de six ans disait à sa mère: « Il y a deux choses qui m'ont fait bien de la peine. — Qui sont-elles, mon enfant? — Ce pauvre Abel tué par son frère, lui qui était si beau et si bon ! Je crois le voir encore dans celte estampe de la grande Bible. — Oh! oui, cela est bien fâcheux. Mais quelle est la seconde chose qui l'a affligée? — C'est dans Fanfan et Colas, quand Fanfan refuse à Colas une portion de sa tarte. Dis-moi, maman, la tarte était-elle véritable? » PROVERBES. Chi manga facili, caga diavoli. Il pastor romano non mole pecora senza laiia. Il n'est vertu que pauvreté ne gâte. Ce n'est pas la faute du chat quand il prend le dîner de la servante. Digilizod by Google

langue vermeille, et mon urine bien briquetée. »

⁂ M. le dauphin, frère du roi (Louis XVI), aimait passionnément sa première femme, qui était rousse et qui avait le désagrément attaché à cette couleur. Il fut longtemps sans aimer la seconde dauphine, et en donnait pour raison qu'elle ne sentait pas la femme. Il croyait que cette odeur était celle du sexe.

⁂ Une petite fille de six ans disait à sa mère: « Il y a deux choses qui m'ont fait bien de la peine. — Qui sont-elles, mon enfant? — Ce pauvre Abel tué par son frère, lui qui était si beau et si bon! Je crois le voir encore dans cette estampe de la grande Bible. — Oh! oui, cela est bien fâcheux. Mais quelle est la seconde chose qui t'a affligée? — C'est dans *Fanfan et Colas,* quand Fanfan refuse à Colas une portion de sa tarte. Dis-moi, maman, la tarte était-elle véritable? »

PROVERBES.

Chi manga facili, caga diavoli.

⁂ *Il pastor romano non vuole pecora senza lana.*

⁂ Il n'est vertu que pauvreté ne gâte.

⁂ Ce n'est pas la faute du chat quand il prend le dîner de la servante.

FRAGMENTS IPILülTS. 261 DIALOGUES. A. — On dit que vous voulez épouser madame... B. — Non ; quel étrange propos ! A. — Pourquoi pas? B. — Le nœud est trop fort pour l'intrigue. • Madame. — Je lui ai confié notre amour. Je lui ai tout dit. B. — Comment avez-vous tourné cela? Madaine. — J'ai prononcé votre nom. A . — Vous avez beaucoup à vous plaindre de son ingratitude. /?. — Pensez-vous que, lorsque je fais du bien, je n'aie pas l'esprit de le faire pour moi? ,** Cl. — Madame, n'avez-vous jamais été jeune ? Artémise. — Jamais tant que vous, madame. A. — Je vous parle de M. de L... B. — Je ne le connais pus. -4. — Que me dites-vous là? Je vous ai vus trcs-liés. B. — Je croyais le connaître. A. — Vous avez trop mauvaise* opinion des hommes; il se fait beaucoup de bien. B. — Oui, le diable ne peut pas être partout. 55 Digitizod by Google

DIALOGUES.

*** *A.* — On dit que vous voulez épouser madame...

B. — Non; quel étrange propos!

A. — Pourquoi pas?

B. — Le nœud est trop fort pour l'intrigue.

*** *Madame.* — Je lui ai confié notre amour. Je lui ai tout dit.

B. — Comment avez-vous tourné cela?

Madame. — J'ai prononcé votre nom.

*** *A.* — Vous avez beaucoup à vous plaindre de son ingratitude.

B. — Pensez-vous que, lorsque je fais du bien, je n'aie pas l'esprit de le faire pour moi?

*** *Cl.* — Madame, n'avez-vous jamais été jeune?

Artémise. — Jamais tant que vous, madame.

*** *A.* — Je vous parle de M. de L...

B. — Je ne le connais pas.

A. — Que me dites-vous là? Je vous ai vus très-liés.

B. — Je croyais le connaître.

A. — Vous avez trop mauvaise opinion des hommes; il se fait beaucoup de bien.

B. — Oui, le diable ne peut pas être partout.

:262 ESPRIT DE CHAMFORT. P. Et que fait-il, en ces lieux? D. Il espère. C’est un état à la cour. Le maîfre. — Coquin, depuis que ta femme est morte, je m’aperçois que tu te grises tous les jours. Tu ne t’enivrais auparavant que deux ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remaries des demain. Le valet. — Ah ! monsieur, laissez quelques jours à ma douleur! FIN. 962S60 Digilized by Google

P. Et que fait-il, en ces lieux?

D. Il espère. C'est un état à la cour.

*** *Le maître.* — Coquin, depuis que ta femme est morte, je m'aperçois que tu te grises tous les jours. Tu ne t'enivrais auparavant que deux ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remaries dès demain.

Le valet. — Ah! monsieur, laissez quelques jours à ma douleur!

FIN.

962960

TABLE DES MATIÈRES. Pages. Notice sur Cramtort i

MAXIMES ET PENSÉES. J. Maximes générales 5 II. Suite des Maximes générales. . . 20 III. De la société, des grands, des riches, des gens du monde 36 IV. Du goût pour la retraite et de la dignité du caractère 50 V. Pensées morales 54 VI. Des femmes, de l'amour, du mariage et de la galanterie 60 VII. Des savants et des gens de lettres. . 71 VIII. De l'esclavage et de la liberté en France, avant et depuis la Révolution 82

Digilized

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

NOTICE SUR CHAMFORT 1

MAXIMES ET PENSÉES.

I. Maximes générales 5
II. Suite des Maximes générales. . . 20
III. De la société, des grands, des riches, des gens du monde. 36
IV. Du goût pour la retraite et de la dignité du caractère 50
V. Pensées morales. 54
VI. Des femmes, de l'amour, du mariage et de la galanterie 60
VII. Des savants et des gens de lettres. . 71
VIII. De l'esclavage et de la liberté en France, avant et depuis la Révolution 82

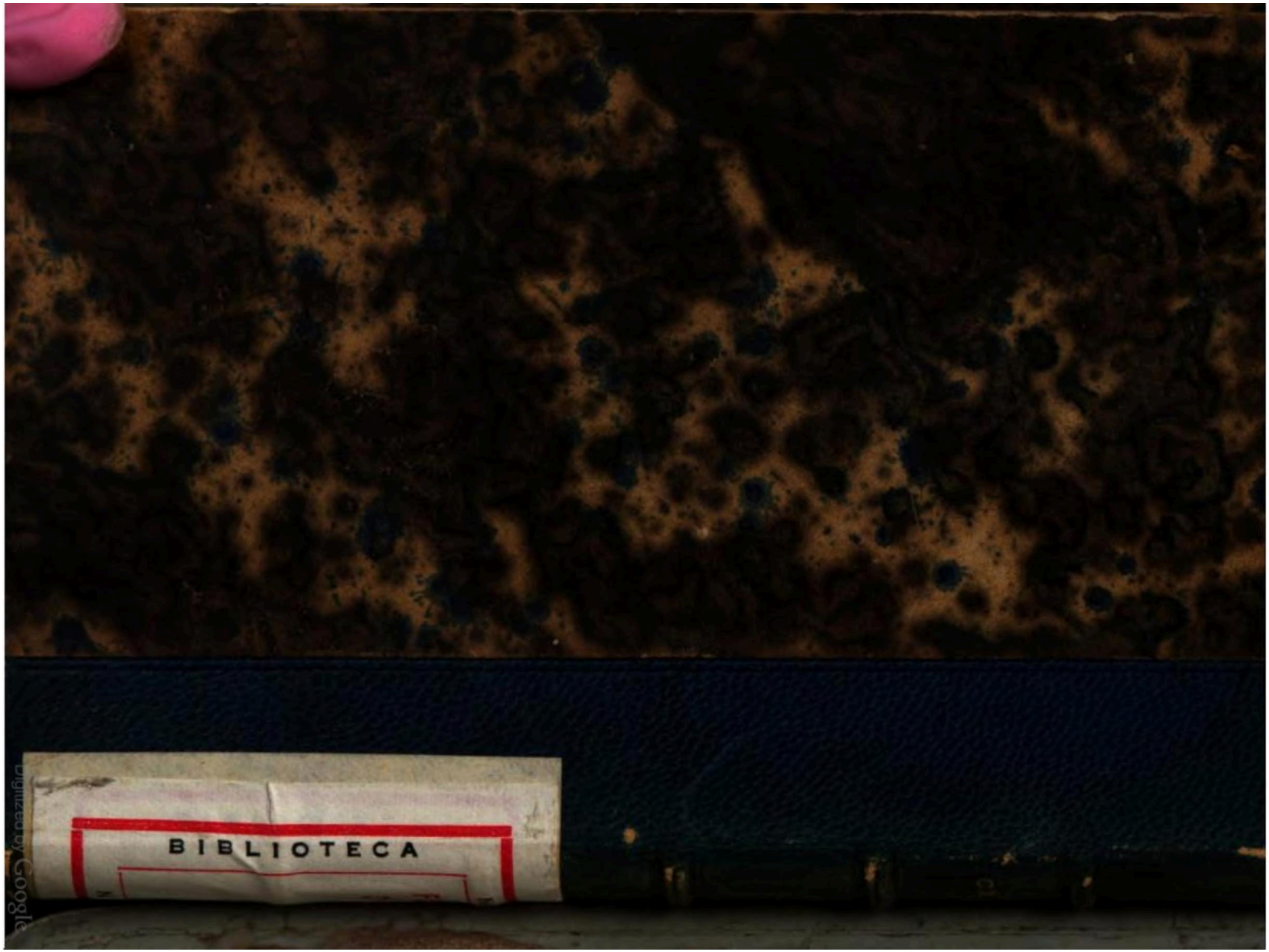
264 TABLE DES MATIERES. Pages. IX. Complément des Maximes et peusecs 07 X. Dialogues 103 Caractères et anecdotes. . . . 107 Supplément aux Œuvres de Chamfort, (Fragments inédits.) . . 251 FIK DE LA TABLE. r Digiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google